



Robert Maynadié

D'UNE INDE L'AUTRE

Carnets de brinquebales de 1990 à 1993

Bombay - Goa - Rajasthan - Thar - Delhi - Uthar Pradesh
Madras - Tamil Nadu - Bénarès - Népal - Shekawathi

ROBERT MAYNADIÉ

D'UNE INDE L'AUTRE.

Carnets de brinquebales de 1990 à 1993

Bombay - Goa - Rajasthan -Thar - Delhi - Uthar Pradesh

Madras - Tamil Nadu - Bénarès - Népal - Shekawathi

L'Inde est la plus belle des femmes du monde.

Son sourire est si beau qu'on lui fait grâce de tous ses défauts.



Septembre 2017.

Pour rester dans les tiroirs de Catherine, Emma et Valentin,
ce retour sur des notes de voyages écrites sur le vif
au cours de quatre séjours de longues pérégrinations
le long des chemins d'un monde qui s'en est allé.



Vous excuserez la qualité des diapositives, survivantes parmi des centaines, qui ont toutes vieilli de 25 années comme moi ...

BOMBAY, début Mars 1990.

Premiers pas sur la lune.

Les chauffeurs de taxi sont à moitié nus, avec leurs petites épaules faisant cintre à une chemise sale, et leurs jambes maigres et noires qui sortent de leur short colonial kaki, ils accourent vers nous, Nicole et moi, au sortir de l'aéroport. Très aimables, et pressés de nous dire imaginez quoi ?... Qu'il y a un bus gratuit (sic!), qu'il est sur le point de partir du bout du trottoir et qu'on avait une chance en faisant fissa-fissa de l'attraper. Nous voilà déjà totalement subjugués par autant d'abnégation !

Je n'imagine pas une seule seconde que tout est déjà là, dans cet instant, pour me dire que je vais aimer éperdument ce pays, que dis-je, toutes les pièces de l'immense puzzle de ce sous-continent. De cet inimaginable monde à part que je vais arpenter pendant des mois sans jamais parvenir à assouvir ma soif de rencontres et de découvertes.

Et puis, patatrac !.. immédiatement, sans prévenir, nous tombe dessus, violente et insolente, cette première rencontre avec des bidonvilles sans bidons sur des dizaines de kilomètres !!! Là, le mot bidonville ne colle pas, vraiment pas ! Là, ce que l'on voit c'est quelque-chose sans égal, *sui generis* : rien d'autre que de la boue noire, qui fait ciment-colle à des bouts de sacs de jute très déchirés, juste soulevés par des piquets de bois, de fer ou de n'importe quoi. Le tout s'architecturant sur plusieurs hectares, comme une immense bouse de milliers de vaches, sous laquelle vivraient des humains, comme vous et nous.

Imaginer et voir. Soit ! je me force, mais tout de même ! ils sont eux-mêmes débiteurs de tout leur destin. Débiteurs envers cette vache aux yeux doux, qu'ils ont sacrée pour se rassurer, les pauvres diables. Oh my God ! Pour rejoindre l'autre aéroport, il nous faudra bien traverser toute cette banlieue très étendue et elle a tout l'air d'être la plus misérable du monde...

L'impression première d'être venu me promener comme un voyeur dans l'horreur absolue. A vrai dire, pas vraiment horrifié. Disons plutôt : prenant conscience.... conscience que tout cela est encore notre faute, celle des occidentaux, avec le miroir aux alouettes (que nous avons mis sous leurs yeux et imposé bien trop tôt) d'acquisitions tangibles contre des promesses de vaches sur des vies à venir : nos villes et notre fatras

décoré de panneaux publicitaires vantant les paradis immédiats d'une vie facile faite de sodas, de bikinis et de cigarettes de cow-boys.

Ils étaient sûrement moins misérables dans leurs champs, même avec la faim au ventre. Aujourd'hui ils ont la même faim, avec la merde de la frustration en plus !...

A FOND DANS L'INDE... DU RIEN AU PLEIN.

Au beau milieu de la route, un vieil homme aux membres secs comme des branchettes brûlées toutes recroquevillées est couché sur le trottoir qui divise les deux voies de la circulation, montante et descendante. Il dort, presque nu, au milieu du brouhaha du trafic, de la poussière, des fumées d'échappements et des klaxons à tout va! Notre voiture s'arrête à sa hauteur.

Il ne semble plus avoir à se demander s'il a une conscience politique ? ou quoi ? J'ai l'impression qu'il ne se dit plus rien, rien de bien au fond. Qu'il se dit terriblement bien pire: qu'il n'est plus rien, et que c'est déjà bien trop comme ça, d'être rien.

Le taxi ne s'est arrêté qu'une minute, puis est reparti. Ce sera ça, tout le temps l'Inde sera ça, et ça et puis ça encore... vite, vite, passer à l'image suivante, du rien au plein.

Pas de lignes blanches dessinées au milieu des routes et des rues. L'Inde, je vais vite l'apprendre, c'est l'«asphalte jungle». Une sorte de rêve, comparable à celui des américains, rêve d'une société si libre que chacun ne vit et ne construit que pour soi.

Les indiens semblent speeder dès qu'ils s'assoient dans ou sur quoi-que-se soit qui a un moteur. Arrivés à destination, ils se calment en quelques secondes et s'accroupissent avec les autres au bord de la route pour boire un thé au lait.

Arrivés à l'aéroport 2, le taxi nous dépose devant le bureau des vols intérieurs. Il nous faudra attendre nos billets au dehors. Cet autre aéroport est moisi, sa pelouse est sèche, mais il y a là devant un arbre entouré d'herbes sèches, et sous son ombre, un petit muret. Trois petites filles y sont assises et s'insultent abondamment en riant. Elles semblent se connaître entre elles et pratiquer l'ironie. Elles nous font une place.

Deux corbeaux gris au large bec noir boitillent et dodelinent à quelques centimètres autour de nous. Parions: ou bien ils sont téméraires à tout crin pour aller mendier de la nourriture, ou bien ils sont habitués depuis la nuit des temps à ce que les hommes ne leur veuillent aucun mal...? Je l'avoue, ils me semblent plutôt compagnons de famine.

Une fleur, deux fleurs... pour remplacer le mythique collier fleuri de bienvenue que les anglais recevaient autrefois en arrivant aux Indes... De la main des enfants c'est tellement plus joli.

Partout ces enfants, des plus intouchables aux plus brahmanes, plantés là devant nous, à attendre leur petit bakchich. C'est comme au Maroc... on se sent mal, est-ce que ça nous passera peu ou prou ?

Notre chauffeur a décidé d'attendre, 'au cas où notre avion nous aurait laissé là'(sic). C'est un indien sikh. Il porte un énorme turban bleu et un petit filet noir pour retenir sa barbe en arrière... Des yeux persans très perçants, un peu violents, noirs et sévères : on y décèle vite la manière arabe, qu'ils ne peuvent s'empêcher de porter, emprisonnés dans toute leur dualité, pris qu'ils sont entre Shiva et Allah...

L'euro péen, l'arabe, l'hindou, l'asiatique, le noir africain, l'indien américain. C'étaient les races qu'on m'apprenait à l'école. C'était vrai tout ça pour moi, l'histoire des six mondes de la Terre.

En arrivant ici, je vois vite que les hommes ne sont en rien comme ceux que j'avais côtoyés jusqu'à présent à Paris, européens, arabes, asiatiques... Ces hindous sont quelque chose de nouveau pour moi. Je sens confusément qu'ils doivent être les humains les plus doux et pacifiques du monde. Probablement aussi ceux qui supportent le mieux fardeaux, peines et douleurs... Les meilleurs des hommes armés de la meilleure philosophie...?

Et pourtant tout cet échec, toute cette misère partout qui nous accueille !

En réponse, ils ont ce sourire aussi abondant que désarmant !... Et leurs yeux si brillants qui voient peut-être plus loin que les nôtres, avec plus d'acuité. Qui voient quoi ? Et où ? L'ailleurs d'un autre présent qu'eux seuls sauraient côtoyer, et que nous ne sommes incapables de voir ?

Ce que je sais pour l'avoir lu, c'est que pour les indiens d'Inde le réel n'existerait pas comme réalité, mais comme un double irréel du monde, donc une pure illusion. Ils disent que depuis notre plus tendre enfance nous savons que nous avons un for intérieur secret. Soit, c'est vrai et incontestable. Et que par lui nous voyons subjectivement, concevons et façonnons l'extérieur qui nous entoure. Toute vie n'est que subjective. Donc la réalité aussi CQFD ! Raisonnement général : «... nous les indiens sommes dans le caca, ça c'est sûr. Quand nous fabriquons de la merde, nous sourions. La merde devient sourire. Et le sourire sera la vérité ». Ben voyons les cocos, pourquoi pas ?

GOA, Mars 1990.

D'abord des collines horriblement sèches sous air sec, suivies brusquement de vallées de rizières et de cocotiers : une plongée en apnée dans un monde vert humide !

Nous roulons à l'ombre des palmiers qui ondulent par milliers sous une sorte particulière de vent, quelque chose comme un air chaud, humide et salé, chargé d'une odeur mélangeant coco et caca.

Bateaux-péniches rouillés au bord de l'eau. Cocotiers, cocotiers encore et toujours formant une immense canopée qui recouvre une végétation tropicale maîtrisant tout partout : les racines se veulent aériennes, troncs et feuilles se mettent à devenir envahissants, à se coaliser dans un désordre vorace, sans regard, sans visage, sans corps ni harmonie, dans la démesure d'un terrorisme tout naturel : « Je suis la nature, j'ai tous les droits, écarter-vous ! »

Des femmes-couleur, déposées comme des fleurs aux teintes inattendues le long des routes. Maisons-couleur aussi, sous le vert des cocotiers. Pas de villages, mais un village protéiforme de maisons, toutes espacées de 50 mètres l'une de l'autre.

De ci et de là, des paysans filiformes et rarement courbés sur la terre. Car on se demande où est la terre ? On la voit si peu. Il n'y a partout que de l'eau gorgeant des herbes grasses dans lesquelles ils marchent pieds nus.

Les cocotiers visiblement surnuméraires poussent sur le moindre bout de terre. Sur le devant des maisons, dans les quelques taches de soleil au sol, on voit des hommes en pagne qui écrasent d'énormes tas de grosses noix de coco brisées en deux au coprah déjà bien jaunissant .

Beaucoup de leurs maisons à vérandas sont surélevées sur des pilotis. J'imagine que la mousson doit les agresser périodiquement de violents torrents de part et d'autre, comme un fauve qu'ils ont appris à bien connaître et à pouvoir domestiquer depuis longtemps.

Publicités aux typos très colorées, traduites en anglais le plus souvent, sur chaque maison

et bien placées en regard facial de chaque virage.

Une femme bleue, un camion bleu, un lac bleu au passage d'un pont. Trois nuances de bleu, aucune comme l'autre. Il y a pourtant peu de complémentarité dans les couleurs, ce sont les contrastes les plus crus qui ont plutôt le dessus.

La terre est ocre, et au dessus tout est vert. Le drapeau indien a du vert et de l'ocre, comme le drapeau marocain a du vert et du rouge : ce sont les couleurs de leurs paysages, les couleurs de leur terre. Le drapeau suédois est bleu et jaune, comme le ciel de la Suède au lever du soleil. Le drapeau grec est bleu et blanc, couleurs dominantes des Cyclades...

Ah, vroum, brusque sortie d'un rêve éveillé, nous voilà déjà devant l'hôtel...

Un grand parc de bungalows fermé de partout. Dès la réception on a vite tout et bien compris: la barrière, le gardien avec une longue matraque... nous parquerait-on dans un monde à part ? ...? Trop tard, le séjour est déjà payé, c'est sans issue .

Une minute avant, nous passions devant une maison colorée, avec trois jeunes néo-hippies sur la véranda. Le plus blond est dans son hamac, les yeux dans le vide fixés sur le blanc du plafond. Absolument vidé. Vidé de toute son Europe.

J'ai vite l'impression que Goa est le pays de l'Inde où devenir indien et adopter le mode de vie indien doit être chose facile. Je regarde vivre les goanais des maisons qui nous entourent: ils se lèvent, s'assoient, se débarbouillent dans une jarre, grignotent des petites graines, restent un moment suspendu immobiles, contemplatifs, puis se recouchent sous la véranda. C'est la roue quotidienne de leur existence.

La mer est forte et verte comme l'Atlantique Nord. Des pêcheurs nus, dans l'eau jusqu'au bas du ventre, luttent contre de gros rouleaux dont ils semblent avoir peur. Ils s'escriment à tirer un long filet qui ne leur ramènera que la maigre prise de quelques petits poissons brillants.

Peu de monde sur la plage : des étrangers en maillot allongés et des indiens jouant aux touristes chics les pieds dans l'eau, pantalons et saris remontés, avec leurs chaussures à la main.

Une vieille 'baba cool' européenne aux longs cheveux blancs dénoués, plantée sur un rocher, va trois heures durant regarder l'horizon fixement et en silence. Qu'est-ce qu'il y a dans sa tête tout ce temps là ? Le vide ou bien le trop plein ?

Idem avec le français qui est attablé au 'tchaï-shop' de la plage, la paillote qui vend du

thé. Son silence ostentatoire. Quelques regards perdus au loin entre rêves et brouillards.

Et moi qui arrive avec mes questions de « tout-juste-arrivé de la Sarthe-et-Mayenne »: les méduses ? Les diarrhées ? la couleur de mon soda ? les restos du coin ?.... Je le sens contrarié. Il ne le montre pas trop, mais répond «forcé de répondre» par politesse.

CHAPORA.

Ce soir à l'œil nu, on peut voir deux grosses tâches brunes, en bas à 4h, sur l'énorme disque du soleil couchant. Des babas sont assis à le regarder sur les remparts de l'ancien fort portugais de Chapora.

Derrière eux, qu'ils ne voient plus ou ne savent plus voir, toutes ces plantes géantes de Goa qui, sans foi ni loi, singulières ou plurielles, s'enlacent, se concubinent, s'enliant dans le vide et défient le ciel de leur croissance à la puissance sans relâche .

Pierre noire volcanique du fort. Vieilles murailles, remparts émergeant de la canopée des cocotiers. Je pense aux pirates des mers du sud, aux butins ramenés dans ces escaliers de larges dalles, et aux esclaves montant vers le fort avec une corde allant de cou à cou...

Plus loin, sur la terrasse de la grande maison au palmier de la plage, un essaim de hooligans anglais attablés braillant en cockney, comme je les ai entendus des années durant dans les cafés en Grèce.

Mêmes discussions vides, bière au bout du bras ballant. Ils parlent beaucoup. Musique à fond dans la salle. Maintenant c'est de la Théchno-Trance Music partout, et ici tout autant qu'ailleurs ça n'a plus de contenu. C'est juste fait pour boire de la bière, comme l'autoradio est fait pour conduire .

Aujourd'hui, tout le monde se fout de la musique. Elle a éclos et poussé ici à Goa avec les hippies depuis tant d'années, comme les hévéas, les acajous, les ébéniers, les camphriers, les canneliers et santals, les flamboyants et jacarandas , sans demander rien à personne. Et tout le monde a déjà oublié comment cette musique psychédélique est sortie de là, de ce cannabis, comme une fauvette serait sortie d'un buisson.

Ce soir, en terrasse, on était là à se faire tranquille un petit tchaï-resto avec musique cool dans l'air noir de la nuit. On avait déjà la bande-son. Et voilà qu'on se retrouve brusquement sans le vouloir dans un film.



Sur la route devant la paillote passe un char-à-boeufs lentement, majestueusement, tiré par deux zébus blancs. Avec d'immenses roues de bois, un attelage moyenâgeux, et un tout petit cocher enfoncé dans ses planches... On avait fumé ou quoi ? On aurait dit un vaisseau fantôme traversant la lumière des lampions, en silence, au ralenti, comme dans les premiers films de Bergman.

A côté de nous, un français intello, le crâne bien dégarni, en short, lit un gros bouquin, coupé de tout et de l'univers. Sa chandelle, comme par symbole, s'éteint sans arrêt.

Des lampions, trois couleurs à peine, éclairent nos assiettes de crevettes au curry... pas de couverts, il nous faut manger avec nos doigts. Et c'est tant mieux !

A côté de nous, un enfant fait ses devoirs sur une table bleue à la lumière d'une lampe à pétrole, sa mère est aux fourneaux et son père au garde-à-vous, à nous regarder sans cesse. On imagine qu'il nous juge, nous observe, nous critique, nous domine ou nous envie, voire même nous méprise ou nous en veut. Mais non, l'Indien vous regarde comme s'il regardait le vide interstellaire. Il vous regarde, c'est tout. Immobile, pendant des heures. D'un regard noir, comme une ventouse posée sur vous, sans question ni émotion.

Des petits chiens jouent au pied d'un anglais gros et gras, que ça agace. Il leur envoie de grands coups de pieds énervés. L'autre anglais, le copain maigre, est plus affectueux, il fait monter un petit chien blanc sur la table. Où l'on apprend que tous les anglais ne partagent pas le même amour des bêtes..

Une terrasse de maison, sorte de véranda éclairée dans la nuit noire. Un silence calme et étrange tout autour. On nous convie à un verre. Deux verres. Puis trois... Et à la fin, une discussion sur l'incommunicabilité à une table d'européens polyglottes. Des considérations sur la manipulation des discours, les malentendus de traduction, les angoisses de comportement, le moi-profond qui émerge... Papa, Maman, pourquoi pas Mamie ou Papé !?... Le pathos, quoi... un 'digest' de Woody Allen, funny sous un ciel d'Asie.

Je m'éclipse un moment, finalement très bourré, pour pisser sur les arbres et dans le grand ciel noir. Très étoilé ce soir. Vaut mieux faire pipi là-dedans, quel plaisir d'homme ! Comme Jacques Brel dans le ciel d'Amsterdam.

Jacques Brel, les cocotiers, ah oui, les Maldives ne sont pas loin... Lui avait trouvé la solution toute faite et définitive dans tout ça. Qui sait si elle n'y est pas ?...

Les chiens qui nous raccompagnent sur le chemin. Ils n'ont pas peur de nous... Au contraire des grecs ou des arabes, il semblerait que les hindous ne les battent jamais. Ils seraient l'incarnation même du malheur sur terre, et les battre serait se charger de malheurs. Le chien est la dernière des incarnations que l'on puisse vous souhaiter. Si on se réincarne en chien, c'est le total manque de pot, en gros ça veut dire que c'est, pour la finale, le très très mauvais karma assuré !

Vais-je aimer ce peuple qui m'est si étranger ?

Au réveil ce matin : programme Gueule de Bois. Je descends (hic!) un chemin bordé de quinquinas et de girofliers qui ne ressemblent ni à des plantes, ni à des bêtes ... Un vieux vendeur de fruits et sodas me devance, tout maigrelet, avec une grosse caisse à son bras et un filet plein de grosses bûches sur la tête. Il arrive à peine à avancer. A côté de lui, marche en le toisant un jeune homme en costume rose. Il ne lui viendrait pas à l'idée de l'aider, de le décharger d'une partie de son fardeau.

Sont-ils individualistes ? S'aident-ils ?...peut-être le jeune est-il le boss du vieux ?... peut-être sont-ils de deux castes différentes ? Et c'est là que ça m'interpelle cette histoire de castes : ce vieux qui sue corps et âme pour ce jeune con qui va prendre l'argent au final, c'est tout simplement...inacceptable, j'allais dire. Je le dis, et rien n'y changera. Sacrées religions de malheur !

Je descends vers le village, je croise de jeunes indiens. Ils font un peu garçons de douches ces mecs en pagnes, avec leurs bouts de drap de coton qui les serre de la taille aux genoux et cache leur sexe, ce petit morceau de dieu que Nicole n'avait pas manqué d'entrevoir plusieurs fois.

Barques sous des paillasses dans le petit port de Chapora : pas de bateaux colorés dansant sur l'eau, mais une sorte de grande couverture de feuilles de palmiers toutes sèches, tressées en canisses. Et puant le poisson séché, un voile à la moiteur de poisse qui colle à la peau les recouvre tous, avec de subtiles effluves d'épices et de fleurs.

Un jeune homme longiligne aux jambes très maigres garde la grande porte du fort. Il semble prendre son rôle très au sérieux .

Des femmes joliment habillées défilent comme une colonie en ligne de fourmis, portant de la terre dans des plateaux de grès posés sur leur tête... Elles bossent dur, elles construisent une route ! Les seuls hommes présents sont là pour superviser le chantier. Ben , voyons...!

Un palétuvier géant aux racines hautes de plusieurs mètres qui sortent de terre et, au beau milieu d'elles, un oiseau merveilleux qui ressemble à une pie avec une queue d'un bleu

très fluorescent et un ventre irisé de vert.

Le soleil est au zénith, je marche depuis une heure. Je repose mes pieds endoloris dans l'eau d'une rivière, voilà qu'arrive à 20 mètres de moi un éléphant tout seul qui semble en liberté et vient lui aussi tremper ses grosses pattes pour les rafraîchir !!

Diabre!!!!*****!!§!***!! On est là tous les deux si proches, vous imaginez ? un éléphant et mézigue comme assis sur la même serviette de plage ! tout un fourbi se met à se déballer sous mon crâne et je me sens tout d'un coup dans la peau d'un hindou qui n'a plus mal aux pieds. Et même plus mal à rien.

Sur un toit, un signe «Om» en grandes lettres très colorées veut faire mieux que les panneaux publicitaires, pendant qu'au beau milieu de la rue, des femmes proposent leurs poissons, crabes et coquillages alignés sur des pierres plates qu'elles mouillent sans cesse. Du creux de la main avec un peu d'eau de mer puisée dans un grand seau.

Des freaks européens à moto autour du puits du village ou assis le dos collé au manguier central de la place centrale... Ils sont vides, ils ont perdu tout sens d'être et de lieu , le regard braqué sur l'énorme shilom qui tourne de bouche en bouche.

Les mecs sont habillés en tziganes-pirates. Les nanas, elles, se voient en anges de la mort, toutes bardées de bracelets bruyants, la chevelure en broussaille, l'œil divergeant cerné de noir et un air composé de sorcière maléfique. Depuis le trottoir d'en face, les indiens les regardent en silence. D'autant plus silencieux qu'ils sont décontenancés devant la grossièreté, l'arrogance, la vulgarité, le manque de respect de ces occidentaux décidément si particuliers.

Deux femmes cashmiries longent la plage, avec des paniers pleins de tissus sur la tête et des bijoux à vendre par douzaines portés sur leur corps, leur cou, aux bras, aux chevilles...

Des visages très rudes et desséchés, très éloignés que ceux des pures goanaises: un peu gitanes de peau et d'habits... les roms n'avaient-ils pas bel et bien pour origine raciale le Cachemire, avant leur grande diaspora vers l'Europe...Voilà qu'entre les deux belles arrive sur la plage un citadin, lui bien dravidien, bien noir de peau comme dans le Sud, fausses lunettes Ray-Ban sur le nez, cheveux noirs gominés collés en arrière, plis impeccables au pantalon, attaché-case au bout du bras... on aurait dit leur souteneur... ce qu'il était très certainement : relève des compteurs, et hop !

Autre tchaï-shop près de la plage. Un indien au regard très allumé se fait jeter dehors



comme un paria : jets de pierres, menaces de bâton...ça me rappelle ce que les petits arabes faisaient dans l'Algérie de mon enfance aux «chikleïm-bouleïmen», littéralement aux alcooliques fous.

Je demande pourquoi toute cette scène ? Réponse: il « est alcoolique et fou»... voilà l'Histoire qui me repasse les plats!

Un enfant nu sur le sable, avec un petit bracelet fait de perles de verre et de petites piécettes suspendu à sa quéquette... Un grand corbeau gris marche en dodelinant autour de lui depuis un bon moment en croâssant des insultes contre les vagues et l'horizon l'horizon. L'enfant ne le regarde même pas .

MARPUSA ET PANAJIM.

A la station du bus d'arrivée, trois femmes sont assises à l'écart. Elles semblent être des parias, elles sont surtout des gitanes. L'une d'elles jette de l'eau au sol, en plein soleil sur une dalle de pierre brûlante, et s'allonge de tout son corps relâché, au milieu de la flaque fumante. Elle semble très très saoule. Ou est-ce une idée...?

Une «Convent-School». Des élèves en uniforme rouge bordeaux et chemise blanche, filles en grande majorité... comme en Grèce, uniformes et livres sous le bras, toujours des filles! Les garçons vont-ils à l'école, ou ramassent-ils le pouvoir, bien avant elle, dans la rue ?

On monte dans le bac pour traverser le petit bout de fleuve sur le chemin de Panaji ... les pieds noirissimes du machiniste aux commandes pataugent nus dans les flaques d'huile noire que dégorge le moteur. Teuf-teuf assourdissant et musique bollywoodienne qui braille en contrepoint. A l'arrivée, abasourdis, on s'approche en titubant d'une sorte de taxi, une Ambassador noire au toit jaune. Libre ?

Les indiens, quand ils disent oui, c'est peut-être!... ils dodelinent de la tête comme vous ou moi dirions non, mais tout est dans l'expression du regard qui vient avec, pour vous signifier : pourquoi-pas, ou entendu, ou d'accord, ou pas sûr, ou je ne sais pas, ou non pas du tout ... A vous de voir.

Les bras nus d'ébène de ce chauffeur n'ont plus que leurs os. Dans la lumière dorée, ses longues mains dansent un joli ballet autour du volant.

Les gestes hindous sont toujours élégants, surtout ceux des femmes avec leur bras longs et leurs doigts si fins... Elles vous émerveillent partout avec cette chorégraphie aérée

sinusoïdale si particulière qui leur est toute naturelle.

CHAPORA.

Une imposante bâtisse domine la plage de Vagator avec pour drapeau de pirate un grand cocotier solitaire qui sort de son toit. Une vaste terrasse très près des vagues et du soleil, quelques tables avec tout un pan de mur ouvert, détruit pour que le coucher du soleil puisse entrer dans la pièce. Ses murs restants ont été décorés de quatre grandes peintures a-fresco dont les couleurs ont écaillé: Jimmy Hendrix, les Beatles, Chuck Berry et le «fou sur la colline»: Ian Anderson le flutiste de Jethro Tull... Vestiges d'un temps lointain de paradis éphémères bâtis ici et depuis partis en ruines avec nos âges.

Au village de Chapora, c'est le rassemblement de tous les freaks génération NewAge, bébés nés à cette époque, et que nous appellerons 'néo-freaks'. Tout plein de shiloms passent aux terrasses des tchaï-shops. Ils n'ont pas l'air très éclatés, sont tous très jeunes et plutôt du genre «ici ils ont fait ça, faut faire ça, donc on dit qu'on le fait»...

Un petit épicier pharmacien nous explique que les flics ont mis un frein à tout leur cirque qui dérange les mœurs et la sensibilité des locaux: interdiction «armée» des parties, interdiction des marchés aux puces... et ils prévoient maintenant d'interdire les motos.

Les commerçants se plaignent (les jeunes européens iront se poser ailleurs c'est sûr), mais ne protestent pas. La police a l'air très puissante ici, mais quand les backchichs vont bon train, on fait avec...

A l'écart, sur le bord de la route qui se prolonge vers le port, un tchaï-shop de tables vides. Nicole est assise là, perdue dans des rêves éveillés. Un chien joue avec une carcasse de crapaud sec à ses pieds. Occupée à tortiller ses mèches de cheveux, elle n'a pas l'air de s'en apercevoir. Planté derrière elle, un gars semble attendre d'autres commandes alors qu'elle n'a pas fait la première.

Alors que les grecs vivent et plaisantent avec les touristes. Les indiens, eux, attendent un ordre. Debout, silencieux, trois pas derrière... Ils ont hérité ça de l'occupation anglaise. Encore aujourd'hui l'occidental reste un «sahib». Hippie ou pas, c'est un «monsieur».

Ce peuple est-il viscéralement servile ?

Servile ? Rendre service coûte que coûte... Exemple: après des jours sans alcool, il me vient l'envie d'un verre de Porto. Sans se démonter, le boss du petit tchaï : «Yes, sir, we have...» et hop, il envoie vite en cachette son fils en acheter ailleurs... qui revient dix

minutes plus tard, zut les mains vides. Hop miracle, dix secondes après, le porto est sur ma table... le gosse avait passé la bouteille ficelée dans son pantalon, bien cachée entre ses jambes pour passer entre les flics.

Le lendemain, midi, à l'ombre. C'est l'heure des vendeurs de jus de canne pressée. Un liquide à peine troublé, blanchâtre et très sucré. 5 piasas le grand verre! C'est là sur terre, la plus pauvre des boissons!

Tout près de là, un corbeau se repose posé sur la tête d'une vache endormie à l'ombre d'un arbre. Il attend. Nous aussi, assis sur le talus d'en face qui nous grille les fesses, attendons le bus pour Marpusa.

MARPUSA MARKET .

A l'arrivée, C'est un immense marché, ça grouille de monde. Tiens, on retrouve les vendeuses cashmiries devant tout leur étalage scintillant, et nos poissonnières aussi. Mêmes épouvantable odeur, très âcre, très salée des petites sardines saures.

Les marchés aux fleurs indiens n'offrent jamais de bouquets, mais de grands paniers de corolles en vrac d'œILLETS, zinnias et roses sans tiges. A mettre autour du cou, dans les cheveux ou au pied des autels des temples, mais pas à la maison. Des couleurs-à-la-Gauguin, crues et violentes. Des guirlandes-feux vifs orange, rouge, bleu, jaune, violet...

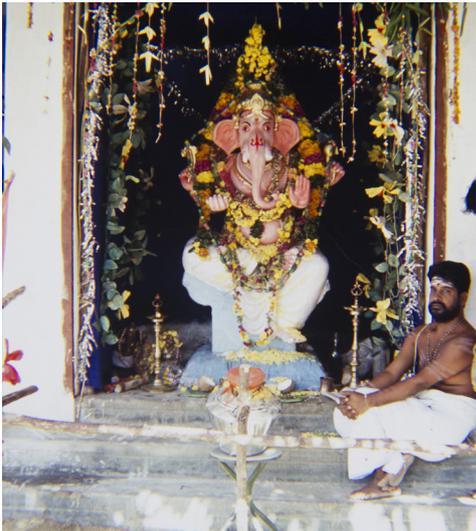
A la fête foraine, les avions bleus en bois d'un manège aérien : assises à bord, des petites filles très middle-class, bien propres, endimanchées, se lâchent et poussent des cris stridents à chaque tour. Elles font exprès pour horrifier leurs parents.

Plus loin, voilà le Couloir des Rêves: pour une roupie, on pénètre sous une tente où des hauts-parleurs balancent trois minutes de rires bien gras. Ah bon, c'était seulement ça? Eh oui , pas plus!

Un homme très noir de peau, mais couvert de poussière grise comme s'il avait poussé du trottoir même, vend des petits bateaux découpés dans le fer blanc de vieilles boîtes de conserves. On peut choisir la couleur posée dessus. Lui reconnaît les couleurs avec... le bout de ses doigts. Il est aveugle.

Ici une vache qui mange de bon appétit un collier touffu de fleurs jaunes pendu au pare-brise d'un autobus.

Là un pauvre homme au regard perdu qui vient jeter deux sacs de 50 kilos de pommes de terre au pied d'un bus. Un jeune homme s'approche de lui et lui donne une roupie pour le



travail. L'homme ôte sa chemise en lambeaux pour essuyer son front. Ses épaules sont comme la corne de mes dessous de pieds. Il accepte le salaire, fait sa courbette et pince le petit billet gris-bleu entre ses mains jointes, noires, aux doigts torsadés comme de vieux sarments.

C'était hier. Aujourd'hui c'est à Chapora, chez nous, que c'est jour de fête dans toutes les rues. Les femmes ont toutes des fleurs blanches plein les cheveux, en grandes gerbes de clochettes suspendues à leur chignon. Une foule bigarrée se presse autour des grands étals aux ombrelles déchirées de la grand-rue ou des micro-boutiques qui offrent leur bric-à-brac à la chaîne dans les venelles. Au beau milieu d'un rue, je m'arrête, étourdi : c'est la première fois que je vois une chèvre se mettre à genoux sur ses pattes de devant pour manger un peau de banane dans une assiette posée devant elle, comme attablée pour déguster !

VAGATOR.

Dimanche, nous allons à la plage. Sous les arbres s'égrainent de ci-de là des huttes et des cocotiers aux troncs peints en couleurs fluo pour les «parties» TechnoTranseDance.

Une table bleue, deux petites salières bleues, un citron jaune, une petite fille en robe vert Véronèse... Ce midi, un vrai tableau de Gauguin sous le toit de paille d'une fraîche gargotte familial. Elle nous offre un large sourire. Elle refait ses dents de devant. Elle mange son riz en le posant avec les doigts de sa main gauche sur sa langue tendue vers l'avant de sa bouche. Ses deux grands yeux très noirs et bien blancs regardent ailleurs, en rêve au milieu de ses gestes machinaux. Après son riz, elle nettoie ses dents avec la pointe de ses ongles, comme le font tous les indiens.

ANJUNA.

C'est derrière la pointe sud de la plage.

Juste avant cette pointe, c'est le coin des italiens au bout de Little Vagator Beach, un peu à part. Ils sont en string pour le plaisir de jouer à poil au foot (mamma mia! c'est très spécial), et agglutinés autour d'une paillotte, grégaires, bruyants, hurleurs, comme ceux qui se pointaient à Ios chaque été.

On décide de poursuivre jusqu'à Anjuna, par le bord de la mer. A pied, à saute-rochers... oh là là! On tombe sur un couple de jeunes indiens, très jeunes qui se font la cour à

l'écart de tout, cachés dans une grotte au bord de l'eau. On les surprend et les gêne au passage: les malheureux étaient sûrement là, elle pour voir voir le loup, lui pour le lui faire voir...

Aujourd'hui voilà probablement l'image la plus forte de pauvreté que nous aurons vue à ce jour: nous sommes en train de dîner en terrasse sur le chemin entre Anjuna et Chapora. De la nuit noire de la route émerge un mendiant appuyé sur un long bâton qui le dépasse de deux ou trois têtes (j'ai remarqué que seuls les mendiants avaient ce genre de bâton, comme si au monde c'était la seule chose sur laquelle s'appuyer dans leur dénuement). L'homme s'approche de la terrasse et s'assoit par terre. Très vite, un boy sort de la cuisine, traverse les tables en tenant un bout de journal plié devant lui et l'ouvre sur la terre rouge devant le mendiant. Dans le papier quelques poignées de riz blanc bouilli. Le pauvre se précipite dessus.

En France, on aurait mis une assiette devant le chien.

Je me demande comment on peut parler d'Indian Democracy avec pareil système de castes, qui enlève jusqu'à la qualité d'humain à un aussi grand nombre d'entre eux.

Ce matin, je bois un thé glacé sur une terrasse : devant moi, le flamboiement d'un bougainvillier et curieusement, celui-ci fait des fleurs rouges et des fleurs blanches simultanément sur les mêmes tiges ! ce doit être la seule plante au monde bisexuée...

Un grand araucaria, comme celui de mon jardin d'enfance en Algérie. Il ressemble tellement à un sapin de Noël que quelqu'un l'a décoré d'une guirlande de fleurs.

Sous les cocotiers de notre voisin. Une chienne, un chien et leurs chiots. Toute une portée, aucun ne manque, suspendus aux mamelles gonflées à bloc de la mère. Apparemment les indiens gardent les portées entières. Je constate que c'est toujours curieusement la même race de chiens, au pelage ras et beige, joliment dotés d'un fin museau de lévrier.

Le Primrose, on est tombé dessus tout à fait par hasard sous les arbres. C'est le grand rassemblement des européens à partir de six heures du soir. Quatre murs, un bar, des tables et des chaises renversées.

Des filles très jeunes, punkettes en fugue, entourées de pas mal de vieux, genre vieux routards quadras, voire quinquas. J'ai l'impression que pas mal de brown sugar circule

ici. Atmosphère très électrique. Derrière le bar, une matrone plus très jeune, entourée de ses 'mignons-boys' à ses ordres, et des bouteilles d'alcool autour d'elle, vides pour la plupart, juste là pour la déco. Il faut dire que tout le monde qui a beaucoup fumé en est au soda, ou à la bière tout au plus. Je la suis des yeux intensément, sa vie, ses drames, ses amours, j'imagine tout le personnage de série qu'on pourrait faire d'elle !

Pendant cette rêverie, je me fais voler mon sac avec mon passeport. Ça chauffe... je sens que ça devient chaud pour moi là tout d'un coup !

Un peu plus tard deux flics avec une jeep nous arrêtent sur le bord de la route. Ça surchauffe...!

Merci petit Jésus, le lendemain je fais connaissance avec le poste de police d'Anjuna, un petit baraquement de deux pièces: un bureau et un dortoir avec au moins quinze lits, des serviettes de douche humides et sales qui pendent partout, et une radio à transistors qui grésille ses messages au coin de la seule fenêtre... avec une très forte odeur d'urine en bonus.

Le flic ne parle pas un mot d'anglais. Peut-être sont-ce les plus illettrés qui sont flics ou militaires ? De plus, il ne sait presque pas écrire et me fait remplir une déclaration en recopiant celle d'un autre gars, européen qui avait aussi été volé. Je dois revenir dans trois heures pour voir son chef. Qui d'ailleurs ne sera pas mieux.

Je dois foncer au bureau des postes. Et là, deuxième folklore : deux types, tampons à la main droite, bam-bam... bam-bam..., matraquent le courrier qu'ils jettent au sol en le coinçant sous leurs semelles pour ne pas le perdre.

Je viens pour téléphoner à mon consulat à Bombay. Ils ne se bougent que de quelques centimètres... une demi-heure d'attente m'attend. Pour une ligne qui grésille, totalement inaudible. Je gueule un peu pour que ça résonne chez les chefs dans le bureau du dessus. Personne ne bouge, et je pige vite que tous attendent le gros bakchich pour que tout se mette à marcher. Je les "arrose" vite fait, et d'un coup tout marche mieux : j'ai une ligne toute claire comme par miracle !

Dans la cour d'un collège, des enfants chantent une chanson qui ressemble beaucoup à la «Marseillaise», une strophe au moins. Après ça, un prêtre vient, en anglais, leur faire un discours dans le haut-parleur. En gros ça disait : « Now that Carnival is gone past, you shall come back to the Path of Christ, forget the feasts and the devils, forget all of that to learn! Learn to Be Good, to be an exemple for your community... etc ».

Nicole et moi marchons le long d'un chemin de broussailles sur le plateau d'Anjuna. Contraste : après la forêt vierge d'en-bas, ça fait drôle. C'est sec, très sec. Des vaches

maigres, qui mangent de l'herbe sèche au ras d'un sol sec.

Un peu à l'écart de la ville, une immense maison. Sur le côté du portail, une plaque de marbre où ont été vissées ces quelques lettres de métal rouillé : Dr Manoel Fernando De Albuquerque.

Derrière la maison, la petite voiture des gens de maison, rangée devant l'entrée des cuisines. Plus loin, des feuilles en tapissent le fond de vase sèche d'un grand bassin vide, image de gloire sans plus de gloire. Les d'Albuquerque ne seraient même plus un nom ? N'auraient plus de voiture à montrer en ville que celle des courses ?

Des oiseaux picorent puces et tiques sur le dos de vaches très maigres qui ne savent plus que faire pour s'abriter du soleil. Je remarque que les oiseaux sont gros ici, il y a peu de petits serins et passereaux, peu sont petits comme ceux de Grèce. Comment pourraient-ils vivre sur leurs réserves ?

Retour à la Police Station, où deux buffles se baignent dans la rivière. Seules leurs têtes cornées sortent de l'eau et font des bulles en soufflant fort de leurs narines. Je souris à leur béatitude.

Le chef recopie trois fois le certificat de déclaration de vol du passeport. A la troisième, je sens que je le gêne: il n'arrive pas à le faire sans faire une ou deux fautes. Je me lève et je fais semblant de m'intéresser aux avis de recherche sur le mur... tous des indiens, mais j'ai la surprise de découvrir qu'ils portent chacun sans exception un nom portugais! Marco da Silva, Françès Robles Martinez, Domenico Do Blas...

Bien sûr, depuis leurs 400 années de colonisation portugaise, qui ne prît fin qu'en 1962, tous sont catholiques. Voilà ce qui explique qu'il n'y ait dans toute cette région aucun temple ni bouddhiste, ni jaïn, ni hindouiste... tous ont été rasés il y a longtemps et remplacés par les chapelles de planches bien catho des portos !

Fini mon certificat. Le Grand Chef le plie en deux, me le remet d'une main et sans vergogne tend l'autre pour le bakchich : il sait dire en anglais qu'il veut des dollars, de préférence des 10 et 20, en billets - not coins sir ... ben voyons !

Pascal, un français sur la plage de Vagator. Il se plaint que les flics aient interdit les parties. Il nous montre l'endroit de la dernière, celle d'il y a un mois : « ...deux cent personnes. Un sadhu qui mordait son cobra avant de le faire tourner comme une hélice d'hélicoptère à bout de bras au dessus de sa tête. Des parties jusqu'à 1000 personnes, mec !!! Les flics qui ont chargé avec fusils et matraques dans la party du fort de Chapora... fallait voir ! ...»

Bon heureusement, c'est tout vu : il nous saoule ...

MOZAÏA.

Un freak très chevelu et nu comme un ver, perdu sur le bord de la route à l'intérieur des terres vers Mozaïa. Un 'perdu planétaire' halluciné dans les phares de ce taxi fantôme qui nous conduit vers une invitation à dîner qui, elle en vrai, venait de Paris.

Et voilà que nous aussi nous perdons dans la nuit de Mozaïa. Très flippé, le chauffeur prend à bord le premier gars du coin. Mais les pauvres, même à deux, ne trouvent pas mieux. Comme en Grèce dans les villages, les maisons sont numérotées par lots disséminés dans la nature: 400 à 450, 500 à 570... Il n'y a que le facteur qui puisse s'y retrouver. Encore faut-il trouver le facteur?!

La maison de Kiran et David où l'on est invités pour dîner, est un vieil et très grand palais-maison portugais, construite autour d'un patio intérieur, avec un large déambulatoire et, tout autour, de très vastes pièces. Partout, visiblement on veut montrer ses origines et sa richesse, toutes ces antiquités et ces vieilles photos indiennes, faisant l'apologie de ce passé colonial portugais.

Kiran a fait des études à la Sorbonne. Elle a connu Nicole à Paris chez une amie commune. Elle est la fille du Maharaja de Puri et mariée à un anglais plutôt snob, ex-élegant de grandes écoles, mais devenu ici très alcoolique. Je le pitche immédiatement comme le consul grignoté par l'alcool du 'Dessous du Volcan' de Malcom Lowry.

A ce dîner elle a convié avec nous un attaché commercial allemand, un fabricant de jus de fruits et leurs femmes. Tout le monde boit beaucoup d'alcool : ça, ça fait très européen et l'on parle de Paris, de Flô et de Chartier, tous vite bourrés et devenus archi-idiots ... tout-ça-pour-ça...? Cette épopée pour une soirée super conne, et ce pauvre chauffeur qui attend dehors, et va dormir des heures sur la banquette de son taxi !

Nicole a trop bu, elle cherche les toilettes et disparaît vite avec le cuisinier. Tout tourne au grand n'importe-quoi .

Le matin, on est là, épaves d'une nuit, oubliés sur les coussins. C'est toujours les chants d'oiseaux qui arrivent en premier. Très mélodieux pour nous sortir de notre torpeur.

Devant mes paupières entre-ouvertes, une chatte enceinte doit se défendre contre les corbeaux pour pouvoir manger en paix son assiette de pain au lait. Les fourmis viendront

ensuite pour la finir. Ici tout le monde a faim.

SIOLIM.

Des rues à l'odeur âcre du poisson, très fortement mélangée aux épices herbacées les plus fortes. La rizière verte est tout près. J'ai l'impression de n'avoir jamais réellement vu de vert avant cela dans ma vie. Dans les échoppes, les vendeurs sont assis sur le comptoir, à moitié dedans - à moitié dehors, les doigts de pieds à la hauteur du nez des passants.

Au bac, un homme se fait rouler des épices pures et fortes dans une feuille d'arbre. Petit rouleau rouge sang qu'il mâche très vite et avale d'un seul coup. Bom Shanka ! Bangh ! ... Où va-t-il seul et indien dans le film de sa journée ?

ARAMBOL.

Le vent soulève le sable de l'immense plage blanche. La mer est forte, les pirogues à balanciers sont éparpillées, affalées sur le haut de la plage. Superbe vision d'un endroit intact... les tchaï-shops sont des paillotes toutes rondes tenues par des hippies. OM GANESH ! OM SHANKA ! Sur la petite mare d'eau douce en arrière de la plage nudiste, peu de vent, des enfants qui jouent à barboter. Un petit français nous parle d'un petit chat qui a peut-être disparu mangé par 'le gros serpent Ananka'...

Au coucher du soleil, un hippie hollandais nu se met en position de yoga, en bougie la tête plantée dans le sable. Je me retrouve si loin de chez moi. À des planètes ...!

Beaucoup de hippies purs et durs. Des grands barbus blonds, des femmes en robes aussi colorées que sales, des enfants qui jouent avec l'eau et leurs chiens...

Un sri-lankais qui se dit hippie. Il vient à Goa comme s'il allait en Allemagne. Il est indien et pourtant il ne l'est pas. Il nous raconte des histoires de passeports, de nuits à dormir dans les églises et les temples. Il se marre tout le temps. Il a des yeux brillants, vifs comme ceux d'un moineau en quête de miettes. Il en veut aux nôtres, c'est sûr .

Ce soir sur la place, l'homme clignotant... La quarantaine, cheveux courts, l'air branché, walkman aux oreilles. Pas un mot à personne. Il boit sa bière, fume ses pétards. Le lendemain, je le vois sortir de la salle des coffres de la Bank of India à Marpusa. Il doit y avoir en coffre un magot en roupies. Ce mec n'est rien qu'un big dealer... shuch !

RETOUR A BOMBAY.

Imaginez des bidonvilles au pied des tours de Manhattan, et là en-bas une douzaines d'hommes tirant des chariots comme des forçats, tous liés par des cordes aux brancards.

Plus loin, sur le trottoir, pêle-mêle : des 'administratifs' en shorts longs, entièrement vêtus de lin beige-kaki, une matraque au poignet. Une femme en jupe courte 'à l'occidentale', accrochée à un bus aussi bien que le font une douzaine d'hommes. Des hommes par deux se tenant par le petit doigt, ou par le cou...un monde gay à ciel découvert, mais cela n'a rien de nouveau ici .

Sur l'écran TV de notre chambre, les danseuses de l'École de Danse de Khamandala. Le rituel du massage à l'huile sur les enfants. Les mouvements des yeux...

Puis zut, un Cut! Suivi d'un soap-opéra à la «Maggy». Beaucoup de dialogues, peu de mouvements de caméra. On regarde encore, et c'est maintenant les chevaux du dimanche sur Chowpatty Beach... Comme tous les peuples pauvres, les indiens misent beaucoup trop. Mais que pourrait-il bien leur arriver d'autre que la Chance ici et maintenant, à part revenir plus tard après la mort dans le corps d'un hamster ou d'un hippocampe?

Et puis on s'endormira la TV allumée sur les mêmes spots publicitaires qui souillent le monde, ici comme ailleurs. Notre vol est à dix heures demain matin, notre taxi à six heures trente .

TO BE CONTINUED...

BOMBAY. Retour en Inde , 25 juillet 91

Après tant de mois d'attente, je suis pressé d'y retourner. C'est impératif, voire urgent. Peux plus attendre !...Je pars six jours avant Isabelle, une amie qui viendra me rejoindre . Dans l'avion, je rencontre un gars qui 'va faire' le Rajasthan quelques jours... ça tombe bien, on pourrait voyager ensemble pendant ces six prochains jours .

Dès l'aéroport, je lui fais un topo sur la banlieue, sur le choc mental qui l'attend. Sûr que ça va le dépuceler le parigot, il va voir ce qu'il va voir de ses yeux-vu ! Après, c'est promis... ce ne sera plus que du plaisir ! Voilà ce que je lui dis ...

Pas de pot, il tombe des trombes d'eau, inondations dans toutes les rues, tous les égouts sont bouchés !!! Notre taxi traverse des dizaines et des dizaines de kilomètres de banlieue-catastrophe avant d'accoster à la ville, tel un bateau qui parvient à bon port de par-delà les océans furieux !

Beaucoup moins d'intouchables et de mendiants dans les rues. Ce doit être une saison où ils remontent vers les montagnes moins inondées par la mousson ?

C'est déjà midi et la pluie semble s'être calmée.

On fonce vers Crawford Market... Dès l'entrée, c'est l'hallucination : il y a là un homme en bleu, avec ses fausses plaques de voiture dans les mains, au milieu d'oies blanches, qu'il tient en laisse. Des lisses en cordelettes blanches tressées comme des nattes. Serions-nous en train de rêver debout devant une toile de Dali ou de Delvaux ?

Choor Market. Le temple Mumbadevi. Des femmes cassent des noix de coco sur la tête d'un lion de marbre curieusement enfermé dans une cage. Un sadhu vient nous mettre un point rouge sur le front et nous faire boire une petite cuillère de lait de coco. Derrière le temple, c'est quoi ? La rue des astrologues... houlala...à fuir ! Mon copain a l'air d'un mec un peu speed ! « Nous verrons, bougeons ! ». Toujours bouger, c'est son truc d'européen...

Va plutôt pour un Bang comme tu dis, au Lassi Shop : on va se le faire faire ? OK deux

boulettes, il est content. C'est très très lent, on est haut perchés mais sans plus au bout d'une heure. C'est assez fort. Ça ne vaut pas l'herbe, ni un bon 'Manali' bien noireau. Mais ça le scotche et pour un moment ça freine le jeu .

UDAÏPUR.

On va débarquer de nuit à l'aéroport d'Udaïpur.

Seul choix: un taxi fou pour 20 kilomètres sous la pluie avec un seul essuie-glace, des feux très faibles, les phares des voitures en pleine tronche ! L'angoisse me saisit ! A chaque virage, la Mort me fait une grimace en nous croisant de très près, et en faisant hurler ses avertisseurs à chaque fois !

Le lendemain matin, un déluge de mousson s'abat sur la ville jusqu'à 15h. Impossible de bouger. Ma foi on s'y fait et on comprend mieux ce qu'est être patient, cool, zen, yoghi. En un mot: être indien.

Avec le soleil revenu, les rues du quartier du temple Jagdish sont les plus intéressantes. De grandes peintures murales de tigres, d'éléphants de parade ou de divinités, explosent en couleurs vives partout sur les murs blancs chaulés. Tous les cent mètres s'alignent une multitude de temples hindouistes dont s'échappent fumées d'encens, chants psalmodiés et cliquetis de clochettes. On est vite ivres de foule grouillante, de couleurs et de senteurs... et surpris par mille petits événements visuels qui surgissent à chaque minute .

Les femmes sont belles, tellement belles! Le rouge de leurs saris, feu, sang, écarlate ou fuchsia, domine partout.

Les odeurs sont ici plus campagnardes qu'à Bombay. Les vaches sacrées sont partout. Au milieu de l'avenue de la ville, il y avait sept ce matin là, en groupe compact, couchées l'âme en paix. Les voitures, les scooters, les bicyclettes... tout ça leur fonçait dessus et s'esquivait à la dernière seconde en passant sur le trottoir pour les éviter.

Ce surlendemain, à mon réveil, il fait un temps de printemps, l'air est frais et parfumé. Je me rends seul sur les ghats, ces escaliers sacrés qui s'enfoncent dans le lac. Une majestueuse triple porte y laisse au matin passer les femmes. Celles qui vont y faire leur bain, nues jusqu'au nombril, ou bien y lessiver et battre leur linge. J'assiste seul et médusé à une scène biblique et mon émerveillement est à son comble.

Cet endroit est le sanctuaire de la beauté féminine, voire de la beauté tout court, le lieu sublime des tous les sublimes !

Superbe petite fille vêtue de vert et rouge, avec d'immenses yeux aux iris d'un vert limpide, sertis du brillant blanc de son regard qu'elle fixe sur moi avec insistance.

Au retour, j'arpente une ville qui toute entière s'est réveillée avec une brosse à dents dans la bouche : hommes, femmes et enfants tous se brossent la bouche dans la rue, en faisant les cent pas devant leur porte ! Un peu plus tard, autre étrange impression : tous les gosses et les petites filles, que l'on voyait colorées la veille se retrouvent en uniforme gris, jupes et socquettes blanches, cravate et nœuds dans les cheveux, apprêtés pour l'école.

Un sadhu sur les marches du temple devient mon pote au lever du soleil. Longs sourires. Des clochettes... un thé au lait... Ne sachant que lui dire, je m'assois et le regarde dans les yeux pendant plusieurs minutes en silence... je sens qu'il aime mon silence... Je l'ai retrouvé plusieurs jours plus tard, il ne m'a parlé que de mon silence! Imaginez-ça un seul instant à Paris, quelqu'un qui vous parlerait de votre silence!

Cette nuit est envahie de chants que l'on entend courant le ciel au-dessus des maisons, jusque sur le lac, un lac entier qui chante... des chants lancinants, des chants émanant de tous les temples vishnoux. C'est merveilleux, presque à en pleurer de beauté .

Les singes qui courent et sautent de terrasses en terrasses. Les femmes qui les chassent en riant: « Ils chapardent tout! voleurs vaï vaï...!!»

Une autre petite fille aux yeux clairs alors qu'ils ont tous les yeux noirs. C'est comme deux perles d'eau qu'on aurait déposées sur ses iris. Sûrement le don d'un Dieu.

Les albinos à la peau sombre tachetée de blanc, sont une curiosité des rues. Là, un petit vieux s'approche. Ses jambes sont parsemées de plaques claires tout au long, comme des pattes de girafe. Il tient à nous vendre un tout petit bout de papier avec sa devinette de chevaux de course.

Les sadhus sont toujours en contemplation dans des endroits «cool», inattendus à chaque fois, et à des moments tout aussi surprenants. Ici, tout de rouge vêtus, deux frères presque jumeaux sont assis en tailleur devant un tronc d'arbre couché au sol: ils nourrissent de fruits et de graines une nuée de macaques qui crient de joie toutes dents dehors, et qui se donnent en spectacle à courir en se croisant le long du tronc. La vue de cette petite scénette me scotche là des heures durant.

Les éléphants et leurs cornacs qui leur apprennent à tout prendre, mendier et chaparder tout autour des rues avec leur trompe pour le rapporter jusqu'à leur main de cornac... là



haut, assis sur la tête de la bête.

Les saris verts des vendeuses de citrons verts. A chaque fruit, chaque couleur de costume : saris jaunes pour bananes jaunes, saris rouges pour les grenades sanguines ...

Le réparateur de lunettes Soni Jagnesh, rue Barboozza Ghati. Que puis-je en dire: son habileté, ses ruses techniques...? rien ne lui fait peur. Il répare... c'est très propre et ça marche!... Mais de son fils, son acolyte, il dit: «...ek acha nai hai, nai kam-success : bahi! Jati's gone, sahib!» (lui, ça va pas...pas fait pour y arriver dans ce travail: ah! l'art de faire se perd, Monsieur!) : le vieux refrain des darons.

Au palais du Maharaja, le guide a plein de trucs et d'histoires qui plaisent aux visiteurs... surtout sa grosse mytho délirante, son histoire du Maharajah qui fait l'amour à 360 femmes par an !!!... et alors ? je ne résiste pas de lui demander: - et combien les années bissextiles ?

Les curiosités ne manquent pas : dans un coin de la cour d'honneur on tombe sur des lits matelassés... pour éléphants ! Et là: cette Rolls-Royce à pédales, en argent massif, enfermée dans une grande cage aux lourds barreaux de fonte : la voiture d'enfant du dernier nabab. A côté de sa petite chaise à roulettes de bébé d'ortout aussi massif !

Les oiseaux autour du lac. Je n'en ai jamais vu autant d'espèces en une demi-heure. Ils se laissent facilement approcher. Avec en plus, tous ces petits écureuils qui courent en poursuites saccadées, queues en l'air. Trop mignons! eux aussi sont si peu sauvages! Ils ne se soucient en rien de nos conneries en mouvement... «Même pas peur!» Point .

Arrêt buvette au Bang-Shop avec mon copain qui devient accro: deux verres de bang. C'est high, on ne se parle plus de planeur à planeur. Il est content. Moi pas trop.

Soirée de musiciens improvisée au milieu d'un groupe sur une terrasse. Sublime chanteuse. Ses musicos sont assis par terre dans les éclats lumineux d'un clair de lune. Elle est brune, très légèrement voilée et sa silhouette se découpe sur lac. Elle a presque pleuré à la fin, et cela m'a semblé sincère, bien que je ne connaisse pas la vérité de leur âme, vénale ou pas. Mais j'ai pu imaginer les nuits romantiques des maharajas... et bien sûr l'amour de Vishnou et Pavrati ...

Le quartier moderne de Cheetak Circle. Il pleut des cordes. La tête ahurie des coiffeurs me voyant me pointer, blond européen en anorak trempé, et m'asseoir parmi les clients sur une chaise de leur salon de coiffure indien après avoir dit bonjour... pour me faire faire une coupe par un indien! Vous imaginez l'interrogation générale, à leur couper le caquet les pauvres!

Aujourd'hui, grosse grosse mousson. L'événement du jour, c'est l'album de photos privé du Maharaja déniché chez un antiquaire!... Poussiéreux, dans un placard abandonné. Avec l'eau qui monte vite dans la boutique, j'en profite pour marchander. Dans la panique, du millier de roupies-départ jusqu'à... (vite, vite, l'eau monte) la centaine tout juste à l'arrivée... le torrent au milieu de la rue atteint maintenant 25 cm d'eau : j'ai trois minutes pour sortir et traverser le flot jusqu'à la banque !... Je lui prends finalement des photos originales des princes de Bikaner et de Jodhpur, pour presque rien, vu l'urgence...

Dix minutes plus tard, le soleil de plomb revient et fin des inondations. Pas de chance pour lui ... vendu c'est vendu!

Les femmes d'Udaïpur, toujours plus belles les unes que les autres ! Longue procession: elles vont au bain, où les hommes à leur tour iront cet après-midi. Barbotages et papotages, les ablutions sont un rite majeur de la vie indienne. Tout se fait sur les gahts. La Vie. La Beauté. La Pureté. Tout est là du matin au soir.

ALLER-RETOUR A BOMBAY, le 30 juillet.

Il me faut aller cueillir Isabelle à l'arrivée de son avion .

Bon, on va visiter le musée du Prince de Galles : collection stupéfiante. Capharnaüm sans explication. Tout ça sent fortement l'empaillé, le sec-moisi, dans une scénographie de musée de XIXème siècle, de paysages mal peints derrière les bêtes, de décors censés nous envoyer dans le merveilleux de leur sauvagerie.. Tout le petit peuple indien défile là: pour 3 roupies, c'est tout ce qu'ils peut offrir à ses mirettes !...

La même mendiante qu'il y a un an et demi, toujours au même coin de rue. Elle doit bien se faire dix roupies par heure, et jusqu'à 100 quand les touristes affluent. Elle va bientôt ouvrir un compte en Suisse. Je me dis que tout n'est pas aussi évident qu'il n'y paraît, attention... je me mets à douter de ceci et de cela, à ne plus tout prendre pour argent comptant.

Le coiffeur sans salon : il est assis par terre, dans Bubleshawar Street. A ses pieds sont courbés deux enfants, assis sur un bout de carton au milieu d'une flaque d'eau. Il va les raser. La mère attend ses rejetons, appuyée sur une vieille voiture, ravie de le voir à la fin

leur soupoudrer le cou et le crâne de cette DDT qui tue tous les poux.

Des sadhus sont tapis dans l'ombre du temple vishnouiste de Bubleshawar. Ils ont l'air très défoncés. Il fait sombre là-dedans. Des tas de gens écroulés de sommeil au fond de cette sorte de puits noir. Ils ont dû dormir en pleine pluie toute la nuit.

Le General Telephone Office. Je recherche un numéro à Udaïpur. Une jeune zigue-employée se penche sur une vieille petite armoire métallique et l'ouvre: une pile d'annuaires lui tombe sur les pieds, qui datent de l'occupation anglaise, ma parole !

Le plus formidable est encore à venir. Je signale au guichet que je veux appeler un numéro à Udaïpur, voilà t'y pas que l'employé me sort un formulaire à remplir de 3 mètres de long avec tout : nom, n° de passeport, nature de l'appel... le tout en triple exemplaire et 3 signatures : une pour moi, et deux pour nourrir Mother Administration, la monstrueuse mangeuse d'hommes... des montagnes de paperasses et de dossiers. Ahurissant : ils vont jusqu'à mettre en dossiers les coups de téléphone !

A bien réfléchir, tout le monde est ici irresponsable, donc on note tout et en cas de «couac», le chef pourra se retourner contre ses sbires ! Et ça repartira pour trois nouveaux jours de paperasses à remonter la trace !... etc...etc...etc... c'est sans fin, ça crée de l'emploi, et il le faut bien... ils sont 850 millions qui attendent là au coin !

Au coin de Nareeman Avenue, la Banque de Hong-Hong est plus grande que la Bank of India. Les deux bâtiments sont massifs, mais Bingo c'est le chinois qui gagne !

Au milieu de la rue, un indien l'index en l'air. Certains indiens de la middle-class me rappellent les grecs d'avant 1975. Ils se la jouent à héler des taxis qu'ils ne prendront jamais. Juste pour frimer devant le petit peuple qui les regarde depuis le trottoir.

Le Léopold Café. Presque tous les babas aux cheveux longs y sont grecs, les rois du cheap-travel. Au milieu d'eux, une australienne énorme, de 130 kilos au bas mot, un short nylon violet pour envelopper tout ça et un tee-shirt taillé pour éléphant, avec une superbe inscription dans le dos : AUSTRALIA . THIS IS IT.

Les vendeurs de pommes de terre bouillies assis le long de la voie ferrée des grandes lignes partant derrière la gare de Victoria. Ils se lèvent quand un train va passer, et ils parviennent à en vendre aux passagers en courant après les wagons !

Le tailleur de Choor Bazaar : le Maître est en bas devant sa superbe table de travail en bois de santal, assis au sol. Sur 4 mini-mètres carrés autour de lui, il nous montre ses 3 employés assis en estrade sur des chaises devant leurs machines à coudre.

Il y a même dans ce petit cube une mezzanine ! On doit y monter en se faisant faire la courte échelle car il n'y a pas d'escalier, et sur la mezzanine le quatrième employé est assis dans un demi mètre cube d'espace.

C'est pas la P.M.E., c'est pas la P.E., c'est la Ultra-micro-E... Devise: Ne jamais désespérer, on peut toujours faire Avec .

La queue pour le bus devant Victoria Station : elle fait au moins 100 mètres! Tout prend les dé-mesures d'un pays frôlant le milliard de têtes.

Vue une autre queue pour la paye de fin de mois devant une usine, en traversant une banlieue de plus: presque un kilomètre... de femmes à la queue leu leu. Seulement des femmes! il était 9h du matin. Les hommes dormaient.

Notre vol pour Udaïpur est pour Midi...

RETOUR A UDAÏPUR.

Un taxi indien, toujours cette vieille guimbarde Hochkiss Ambassador noire à toit jaune. Ce chauffeur est haut comme trois pommes. On est, pour ainsi dire, à l'intérieur même du moteur, qui fait un bruit de teuf-teuf comme un vieux caboteur. On roule à 30 à l'heure. Autour de nous, des camions nous doublent trois par deux: celui qui vient en face n'aura qu'à monter sur le trottoir ou passer dans le champ d'à côté !... on commence à être morts de trouille !

Sur le bord de la route, des femmes-notes de musique : do fushia, ré vert, mi écarlate, fa violet, sol citron ou safran, la bleu cobalt, si rose flamand et ce do majeur: le turban rouge géranium sur la tête d'un homme tout de blanc vêtu. Nous nous noyons dans une cascade de couleurs primaires ... Jamais vues avant avec tant d'acuité...!

Nous passons une porte fortifiée au milieu de Dawida Pass, un col dans une barre de collines surélevée d'un mur anti-invasions courant sur leur dos depuis des siècles. Un petit temple et son arbre se tient là, blotti dans son vallon. Une miniature de beauté dans cette immensité de beautés que nous nous attendons à découvrir ?

Petit à petit, Isabelle a cette étrange impression de voyager dans le temps, d'entrer dans le XIIème siècle ou quelque chose d'approchant, et en prend petit à petit conscience ! Un chameau attelé à une charrette nous double à l'entrée de la ville ... Elle voudrait arrêter notre course de voiture un moment et descendre.

Tous les hindous nous regardent, ceux assis sur les trottoirs. Nous, que personne ne regardait devant les Galeries Lafayette ou sur le Boul'mich, nous voilà transpercés de tous leurs yeux.



Ici, les indiens vous dévorent des yeux, ils font d'emblée de vous un acteur, une vedette. Le sol devient des planches et alors que vous étiez chez vous invisible aux autres, vous devenez ici 'l'occidental', l'acteur de leur film, une image de rêve !

Le regard des indiens est plus grand que le regard des autres : quand il n'est pas stupide et bovin, ils vous transperce d'intelligence simple, de perspicacité naturelle. Leurs yeux se détachent de la maigreur de leur visage, sans violence, avec une expression tendre, toujours écarquillée, en demande, ou prête à poser la question la plus inattendue .

A la bibliothèque de lecture du Parc Mahatma Ghandi, rencontre avec l'Histoire : la statue de la Reine Victoria, très imposante, en magnifique marbre blanc, mais reléguée au fond d'un couloir. Ils ne savent qu'en faire. Elle n'est qu'un horrible souvenir dont on ne veut plus. Intransportable.

La colonisation semble pourtant avoir bel et bien été remerciée, digérée, actée, intégrée là dans ces salles de lectures silencieuses, aujourd'hui recueillies dans la culture universelle. Namaste Her Majesty ! Hop, dans le couloir des toilettes... Quand on pense qu'elle a été à la tête du plus grand Empire de tous les Temps, sur les cinq continents connus et tous les océans de la Terre.

Un tailleur assis en tailleur dans son échoppe : son regard étrange, iris noirs sur cornées blanches marbrées de sang, ses jambes croisées, son calme éthéré, zen au bout de ses ciseaux, maigre et droit dans ses convictions. Un sage. Son art à garder pour tous ces ans à venir, pour les derniers intelligents qui sauront comprendre. Cette étoffe Laddaki. Ce mélange soie-lin. La douceur de ce Hadji , inventé par Ghandi...

Et juste après ça, le contraste navrant d'un vendeur de T-shirts qui nous saute dessus, tout excité, pour nous placer la carte de visite de sa boutique de soldes d'Industry Fabs' rejects.

Inde, vois-tu aussi vite que je vois ? que tu fous le camp... à la merci des marchands de pacotilles. «- Sir, buy...best price... buy please Miss ...» ... ils n'ont plus que ça à la bouche!

Surprise : la surprise-partie des jeunes étudiants sur une terrasse au bout du lac, autour d'un gâteau d'anniversaire avec du rock indien sur le phono portable. Les garçons sont d'un côté à droite, les filles de l'autre à gauche. Comme ça, évidemment, ça s'ennuie ferme. Ça ne va pas le faire . Beaucoup de bruit pour rien, aurait dit Shakespeare... Rien ne bougera, rien que de la frustration sexuelle ! On est à 8 ans de l'an 2000 ! Un garçon nous avoue: « Si ça venait à arriver un jour, ce sera depuis l'Amérique, des filles indiennes copines qui vivent là-bas et qui vont venir ! »

Dans le palais du Maharaja , une petite peinture violente attire notre attention: un cavalier qui, d'un coup de sabre, en coupe un autre en deux, avec le sang qui gicle. Bon, on regarde calmement des images de tigres qui dévorent des viscères de daims, des morceaux de viande de sangliers jetés aux crocodiles : le massacre des bêtes sauvages chasse après chasse... ça, c'est pas jaïn, c'est sûr. Les Maharajhas, c'est le monde moghol. Avec tout son Islam sacrificiel qu'on oubliera jamais chaque fois que pour Allah Akhbar , on trucidé un mouton, une poule, ou un chrétien!

Et, en face de cela, l'âme des jaïns : des siècles de comportements pacifiques et écologiques, à balayer le sol devant chacun de leurs pas pour ne pas risquer d'écraser une fourmi ou un charançon ! Cette 'ahimsa', cette non-violence radicale, que Ghandi avait apprise de sa mère, intégriste jaïn très pratiquante.

Il ne resterait plus grand-chose d'autre que ces trois pauvres fin-d'espèces de tigres, ours et lions au fond des tristes cages du zoo de Bombay !...

Cette Inde belle et douce qui fait face à l'Inde des vilains cons, iniques profit-makers sans âme ni vergogne, un nouveau yin et yang ?

EKLINGI.

En rickshaw par la montagne, pour l'expédition d'une journée. Un chauffeur de 18 ans, joli garçon un peu grassouillet. Le moteur chauffe et lui chauffe atrocement les fesses. Il a acheté son engin hier, nous déclare-t-il: un beau rickshaw tout neuf-vieux, retapé de... 1957 ! Ouille ! Il nous assure : « C'est ma vie qui commence avec vous ». Il sait qu'il va pouvoir se marier maintenant, si nous sahibs d'Europe sommes généreux, si nous lui donnons 10 francs de plus en équivalent-roupies, c'est de quoi faire vivre sa famille 2 bonnes semaines !

J'en suis triste, il est content .

Eh oui, tout est résumé là: « J'en suis triste, il est content ! »

Eklingi, c'est un village-bijou enchâssé dans un écrin de verdure au fond d'une gorge au bout d'une route de montagne.

On veut finir à pied. Le sourire de la plus belle femme que l'on ait rencontrée jusqu'à ce jour nous accompagne tout le long de la descente vers le temple. Elle admire son fils de 10 ans qui la suit et qui rayonne aussi d'un grand jusqu'au plus profond de ses yeux noirs. Elle avance comme une danseuse sur un nuage, au devant d'un petit troupeau de maigres chèvres. Sa démarche et son port altier sont d'une noblesse inouïe.

Dans l'enceinte du temple, une profusion de dômes. Deux gros éléphants de marbre attendent là depuis bien plus que 1000 ans, comme ce Nandi, le taureau de Shiva, tout





couvert de feuilles d'or, immense avec d'énormes testicules, sculpté dans le marbre depuis presque autant.

Beaucoup de fidèles sont agglutinés à l'intérieur. Tout plein de cloches sonnent à toute volée. On a ouvert l'autel, tout entouré de milliers de scénettes sculptées dans la pierre... certaines très érotiques.

Tout le monde se bouscule pour offrir leurs guirlandes de fleurs, alors qu'en Europe catholique les prêtres auraient passé le panier de la quête.

Derrière le temple, un grand étang miroite un beau ciel de crépuscule. Des jeunes s'y baignent. Ils nous font, sur la berge, la danse de Michael Jackson !

Une tête de tortue d'eau émerge de la surface lisse de l'eau juste devant les ghats, ces escaliers qui descendent vers la vie liquide.

Parce que pour tout hindou, la vie est un liquide qui glisse comme le temps entre les doigts des mains jointes lors des offrandes.

Une fille au sari rouge-géranium dans les escaliers distribue de bouts de sucre candi.

On va à pied, seuls, un peu à l'aventure, jusqu'à l'ancienne cité abandonnée de Nadja.

Le chemin est impressionnant de beauté silencieuse. Les femmes que nous croisons portent d'énormes gerbes d'herbes vertes sur la tête. Tout au bout, autour d'une source jaillissante, de vieux temples du Ve siècle survivent là couverts de mousses, abandonnés pour signaler qu'une civilisation, celle des Mewars, a vécu ici.

Ken ou Kénia, le philosophe qui se dit tel, nous emboîte le pas, bien décidé à ne pas nous lâcher. Prêtons nos oreilles, avant de juger.

Il a vingt ans, ne fréquente que des sadhus errants et connaît déjà tout de la vie.

Il nous dit ne croire qu'en son «G.O.D» (Generator, Operator, Destructor, nous explique -t-il...). «You see, dit-il, toute la vie n'est qu'accident après accident. Accident que vous veniez ici, accident que je vous rencontre.... (il s'adresse à moi, timide devant Isabelle...) Je n'amène rien dans ce monde, je ne prends rien non plus pour l'emmener ailleurs. Je ne fais que rencontrer mille choses sur mon chemin, qui toutes restent là, partout où je suis passé. Et surtout, je mourrai nu comme je suis venu.

Donc voilà pourquoi je renonce d'avance à tout. Je ne prévois rien, je n'organise rien. Chaque accident va organiser un moment, une petite portion du long déroulement de ma vie. C'est le hasard qui décide pour moi.»

Là-dessus il me raconte, au détail près, quelques épisodes du Ramayâna. Il finit par nous ennuyer alors qu'il nous intéressait beaucoup. Pour nous relancer, il prédit que quelqu'un «d'un autre monde» viendra le chercher ici pour le mener dans une vie ailleurs, dans un autre corps ... le blabla habituel !

Il a un savoir étonnant, parle l'anglais couramment et n'a pourtant jamais été à l'école, ayant décidé de partir sur les grands chemins dès le plus jeune âge... C'est ce qu'il dit ...

Il nous faut rentrer au temple par le long chemin, la nuit est très étoilée, les allumés sont loin, oubliés, faut retrouver notre rickshaw. Et maintenant qu'on l'a, bien assis dedans, nous voilà partis en pleine nuit, embarqués dans un Grand Huit à mille à l'heure, sauf que là ce sont des camions de 5 tonnes, tous feux allumés que l'on croise en doublant en triple file dans les virages de montagnes flanqués de précipices tout noirs !

«Hello, what's your name, where are you from, where are you going, what-you do, what-you want?...». Pour chaque hindou, la formule questions-multiples est rituelle. Elle lui sert à situer ses interlocuteurs par rapport à lui-même et sa propre caste, dans le chemin personnel qu'eux, étrangers, font de leur vie et de leur Karma.

Au beau milieu d'une rue, un homme à demi-nu, à la peau noire carbonisée, hirsute, en haillons, le regard perdu, les bras ballants, les mains vides, marchant seul, la tête dans les étoiles, entraîné par le courant de la foule affairée.

Il vient de nulle part, il ne va nulle part. Errant, voyageur d'un éternel vide à remplir ...

MONT- ABU ET RANAKPUR.

Des paysans montent en route dans le vieux bus qui doit nous amener en 8 ou 10 heures au Mont-Abu. Ils ne payent pas leur course, ils vont au bourg le plus proche... Ils ont quelques briquettes de bois de santal à brûler, enveloppées dans un bout de vieux linge : c'est tout ce qu'ils auront à y vendre...

A l'étape du voyage, il a été prévu un resto-route miniature: un baraquement improvisé fait de bois et de chiffons .

Des mouches par milliers, des fourmis grosses comme des cafards, des cafards gros comme des rats, les rats qui sortent la tête de derrière les caisses d'eau minérale.

Le serveur est étonné qu'on s'étonne de la taille des bestioles. Il nous dit tout bonnement avec gentillesse : « c'est la taille de leur vie à elles... » (sic !).

La journée de route s'achève au pied du temple Vimala Vasahi de Mont-Abu, au coeur du pays Jaïn. Des quatre temples de Delwara, c'est le plus beau et c'est un choc, tant sa splendeur est évidente. En y pénétrant le lendemain, au soleil levant, on est ébloui devant la finesse hallucinante des détails sculptés dans un marbre blanc comme du lait, polis mille et mille fois... Il faudrait une vie pour pouvoir voir et comprendre le million de scénettes sculptées sur tous ces piliers et sous ses voûtes.

Profusion de dentelles de marbre, prodigieusement émergées, quasi végétatives, comme sorties de la terre, de l'eau, de l'air .

Même impression au temple d'Adinath à Ranakpur... avec en plus l'immensité, la complexité des salles et le nombre incalculable de piliers. Probablement ce que l'on verra de plus extraordinaire dans toutes les Indes! Subjugués , écrasés de magnificence.

Même avidité des bedeaux et assistants envers les roupies...



Mais c'est ici, dans la forêt de Ranakpur que, pour comble, nous attendait l'Homme-saint, le Holyman, la plus belle rencontre de notre voyage ...

Après une petite marche au bord de la rivière, on parvient par pur hasard devant un petit temple précédé de son lingham, de ses piliers roses, de ses fleurs parsemant le sol. Juste à côté s'élève une toute petite maison d'une pièce et une porte. Devant cette porte un gros point de poudre rouge au sol. Et assis en yoghi pour regarder ce point, le sage Babadji gardait le silence et nous voyait venir avec un long sourire... Nous sortons de nulle part, Aujourd'hui il ne viendra d'humains que nous, et il le sait. Il nous fait signe de nous asseoir et de nous taire.

C'est le soir qui tombe, les lumières deviennent douces, il se lève et s'avance sans dire mot vers le centre de la clairière devant le temple en lançant des poignées de graines en l'air.

Tout ce qu'il y a de beautés dans la forêt vient à lui : tourterelles, perroquets, paons, singes, écureuils, par dizaines sortent un à un de l'ombre ou descendent du ciel et des branches.

Après avoir fumé sa bonne dizaine de shiloms de la plus pure ganja, c'est son rituel tous les soirs : faire venir tous les habitants de la forêt chez lui.

Même les petits poissons de son bassin.

Babadji c'est Shiva.

Sur la route qui longe les monts Aralli, nous rencontrons Sâdhri au si beau sourire. Elle porte en équilibre sur sa tête un immense panier, couvert d'un parapluie ouvert. Dedans, un nid douillet de couvertures. En dépassent quatre petits pieds et deux bouilles grosses comme des mangues: les deux bébés jumeaux dont elle est fière.

A pied, nous passons une rivière à gué dans un endroit reculé au fond d'un vallon.

Des paysans, des enfants s'approchent, descendent de leurs fermes pour nous voir de près. Humanoïdes à la peau blanche, perdus dans cet improbable lieu, nous devons leur faire l'effet que nous auraient produit des iroquois avec une plume sur la tête entrant dans le métro à Sébastien-Froissard...

Autobus, bus, et encore bus...sur la route de Jodhpur, la végétation se clairsème et devient un quasi désert. Nous croisons des éléphants et des troupeaux de chameaux qui avancent le long des routes. Nous avons l'impression que les poussières grillent sur place sous un soleil de fournaise. Et puis bientôt une banlieue qui n'en finit plus ...

JODHPUR-LA BLEUE.

On arrive au soir tombant. Dans le quartier de la gare routière, on tombe sur cinquante ou soixante lits alignés sur un terrain vague qui longe une avenue bruyante. Un immense hôtel-dortoir de pauvres travailleurs, à ciel ouvert.



Tous les 10 lits, un percepteur est assis à une table avec un livre de comptes. Jour et nuit, tout le monde des intouchables y dort d'épuisement dans le vacarme des rickshaws.

Vision ahurissante...

Vus seulement deux chats depuis 20 jours. Par contre pas mal de chiens. Tous très agressifs entre eux. Les indiens, visiblement, ne les aiment pas. Chats ou chiens, ils sont dans leur religion les plus méchantes réincarnations des pires karmas... seulement parce qu'ils ont des crocs pour déchirer la viande !

Les oiseaux, les ânes, les vaches sont végétariens, donc ont des dents plates. Donc ils les aiment.

Voilà l'explication : pourquoi ils suppriment à tout va les coyotes, les renards, les hyènes, les tigres et tous les félins, tous ennemis ancestraux des villageois.

En bas de notre balcon, un petit temple devant l'hôtel. Une voiture s'arrête, le chauffeur fait le tour de la voiture, ouvre la portière à un « important » fonctionnaire, qui vient se poster en silence pendant un long moment devant la divinité puis, après avoir embrassé trois fois le sol, remonte en voiture. Et se fait reconduire.

Visiblement, il vient faire ça tous les soirs: son hommage quotidiennement répété à son dieu. Il le pense vivant, et bien occupé à s'occuper de lui, de ses affaires et de sa famille.

Prier, dans ce pays, semble être plus que chez nous une parenthèse de paix et de liberté, une réconciliation avec soi-même, un retour momentané à la solitude.

Le fonctionnaire préposé aux matelas de couchettes de la gare centrale. Je l'observe, derrière le grillage de son box : il passe son temps à se curer les ongles et à peigner la raie au milieu de ses cheveux huilés et bien soignés. Face à lui, c'est drôle, tout le hall de la gare est sale et bordélique, envahi d'intouchables, de sadhous et d'errants de toutes sortes, couchés par terre, avec un bâton et une écuelle d'eau pour tout bagage. Ils sont là comme ailleurs, entre ici et nulle part, sur la route des quatre horizons où les gares sont de grandes chapelles-dortoirs.

Les trains de la République Indienne. Ils sentent encore l'occupation anglaise. Un garde par wagon de 1ère classe. Pendant tout le trajet qui devra nous mener de nuit à Jaïsalmer, il va dormir à même le sol du couloir, surveillant qu'aucun mal-intentionné ne grimpe en route pour troubler le calme très privilégié des sahibs étrangers dans leurs cabines...

Au matin, une chaleur étouffante nous réveille. Nous traversons le Grand Désert du Thar. Le seul désert indien de type saharien. Sur la carte, il porte le nom d'Indian Desert . Très peu de dunes, c'est une sorte de reg plutôt que d'erg, en plus sableux que caillouteux, avec de la broussaille largement clairsemée jusqu'aux 4 horizons...

Dans les bus et les trains en Inde, le plus souvent il n'y a pas de vitres aux fenêtres, mais des barreaux horizontaux auxquels s'accrochent toujours des grappes de resquilleurs que personne ne somme de descendre.

L'air, qui est censé pénétrer avec la vitesse, ne fait qu'engouffrer encore plus de chaleur. Le comble est que les ventilateurs renvoient en plus vers les passagers, toujours calmes et stoïques, des kilos de poussières mélangées à de l'air soit moite, soit sec et brûlant. On a le choix.

JAÏSALMER.

On y arrive sous un soleil de plomb à son zénith, 42° à l'ombre. Des hôtels déploient leurs taxis-jeeps. La course est à 2 Roupies. C'est l'hôtel gagnant qui paye la course mais pas le backchich. Je déteste ce que l'Inde a fait de son Inde.

Sun Pole, «la Porte du Soleil», ça fait Tintin comme titre. C'est la seule porte d'une puissante citadelle de hautes murailles entourant la vieille ville perchée sur un gros rocher. Isabelle me fait remarquer un mascarón au dessus de la Porte. Une tête de Maharadja, entourée de rayons de soleil, exactement comme celles de Louis XIX qui pullulent à Versailles .

Ville de ruelles ombragées par les murs de 100 palais, toutes propres et balayées. Mais surtout aucune flaque d'eau nulle part, donc rien n'est prêt à pourrir ici. Le vent chaud et sec du désert y est sûrement pour quelque chose ...

Notre modeste chambre est dans un 'haveli', un de ces anciens palais particuliers, bâti sur les remparts. Plus que simple: un matelas, un drap, un ventilateur, un balcon. Faisant au croissant de lune, tous les astres du ciel bleu nuit, et la voie lactée sur le désert.

Un rêve d'Inde qui plonge ses racines dans mes lectures d'enfance. M'imaginer arriver là un jour, au bout de l'Orient mythique de cette route de la soie après avoir traversé désert après désert... ce havre, ma chambre pour Mille et Une Nuits...

La famille de nos gardiens dort en bas dans le couloir aéré de l'entrée, à même le sol frais... Le père a son petit garçon dans le creux de son bras, la mère la petite fille.

En rentrant tard Isabelle et moi les enjambons silencieusement dans la nuit claire... une famille paisible , couchée toute entière sous un seul grand sari vert .

Jaune safran, ce sera la couleur unanimement portée par tous les jeunes pèlerins sanayatsin du temple Jaïn que l'on croisera partout marchant ou allongés dans les ombres cachées des rues de la forteresse.

Après tant d'invasions arabes arrêtées par mille et cent soldats rajpoutes mutilés, grillés, noyés, écrasés, occis ou coupés en deux... voilà qu'on laisse maintenant passer les touristes, ces nouveaux envahisseurs, contre rien que 10 roupies de taxe pour une caméra. Valeureux Jaïns, 3000 ans d'Histoire et des milliers de morts si violentes, pour en venir à ça, ces si timides et tristes trois petits mots: 'Ten rupies please !' J'ai tellement honte pour



eux et leur gloire d'alors, mais je connais leur famille là-bas dans la boue, attendant ces piécettes pour ce bol de riz .

De notre escapade au petit lac d' Omar Sadar, je garde le souvenir de ce petit roublard de conducteur assis sur le siège avant de son rickshaw. Il parle un assez bon français. Entre devenir ingénieur pour son pays ou arnaqueur professionnel, il a choisi.

Jaïsalmer, rempart du Jaïnisme et plate-forme du commerce des épices entre l'Orient et l'Occident depuis l'antiquité, n'a plus aujourd'hui de raison d'exister : la toute dernière guerre indo-pakistanaise a fermé définitivement la frontière.

Depuis, cette ville n'a plus d'autre réalité que le tourisme. C'est pourquoi on y trouve des milliers de touristes...

Il faut dire que ses havelis en font sûrement l'une des plus belles villes d'orient. On ne compte plus les films qui ont été tournés ici.

Dans le bus d'Ajmer à Pushkar, l'avocat qui me tombe sur le poil. Avidé de tout connaître. Il a l'air très tendance crypto-marxiste. Il me pose des tas de questions sur ce que j'aime ou n'aime pas de l'Inde. Surpris par ma remarque sur la corruption...Eh bien il ne sait pas quoi en penser le coco, et pour cause, il doit sûrement toucher à ça lui-aussi . Il continue sur Maghwar. Dommage, j'aurais aimé poursuivre avec lui, juste pour rire .

PUSHKAR.

Les vélos-rickshaws de Pushkar, faut voir : une planche, quelques bouts de ficelles, six boulons, trois roues... et va que j'te pédale ces trucs improbables. Mais, dans ce sirroco ambiant, il n'y a rien de plus aéré pour faire le tour du lac sacré.

Ce lac tout rond a été créé par la chute des pétales d'une fleur de lotus avec laquelle le Dieu Brahma avait occis un démon qui terrorisait la région. Lotus se dit pushkar en hindi, donc cette ville est sacrée, lieu de pèlerinage de toute beauté: une fleur et le bijou brillant d'un lac-miroir du ciel serti d'un décor de façades et de gaths tous blancs, donc purs.

Depuis notre balcon face à la campagne, on voit tout plein de vie: des femmes dans un champ de lentilles, des chèvres qui s'ébattent sur le sable jaune d'une belle rivière, un arbre couvert de chauve-souris bruissantes, et une jolie petite fille en rose au premier plan qui étudie, assise dans un champ de plants d'aubergines en fleurs. Son livre est tout petit... Elle a deux tresses nouées de rouge pour remonter ses cheveux...

Plus loin dans le lit presque sec de la rivière, le sable semble plus lourd. Un chameau tire une carriole aux larges pneus.

Aux chameaux, les pneus, mous et légers. Aux bœufs, les roues de bois bien lourdes. Seul le pneu roule sur le sable sans s'enliser. Il y aurait des castes , même chez les bêtes !



Paradoxalement, le plus bel oiseau du monde a le plus vilain chant: celui du paon ressemble au lugubre miaulement d'un chat qu'on étranglerait une nuit de pleine lune, une sorte de long cri d'agonie, du genre « Maou...aïe... maaOUïou...aïe », en pire !

Ici, les corbeaux s'attaquent aux plaies ouvertes des vaches et des ânes. Devenus d'horribles carnivores pire que des rapaces, ils bouffent les chairs sur le dos de la bête vivante !... j'ai vu ça, je le jure, deux fois: à Ranakpur, puis à Pushkar.

Cet enfant au volant de son bout de fil de fer à roues, c'est moi. Je m'étais fait souvent le même dans mon enfance. Ce merveilleux jouet fait maison s'appelle ici 'boukri'...

Partout des champs de fleurs (de roses et d'œillets d'Inde) presque aussi nombreux que les champs de luzerne ou de légumes. Il faut aussi vendre la «nourriture» des Dieux demain matin au marché...

La petite Simbath et sa sœur Aïcha, de corvée d'eau, sont de retour avec deux cruches pleines empilées sur chaque tête, excroissances dorées de leurs corps graciles...

Shankar veut dire «Le Rouge» en hindi et il n'a pas d'autre nom : ce sadhu campe sous nos fenêtres avec ses tridents, son seau pour pompiers, ses voiles et bouts de chiffons... tout est de couleur rouge vif... comme la braise de son chilum de shit.

Je reste des heures à observer sa vie et ses petits manèges.

Ses longues méditations sur les ghats, parlant tout seul, le regard perdu sur le lac. Après le coucher du soleil, il se retire sous son arbre. Je lui offre un thé. Il soliloque contre le restaurateur petit-bourgeois qu'il traite de «dead-man», «money'killed-man». Je lui soupçonne un brin de jalousie.

Nous entrons par hasard dans le jardin de la coopérative publique de la ville . On y bouture des plants appelés à être distribués aux paysans. Un havre de verdure et d'humidité pour que les boutures ne souffrent pas trop de la chaleur au début de leur croissance.

Les pauvres, le désert est partout autour...

Une femme et sa fille ne veulent pas nous abandonner leur place dans le bus Ajmer-Jaïpur, bien que les numéros de nos billets y correspondent.

Une fierté qui nous laisse une étrange réflexion: vaut-il mieux les voir serviles, s'écrasant devant l'euro péen, ou fiers et dignes, même jusqu'à l'absurde entêtement ?...

JA ĨPUR - LA ROSE.

Nous y voilà ! Des murs, des maisons, des boutiques systématiquement couleur brique. Ce qui en fait une ville toute rose.

Une ville tracée au cordeau comme un immense damier. Toutes les rues se ressemblent. Et, là dedans enfermé, un trafic plus délirant que jamais, dans la poussière et le bruit...

Des rickshaws-vélos à deux places. Avec leurs pédaleurs en nage, suant fort sous le soleil tapant, appuyant du peu de poids de leur corps frêle sur les pédales, dodelinant en un curieux déhanchement et de grands coups d'épaule.

C'est comme ça. C'est dur à avaler. Soit vous montez, soit vous contestez. Votre sens moral vous déchire les boyaux. Mais vous montez, parce que vous sentez bien que, pour leur dignité, il leur faut bien avoir un boulot et un rôle dans la société, et qu'ils ne peuvent faire que ce qu'ils savent faire, c'est-à-dire pédaler.

Un drôle de bonimenteur est assis par terre, à vanter ses bouts de dents d'ours, de bec de vautours, d'ongles de panthères... cassés menu-menu dans une petite coupelle à l'aide d'un casse-noix, ou réduits en poudre magique. Il parle non-stop.

Mais la curiosité est à côté de lui: un ours de 200 bons kilos tout noir qui fait semblant de dormir en chien-de-fusil, enroulé sur lui-même. En vérité, l'animal cogite en l'observant d'un œil narquois:

«...regardez moi un peu c't abruti qui leur fait le même baratin depuis que je le connais, il pourrait changer de disque...»

La rue des vendeurs de sucre. Des piles de blanc, de blanc pur, en poudre, en morceaux, en pains pointus, en pyramides immaculées. Alignées dans des boutiques aux murs suintant de crasse noire et huileuse ! Le pur et l'impur en un seul cliché .

«HENNA», la dernière grande production des studios Raj Kapoor de Bollywood. Comédie musicale hallucinante, dans la salle de cinéma la plus grande et la plus Kitch du monde ! Un monument national.

Tous les thèmes du cinéma commercial indien: mariage (2 mariages !...), danse, chants hurlés par la sono chaque fois que l'actrice les entame avec la petite voix aigrette de sa doublure... et au final un « perdu-retrouvé » à vous faire fondre en larmes. Et comme toile de fond la difficile reconstruction qui a suivi le conflit indo-pakistanaï.

L'actrice applaudie, le méchant hué. Les hindouïstes sont pour les uns, les muslims pour les autres. Et voilà des rangées de fauteuils pas d'accord qui se mettent sur la gueule. Une vraie baston qui va durer tout le temps du film !

Le rickshaw qui a pédalé pour nous y amener (un très vieux et très maigre) avait déjà vu le film trois fois. Il nous avait prévenu en montrant tous ses bleus aux épaules et aux cuisses !

En sortant de la salle, on tombe sur un vrai personnage : c'est un sadhou, il mesure 1m95 au bas mot, il est tout de blanc vêtu et sa barbe, très longue, lui tombe sur le nombril. Elle

aussi est blanche, tout comme sa chevelure. Son écuelle et sa bouteille d'eau aussi sont blanches. On jurerait qu'il est tombé dans une cuve de lait .

Mais non! détail sophistiqué à l'extrême: il porte suspendu à son bras gauche un grand parapluie tout noir fermé qui descend jusqu'à ses pieds nus.

Il nous dit que ce parapluie c'est sa maison, son seul toit au monde et qu'il l'a toujours eu pour sillonner toutes les Indes possibles depuis 1982 ! Il était banquier d'affaires à Bangalore et a quitté parents et enfants un beau matin à l'aube, sans rien emporter que ce parapluie. C'est l'original, le vrai du premier jour, réparé mille et cent fois , mais il y tient, c'est tout ce qu'il a gardé d'avant et qui lui reste dorénavant !

Only in India ! Pas besoin d'aller au cinéma !

Il nous faut nous retourner à Bombay. C'y sera mon quatrième séjour. On avait oublié beaucoup de la misère dans les campagnes, et revoilà que le train nous ramène à la réalité de la misère. A son passage dans les gares, il frôle les frôle-la-mort qui dorment le long des voies, aussi bien qu'au centre des rues, insensibles à tout et quoi que ce soit.

LE MONDE NE LES DÉRANGE PAS, PUISQUE LE MONDE C'EST EUX.

Cette fois-ci, je me rappellerai la maison de Ghandi à Mani Bawhan : son unique pièce, son matelas blanc avec un petit coussin au milieu, un écritoire, un bâton rangé dans un coin. Rien aux murs. Le vide total. Le dénuement, l'ascétisme jaïn extrême.

Et la terrasse, avec son seul petit robinet d'eau sortant du mur à l'endroit même où il a été arrêté et malmené.

En sortant, nous replongeons dans la foule des rues, ce peuple qu'il a délivré du joug anglais... Et le quartier arabe de Chôr Bazaar. La mosquée et les marchands de gâteaux secs. L'Inde multi-religieuse qu'il appelait de tous ses vœux avec toute son âme presque naïve.

La ville 'sonne vide' ce matin... Il a beaucoup plu cette nuit. Sur la route de l'aéroport, il n'y a même plus de mendiants qui dorment sur les trottoirs.

Quelques middle-class qui font leur jogging... comme si c'était déjà l'Inde de demain, à vite se forger un corps d'américain, pardi !

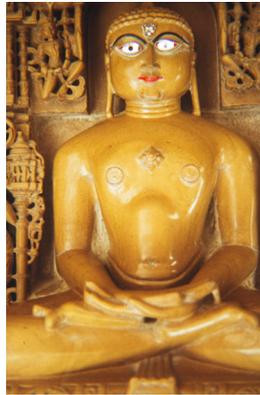
Et brusquement, l'événement survient : la pluie revient en trombes et le moteur de notre taxi se noie, tout s'arrête à 5 kilomètres de l'aéroport, dans une banlieue perdue. Le chauffeur court sous la pluie pour trouver de l'aide. On panique un peu : au bout de 10 minutes il réapparaît dans un rickshaw. Grand sourire en dodelinant de la tête. On pourra continuer, nos bagages sur nos genoux, la pluie entrant sous la bâche .

Sauvés ! Notre avion est tout juste annoncé!

L'enregistrement des bagages est opéré par un ordinateur conçu et 100 % Made in India. Mais on fait quand même quatre ou cinq fois la queue: pour embarquer tout le monde il aura fallu deux bonnes heures!

TO BE CONTINUED...





1^{er} août 1992 , troisième périple.

C'est Catherine qui à son tour pose son pied sur la lune .

Atterrissage à Bombay de notre énorme avion américain, un gros, un très gros avec l'équivalent d'une ville à bord!

Après la douane, on passe le portillon, et là, devant nous, au milieu des chauffeurs de taxis, un indien m'apostrophe en criant : « ACHA ! NAI...! ROBERT HAI ??!... Pita Bapi !! Bada Bahyii !! »

(OKAY... HÉ, MAIS C'EST ROBERT ??!... Vieux Père !!... Mon Grand Frère!...)

Je traduis pour Catherine tout ce qu'il me crie avec le peu d'hindi que j'ai appris l'hiver dernier à Paris.

Elle est stupéfaite-subjugée-scotchée debout : elle arrive devant neuf cent millions d'hindous, c'est le premier qu'elle voit, et voilà quoi ? Il me connaît, moi et mon prénom, vous imaginez ! 1/ 900 000 000 ...!

Je lui traduis tout ce que le gars envahi d'émotion vient me baver dessus : il dit qu'il s'est souvenu de moi toute l'année ! La panne, le moteur noyé, l'an passé, en pleine mousson à 5 heures du matin... que le chauffeur ... c'était LUI!

Tout de même Catherine, visiblement fourbue du voyage, me dit qu'il va lui falloir écourter et foncer pour se faire au moins 12 bonnes heures de sommeil tout de suite .

Mais en traversant les 30 kilomètres de banlieue, elle reçoit un tel choc face aux images qui se mettent à défiler autour du taxi qu'elle sent vite qu'elle n'en dormira pas de la journée. L'impression de changer de siècle lui fiche une claque très très très forte!

L'hôtel Château Windsor n'est en fait que le cinquième étage d'un grand immeuble central. On demande une chambre pas trop chère. Ils s'arrangent à nous refiler la top niveau, quatre grands lits, mobilier d'acajou copie d'Art Déco pour maharaja, miroirs de 10 mètres de long, et tout et tout...

BOMBAY AGAIN.

Catherine, hyper excitée, sort de sa douche. Plus question d'aller dormir, c'est le petit matin : elle veut au plus vite retourner voir tout ça dehors!

Pour son baptême d'Inde, je l'entraîne tout de go à Crawford Market.

Les immenses paniers d'osier en équilibre sur la tête des porteurs qui courent dans la lumière poussiéreuse des grandes halles du marché. Les pyramides de pastèques avec leurs vendeurs assis au sommet, les ampoules électriques dans des guirlandes d'œillets jaunes ou au milieu des tomates rouges, les paons bleus, les poules blanches, les perroquets verts... la vie en explosion ! A plein nez, en plus !

En ressortant sur l'avenue, contraste : des pauvres accroupis comme une équipe de foot devant un magasin de pain. En fait c'est une cantine pour pauvres intouchables où on ne sert que du pain et de l'eau.

Un policier du genre très sec les aligne «au carré» avec une baguette de bois vert et les tient en respect comme le faisaient les adjudants anglais...

Au temple des sadhus shivaïques de Javeri Bazaar, il y a deux vaches toutes blanches couchées devant l'entrée. C'est en fait un temple dédié au taureau Nandi de Krishna. Il y a tout plein de sadhus qui dorment partout, dedans et autour, dans un grand brouillard de hash.

Le Bureau Central des Transferts d'Argent d'Indian Airlines, leur Air France national : ne nous dites pas que c'est ça, là ? ce vieil immeuble noir de suie sur Homi Mandi Street ? Pas d'ascenseur, un escalier pourri pire que celui d'un vieux squat pourri... des crachats rouges pleins les murs de béton brut, une poubelle éventrée en plein couloir... et une salle de tables à l'indescriptible crasse avec un Télex qui crépite au milieu des agents en chemises au look serpillère !

On se dit qu'on s'est trompé d'adresse... Pas du tout, nous rassure-t-on dans un parfait Oxford English .

Au retour sur le trottoir, des mariés devant un prêtre brahmane font face à un photographe qui nous paraît vraiment famélique. A leur côté, une petite fille aux yeux noirs nous transperce de son regard au lieu de fixer l'objectif.

Un taxi qui ne comprend rien, qui tourne en rond comme un fou à chercher à atteindre quelque chose d'aussi connu que les Champs-Élysées à Paris : Veer Nariman Street !... sûr qu'il fait semblant, et très mauvais acteur en plus !...

Les rituels Jaïns au temple de Malabar Hill. Des familles bien propres sur elles, comme on dit, écrasent des fleurs entre leurs mains, les yeux clos, tout comme nous quand nous mangeons l'hostie. Un jus jaune d'or en sort. Elles en déposent des gouttes à chaque coude, à chacun des genoux de leurs 24 dieux et déesses d'argent massif, avec leurs yeux ultra-brillants en billes de cristal, alignés dans les 24 alcôves de leur temple .

Une jeune femme chic (étudiante, voire plus) fait sur une planche, avec une dextérité extrême, des Svastikas de grains de riz, sans écorce pour symboliser la fin d'un cycle. Au moment de se lever, elle dépose un symbole de future vie sur chaque svastika : un noyau de pêche, une boulette de mie de pain, un coquillage...

Cette religion devient pour moi, qui suis agnostique depuis des générations de Maynadié médecins et pharmaciens, scientifiques autant qu'athées, une sorte de questionnement philosophique très interpellant , disons... chatouillant .

Bagangah Tank est un immense bassin. Des enfants s'y baignent dans une eau noire. Une femme dort de tout son saoul sur le dos, la tête renversée, au fond du jardin d'un temple. Son gardien et prêtre nous fait entrer et me demande curieusement:

- pourquoi êtes-vous riches ?

Bonne question ! j'essaie de lui répondre et je me retrouve à lui demander en retour :

- pourquoi faites-vous autant d'enfants?... (je trouve que ma question est idiote...).

- C'est la vie !... c'est sa réponse.

Elle est sans appel. Et à double sens, à la réflexion.

Cet autre temple est dédié à Hanuman, le dieu-singe: il y a là 3 musiciens, des cloches qui tintent, des tambourins... ça défonce bien la tête là-dedans. Ils ont l'air très excités, les yeux plus vif-allumés que d'habitude.

Ils font au singe-dieu des offrandes de noix de coco. Il y a d'énormes empilements de coques vides au pied des murs.

Face à Hanuman, une statue de l'homme qui a fait construire le temple. Réaliste comme une statue de cire du musée Grévin. Il est gros comme un Bouddha et ressemble à l'acteur Solanas de la série Kojak. L'air malin, le crâne rasé, l'œil un peu trop intelligent pour être honnête...

GATEWAY OF INDIA.

“La Porte des Indes”. Tout plein de vendeurs à la sauvette, là par terre sous l’arche monumentale, à l’abri de la pluie. Ils proposent des colliers en plastique de toutes les couleurs, des moules à gâteaux, des graines grillées, des pébrocs noirs, un peu n’importe-quoi.

Arrivée d’une Jeep de flics. En 4 secondes, ils se sont tous envolés, disparus du champ de vision comme s’ils étaient rentrés dans les murs avec leurs ballots de pacotilles.

Les 2 flics : un grand à moustache, genre ‘c’est-moi-le-chef’, un nerf de bœuf sous le bras, et à son flanc, un plus petit avec une matraque presque aussi grande que lui dont le bois à l’air très dur.

Ils repartent bredouille, tous envolés une fois de plus.

Plus loin, des gosses qui mentent. Tu donnes ? tu donnes pas ? C'est un jeu. Ils rigolent en répétant ce qu’un français leur a appris : « Lâche-moi les baskets ! Hahaha ! ».

UDAÏPUR.

On y est dès le lendemain, après un vol intérieur ultra-rapide.

Un taxi nous dépose au coin d’une rue du centre, bloquée par... un éléphant. On doit finir à pied. Deux enfants sur le trottoir nous barrent le chemin en chantant :

Il plo il plo bégère... éron éron piti patapon...

Soné lé matine, soné lé matine...

Dig Dag Dong... Dig Dag Dong...

Le Jagat Niwas Hotel. Blanc comme un hôtel des Cyclades. Le petit patron (neveu ou fils, en tous cas bâtard-descendant de Maharajah) tient absolument à nous parler en français, qu’il ne maîtrise visiblement pas...

Il est encore plus petit que l’année dernière, mais son hôtel a doublé de volume.

Des français dans bon nombre de chambres... Merci Guy du Routard ! Pour les hôteliers d’ici, ce Guy, c'est le nouvel Avatar de Vishnou, le Dieu des Dieux qui ne descend sur terre que pour apporter des bienfaits.

Hare Hare Sahib Guy !



Un loueur de vélos tient à nous refiler ses bécanes soit-disant 'dernier-cri', des occases encore emballées de papier journal. Réglage des selles et pompage : ça n'est pas lui qui va faire ça, voyons ! Il a une armée d'esclaves pour ça. Lui, il encaisse. Il a une gueule impayable de petit mac très tiers-monde. Il va nous déclencher un fou-rire de plusieurs heures: costard de seconde-main en tergal gris Célio, trop court des manches et des jambes, pompes croco blanches de souteneur sicilien, moustache fine et fausses ray-ban. Il ouvre et referme sans arrêt les deux tiroirs de sa table-bureau bancale. Il n'y a rien dedans que de vieux journaux, mais il fait le boss très affairé. Catherine est écroulée de rire .

Les vélos sont à 15 Roupies la journée: 2 francs ... le gros magot de multinationale !
Ça roule... on les prend.

Aujourd'hui pour Catherine, un baptême de campagne : traverser les forêts des monts Aravelis et atteindre Eklingi .

Vu du haut de la montagne, des fantômes d'arbres dans une enveloppe grise de pluies diluviennes tapissent une vallée profonde devenue opaque. Comme dans une gravure chinoise du XVIIIe.

On pétarade là-dedans, assis au fond d'un rickshaw qui fait de l'eau de partout, avec extra douche chaque fois qu'un camion nous envoie une grosse flaque d'eau dedans. Déjà le bon voyage !

On arrive dans la cour «aux mille temples» vishnouïques du village (110 en réalité), pieds nus dans l'eau, chaussures à la main .

Des femmes vendent de superbes colliers de fleurs. Je veux en passer un autour du coup de Catherine. Les indiens sont écroulés de rire... «No, no... only for Vishnou!...»

Un sur un lingham, un pour la vierge noire à quadruple tête... Catherine fait des vœux silencieux..

Cérémonie. Ils se précipitent tous contre la divinité pour lui parler en personne. Pendant cet étourdissement, les officiants font hurler les cloches et tourner une torche de feu 30 fois autour de la tête de marbre noir, la tête à quatre faces aux yeux brillants... L'atmosphère devient subitement si brûlante et hallucinée qu'elle semble incontrôlable ... Les gars de l'armée tiennent la foule en respect, sinon c'est l'émeute.

Retour au soir qui tombe. La pluie a cessé. On traverse une zone étrange: une flopée de marbreries alignées en bord de route.

Le vendeur de l'École de Peinture sur Soie, en pleine nuit, nous ouvre le magasin et nous sort tout. On n'aime rien et il n'a plus rien à montrer. Il est désarmé, ne sait plus quoi-faire?... mais se reprend très vite... Il nous sort: «Come back tomorrow».

Les Hanuman... des statues presque abstraites aux yeux persants, épurées à l'extrême, entièrement couvertes de peinture rouge sang et encollées de papier d'argent où des doigts ont écrasé du miel... C'est le Dieu du rouge, de la vie et de la malice. Finalement

c'est celui que je préfère. Dans les temples dédiés à Hanuman, il y a une atmosphère très étrange de folie communicative.

Cette nuit, tout nous deviendra curieux: au coin d'une rue sombre où sont étendues une dizaine de vaches qui dorment, un escalier s'élève vers une grande pièce éclairée où l'on psalmodie. On monte voir, intrigués...

Une quinzaine d'hommes et de femmes s'apprêtent à chanter autour d'un joueur d'orgue et d'un tambourin, s'accompagnant de clochettes, qu'ils feront tinter jusqu'à l'extrême.

On nous accueille en liesse. On nous passe des clochettes. Tout le monde est assis pour chanter fort, tous ensemble assis en cercle.

Assis. C'est la position préférée des Dieux. C'est l'éternité de l'Inde. La non violence. Au contraire des guerriers rajpoutes qui, dans les miniatures sont toujours représentés debout, le sabre au flanc ou au clair.

Etonnant ce petit Rajesh, ses yeux en amandes, et son français impeccable. Comment l'aurait-il appris si jeune ? Il devrait avoir à peine treize ans. Beau comme un jeune Krishna avec ses cheveux noirs très huilés. Déjà il fait l'antiquaire et nous laissera une superbe miniature de rajpoute en tenue d'apparat rose, vraiment ancienne et extrêmement fine .

Le quartier bleu d'Udaïpur est musulman. Un bleu plus bleu que bleu. Des rues entières de maisons bleues peintes au bleu de méthylène.

Spectacle inouï : la mousson sur les toits et les terrasses d'Udaïpur, vus depuis une échauquette au plus haut de la forteresse du Palais. Des trombes d'eau incroyables qui font un immense rideau opaque, bloquant la vue à 10 mètres au plus. Ce sera sûrement la vision que je garderai à l'avenir de la mousson.

C'est le matin d'un 5 Août. On croise deux vaches faméliques sur la route qui longe le lac. Un zombie arrive pieds nus, il ne nous voit pas. Il est ailleurs. C'est un errant, un sans-but, un fils de Dieu intouchable, un hariman du genre que Ghandi aimait de cœur et d'esprit .

Il avançait dans sa vie comme d'un petit point à un autre petit point dans le vaste cosmos.

On nous dit que l'Inde nous réserve surpris sur surprise : au bout du lac, propriété du maharaja, on tombe sur une réserve de crocodiles qui avalent devant nos yeux de gros bouts de poumon de bœuf qu'on jette dans leurs énormes gueules blanches bordées de crocs.

Au pied de l'escalier de la bibliothèque, une vendeuse d'épinards nous fait un long discours. Elle ne comprend pas qu'on ne la comprenne pas. C'est évident : pour elle il n'y a qu'une seule langue. Pourquoi les autres ne diraient pas tout comme elle et comme sa mère qui parlait avant elle ? Elle nous sourit après chaque phrase. On la fait même rire. Et c'est tellement Tout puisqu'elle est très belle. Ce serait lui faire du mal de lui vouloir lui faire comprendre que d'autres mondes existent où l'on ne parle pas comme elle.

Six femmes, quatre hommes dans la rue du Bazar. Ils portent des fagots de cannes à sucre sur leur tête certes, mais dix fois plus grands qu'eux et qui traînent au sol derrière leurs pas !

Le marché aux légumes et aux fruits. Comme toujours, les vendeuses sont drapées dans des saris de la couleur de ce qu'elles vendent : aujourd'hui c'est le jaune-banane qui gagne en nombre .

Une jeune mariée avec son mari, sous leur grande ombrelle. Après la cérémonie, elle fait semblant d'offrir sa balance, symbole de l'équilibre conjugal face au droit, à Catherine pour qu'elle suive l'exemple... Ça la fait s'écrouler de rire. Elle est heureuse de jouer avec nous. Et elle nous dit les deux seuls mots anglais qu'elle connaisse : «Goodbye sister».

Le vendeur de masques de Dieux en carton-pâte. Il nous offre un gâteau avec du thé après notre achat de 30 francs, ce qui est énorme pour lui. Il vient de faire deux ou trois jours de recettes en dix minutes. Il ne vend que des cotillons et vu qu'il ne fait que ça, automatiquement ça ne doit pas être la fête pour lui tous les jours...

Vivre de cotillons en Inde !...

La blanchisseuse a fait deux énormes tâches sur une chemise de Catherine. Elle s'empresse de la repasser et nous les cache dans les plis... Ça a dû lui prendre la tête, la pauvre. Elle a l'air étonnée qu'on fasse semblant de ne pas le voir, ou bien de nous en foutre. Toujours croire que l'on peut repartir à zéro, libéré des tâches que l'on porte, ne serait-ce rien d'autre qu'être inscrit comme toute chose dans les cycles du cosmos ?

Nuit de maharajah sur la terrasse de l'hôtel. Un halo autour de la lune, beaucoup de lumières sur le lac. Cricris de grillons et croassements de grenouilles. Serait-on dans la mille deuxième nuit ?

Pourtant dès le lendemain il nous faudra passer du paradis à l'enfer : un homme-tronc, sans bras ni jambes, se roule dans la boue noire au milieu de la rue du marché. Il crie, gémit, invoque le ciel. Il veut mourir visiblement, et que ça en finisse au plus vite... Qu'un rickshaw l'écrase comme une vermine. Pour enfin aller ailleurs.

Là où il n'y a plus de vermine. Être réincarné en singe ou en paon. Voire même, pourquoi pas, en européen ?

De son front il pousse sur le trottoir son écuelle, où les indiens eux-mêmes lui jettent quelques piécettes. Regardons cet homme s'aventurant seul au fond de l'abysse, où nous pensons que nous n'irons jamais.

Je lui donne le reste d'un argent changé hier, tout ce qu'il me reste de dizaines de roupies.

RANAKPUR.

Après une journée de bus, de singes et de morts-vivants très traumatisants, voici le temple aux 1440 colonnes ! Fabuleuse lumière ce soir : un rait de lumière arrive droit sur la statue iconique du maharajah qui conduit en cornac son éléphant vers le Bouddha. Le marbre se met à briller un peu et puis s'embrase entièrement. C'est merveilleux.

Le faux prêtre qui nous sert la soupe de légumes bouillante le lendemain matin au réfectoire du Daramsala des pèlerins : il a les mains baladeuses sur les épaules nues de Catherine. Il est très stone. Il ne parle que de chilums.

Pèlerinage chez Babadji : il me faut retrouver sa clairière, son templion, sa retraite d'ascète. Toujours aussi beau. Ses mains tremblent d'une Parkinson quand je lui remets les photos prises l'année dernière .

Nous sommes venus au soir tombant. A l'heure où il appelle à lui la forêt.

C'est l'émerveillement à nouveau. Une dizaine de paons arrivent. Silence de cathédrale, on ne bouge pas d'un pouce. C'est magique. Ils mangent la lune de graines que Mani, sa servante paysanne, a jeté au sol.

« Motipuram, Motipuram ! Méné ? Méné ?... (créatures de notre mère la terre, m'entendez-vous ?) »

Le chat vient voir. Les chiens se taisent. Les perroquets par grappes vertes descendent du ciel auprès des paons. Puis après qu'une escouade d'écureuils soit venue faire ses jolis petits bonds, voilà enfin la troupe des singes avec leur espièglerie pour enjouer le spectacle.

Babadji leur donne des bouts de chapatis. Certains s'avancent à en voler dans son dos. Il leur refile des coups de plumeau de paon sur la tête. Le chef de leur petite horde applaudit et rappelle tout le monde. Ils s'en retournent en forêt. Fin du spectacle. Rideau. On reste suspendu au temps dans le silence de ce jardin d'Eden, subjugués .

Au troisième jour on reprend un bus avec notre barda de romanichels .

Après les hauts plateaux verts des monts Aravallis arrive à nous la très longue plaine sèche va s'étendre brûlante jusqu'à Jodhpur.

Arrêt dans un village : deux hommes montent à bord. Avec eux un cadavre enroulé dans un drap blanc, ficelé comme un saucisson, qu'ils déposent au milieu du couloir central, à côté de nos sièges. On est un peu surpris, voire décontenancés. Petites minutes d'éternité!... Ils m'expliquent qu'ils l'emmènent au train. Ils ont décidé de l'accompagner à Bénarès pour le faire incinérer et livrer ses cendres au Gange !

Dans le bus bondé, voilà embarquée l'odeur âcre de la mort qui se marie si subtilement à la moiteur de l'air ambiant. Rappelons qu'on frôle les 42° celsius !



Dehors, des chapelets de nomades avancent dans la chaleur écrasante de cet unique paysage aride aux broussailles éparses. Ils n'ont presque rien: 2 chèvres et 6 gosses à nourrir. Dans la poussière autour, les maigres arbres sont pleins d'épines : comme pour en mettre en plus dans leur pauvre vie, celle qu'un mauvais karma leur a distribué ici et pas ailleurs. C'est une fatalité, mais puisqu'il faut faire avec, ils font. Sans pleurer.

Encore quelques bergers rajpoutes, turban rouge vif et tout de blanc vêtus, juchés sur leurs échasses. L'un d'eux fait le voyage avec nous dans l'autobus... Il a les cheveux coupés court avec petite mèche tressée dans le dos qui descend plus bas que le cou: tout ça sous ses 5 mètres enroulés de turban rouge.
Un faciès clair, de race indo-européenne.

JODHPUR, le 9 août.

La ville, les rues, le ciel... ici tout est bleu .

Le petit Jaïn avec ses cheveux trop huilés, sa raie au milieu, ses accroche-cœurs de chaque côté.

C'est dimanche, le marché est calme à Saudhar Bazaar. Il nous emmène chez lui. On lui achète des statuettes anciennes de shiva et de Laxhmi. La famille entière nous reçoit avec thé et chapatis. Ils ont l'air très heureux tous ensemble.

Leur temple est dans une rue populaire. Le propriétaire l'est depuis 3 générations. Il nous fait asseoir devant l'autel, sort son Tampura et nous joue des cordes vibrantes. Il est vishnouïste et très sûrement intégriste.

Il nous fait en bon anglais un long discours de philosophie yogi, sur les passages quotidiens de l'énergie du Dieu dans son corps à lui . Comment ça s'opère ? Explication : elle entre au niveau du nombril-centre du corps, à quelques doigts du cœur-centre de l'émotion, puis transperce son corps jusqu'à la colonne vertébrale, et remonte jusqu'à la tête pour devenir Esprit, et ressortir finalement par le sommet de crâne... Vous comprenez? dit-il, le sommet du crâne où, tout petit, l'os était mou. C'est par là même qu'est entrée la vie lorsque la tête du bébé est sortie la première dans le monde...».

Il ne supporte pas la destruction des familles (une maladie occidentale) et l'arrivée de l'argent et des nouveaux mythes de réussite (introduits par l'occident). «Tout le monde ment. Il faut revenir aux vraies valeurs...» (i.e. hindouistes intégristes, BJP à fond les manettes). Il a l'air de plus en plus excité!...

Alors qu'au début il a fait pleurer d'émotion Catherine avec sa musique, voilà qu'il lui fait peur maintenant, parce qu'il parle fort et s'emporte... son discours est pourtant très féministe :

«Laxhmi, sortie du côté gauche de Vishnou, s'assoit à gauche de lui. Mais pour montrer qu'elle peut être son égale, elle se lève et s'assoit à sa droite (c'est la cérémonie du



mariage). Ensuite, elle revient s'asseoir, à sa gauche. C'est le signe que la soumission de l'épouse au mari est et restera l'ordre final des choses...»

Il a l'air de ne pas trop aimer ça, et de penser que la femme est plus importante que l'homme puisque sans elle il n'y aurait pas de vie. C'est pourquoi sur son autel il n'y a que des déesses autour de la Déesse Laxhmi et aucun Dieu masculin.

Le marché aux légumes et aux graines de Saudhar Bazaar est vraiment le plus sale de toute l'Inde. Une odeur de peste et de merde, des flaques d'eau putride, de la boue, des mouches par milliers de millions ...

Toute une foule grouille dans l'Avenue qui mène à la Porte de la Clock Tower : des sadhous, des femmes rajhastanaises aux saris de couleurs vives qui s'apostrophent, des rickshaws qui klaxonnent par milliers au milieu des chars à bœufs qui bouchent le passage !

Catherine se fait brancher par un groupe de petits roublards pas très clairs qui veulent changer de la monnaie française contre des roupies !...

Un gros moineau fait le beau sur la pelouse du Madura en tournant autour des petites 'moinettes' toutes jeunes, toutes grises. Il fait son paon en vibrant des ailes écartées, puis il fait le coq en bombant le torse... les 'moinettes' se retournent vers lui. Il mime la fuite, mais en courant en rond. Ce doit être un rituel d'amour.

Mon Dieu que l'amour est compliqué, même chez les piafs !...

A l'hôtel, un beau rajpoute, mi-serveur, mi-sous-chef de réception, fait du charme à Catherine, sans vergogne. Il lui susurre qu'il a travaillé 3 ans dans un resto radji à Paris, à côté de Eiffel Tower ! Tu parles, Charles ...

Le gros mec qui est blanchisseur en titre de l'hôtel Urmaid Bahwan (le plus grand et majestueux hôtel de toute l'Inde) depuis 3 générations... Il a trois plantons enturbannés à sa porte et se prend pour la Reine d'Angleterre, en bien plus couronné ! Rien que ça !

Un flic dans chaque train. Avant le départ, il vient nous dire de ne rien manger de ce que l'on nous proposerait pendant le voyage de nuit. Ils (les pirates de la nuit) y mettent de puissants somnifères qui vous plongent dans le 'coltar' illico, et font «fissa» avec tous vos bagages et votre fric...

Sous les ventilateurs du compartiment, la parano monte comme une mayonnaise à la moutarde !

La fumée de la locomotive. Mon dernier souvenir de cette fumée, c'est le train Mostaganem - Orléanville avant 1956 : même grosse locomotive noire avec ces grosses roues peintes en rouge...

JAÏSALMER.

En plein désert au petit matin, on passe à côté d'une vingtaine de wagons couchés sur le côté dans le sable, épaves rouillées, vestiges du dernier accident sur cette ligne...

La chambre de l'hôtel Paradise à Jaïsalmer, en haut des remparts. Superbe vue sur le désert. Notre balcon est le seul qui soit ouvert dans la muraille même du fort.

Au mur de la chambre, une chromo-image ultra-kitch représente un paysage de Suisse : des montagnes enneigés, un lac, des sapins, des biches au lever du jour. Pour un indien, le paradis c'est ça : c'est l'autre bout du monde. L'air pur, sans les mouches, sans les chaleurs, sans les vents de sable...

La vue sur toute la ville en dessous, côté-est de la muraille, avec tous les bruits qui montent jusqu'à nous... Avec un porte-voix, je pourrais faire de ce balcon un discours de candidat dictateur du Barhatya Janata Party, le parti terriblement intégriste hindou BJP !

Ce rickshaw-driver est tout petit. Un pantalon à plis un peu sale, un buste cadavérique, plus une pauvre tête un peu idiote : un look de gros bandit pour petits hold-ups à trois sous, ou de petit arnaqueur à 13 roupies le gros coup, c'est tout comme ! Il veut nous embrouiller sur le prix de la course et argumente comme un malade. Faut voir sa tronche quand on lui donne le double pour qu'il arrête son cirque !

A la gare, il y a tout plein de militaires qui roupillent à l'ombre en attendant cette guerre qui ne reviendra jamais plus. Mais... sait-on jamais ? A l'ouest, à une demi-heure de vol de moineau, c'est le Pakistan. La frontière. Les civils trafiquent partout des Malboro et des Camel made in USA. Et les gradés se font des backchichs à hauteur de leurs galons. Ils ne peuvent que bénir cette paix des braves.

Au restaurant Trio, la terrasse chic du coin, tout est toc et esbrouffe: couverts en métal argenté, musiciens de cabaret et 35 sbires déguisés pour le service des tables. Pfff...pouce pouce!... Heureusement on a une vue superbe sur le plus beau, le plus fin haveli de la ville, propriété privée d'un grand marchand qui s'est usurpé ainsi un statut de maharajah.

La chaleur à midi. C'est soit l'ombre soit l'ambulance. Le choix se fait vite . Un vendeur de barrettes de shit à la sauvette qui nous colle aux fesses depuis dix minutes et s'accroche pour ses 10 roupies les 5 grammes. Dès que c'est fait, il disparaît en 30 secondes. Après ça, plus qu'à partir : sur le quai de la gare, un enfant de 7 ou 8 ans qui va voyager tout seul, assis sur sa petite valise, attend là en pleine nuit. Il mendie, il est peut-être orphelin depuis la nuit dernière, qui sait ?



PUSHKAR.

Arrivée avec grosse fatigue: on va dormir 24 heures. Et pour cause, il y avait pas mal d'opium dans la barrette de l'autre !

S...n...o...o...z...e... Amour d'Inde, nous reviendrons à toi !

Un orage sur les collines du Mehwar. Des éclairs zèbrent la nuit d'est en ouest, immenses, sur des dizaines de kilomètres. L'horizon s'éclaire violemment jusqu'au milieu du ciel. Toutes les 3 secondes un éclair, parfois jusqu'à cinq à la fois. Un déluge électrique infernal. C'est fabuleux. Très très grosse colère des dieux.

Pendant ce temps, ça chante partout dans les temples alentour. Le 13 Juillet, ce sera la fameuse Grande Puja de Pushkar.

Au grand temple illuminé de milles lumières, tel un immense arbre de Noël, des hordes de fidèles envahissent la cour.

Avec de petites saynettes, ils montrent la vie de Khrisna. Une déesse Khali tourne autour d'un cosmos symbolique (une grand roue) debout sur une boule (la terre) en agitant des flammes en papier crépon rouge au bout de ses bras.

Un Gopuram, grand temple blanc comme neige, architecture typique du Tamil Nadu tout au sud du continent, a été édifié ici au nord pour quelque raison des plus étranges !

Une petite fille dans un champ, avec des plumes de paons autour du corps et un diadème de fleurs en papier doré sur la tête, joue à faire l'épouvantail.

Les deux monts de Pushkar forment un Ohm, le signe de Vishnou. Pushkar est le lac et la ville de Hanuman, le Dieu-singe. La majorité des temples lui sont dédiés.

Hanuman a été Rama pour délivrer Sita, sa femme. Rama, avatar de Vishnou, ne retrouvera sa vraie nature de Vishnou qu'une fois Sita (Shakti) retournée sur la Terre.

Pushkar est connu pour être très Ramaïste. Parce qu'ici, aux confins des plaines arides, il y a une forte concentration de rajpoutes, tous adorateurs de Rama, dont le nom est écrit en rouge sur tous les murs.

Cette race guerrière ne pouvait qu'adorer l'avatar guerrier de Vishnou.

Sur un chemin, dans la campagne, un petit rajpoute nous dit être ramaïste avec un air de : c'est évident, bien sûr, puisque je suis rajpoute.

Magnifiques paysages au coucher du soleil. Rencontres de sourires paysans.

6 heures du matin, dans le parc de l'hôtel. Un sadhou habillé d'un beau voile orange de coton délavé dépose délicatement dans son sac quelques fleurs d'hibiscus très rouges. Il est resté là une demi-heure dans les massifs à les cueillir pour les porter au temple du Dieu-singe rouge .

Offrir toutes les fleurs de la Terre à son Dieu, c'est le seul but de sa journée, que dis-je... de sa vie. Rien d'autre n'a d'importance : ne vivre que pour cueillir des fleurs et chanter des louanges...

L'inoubliable rencontre : le pauvre lépreux, sa femme et son enfant.

Ils sont assis dans un coin des ghats . Ils n'ont plus rien au monde. Lui est très malade, squelettique. Des tâches blanches et brunes ont envahi ses bras et ses jambes, et les fentes de ses paupières s'ouvrent à peine sur deux yeux très vitreux. Sa femme est couchée au sol, lovée autour de son bébé de 4 ou 5 mois...

Dans la pire des misères, au seuil de la mort, ils procréent quand même. C'est la seule richesse qu'ils peuvent encore avoir.

En Inde, on se multiplie sans comprendre pourquoi et sans se poser de question. Les vaches, les mouches, les corbeaux, les arbres, les cannes à sucre : tout se reproduit. Sans se poser de question.

La vie, c'est donner la vie. Bête ou plante, on est tous là pour ça .

N'empêche que dans ce pays de misères la mort ronge plus vite leur vie que la nôtre.

Devant pareil fatum, une famille occidentale se suiciderait si la société ne lui amenait pas de solutions toutes faites.

Ici, pas de solution. Et personne ne pense à se suicider...T'es malade, tu crèves. C'est normal, c'est comme les arbres ou les bêtes malades. Comme la vache malade vue à Jaïsalmer sur le perron d'une maison, encore vivante avec le ventre ouvert dévoré par les mouches et par les corbeaux, et qui souffrait sans meugler...

On quitte l'homme lèpreux sur les marches du ghat en lui laissant des billets dans son écuelle. On retrouve la femme dehors qui fait faire son caca à son enfant et lui lave l'entre-jambe avec l'eau putride d'une flaque.

On passe. Elle joint ses mains en prière. Pour nous ? Pour eux ? Et elle trouve la force de nous sourire.

Pas un petit sourire triste. Un grand sourire bien vivant.

On vient de prendre une grande leçon qui nous laisse sans voix, comme abasourdis, incapables de parler, de commenter quoi que ce soit entre nous !

Sans transition passons aux mensonges indiens, et là c'est l'épopée : attention , voilà du pesant de cacahuètes, du lourd !

Le réceptionniste de l'hôtel promet m'avoir réservé un taxi pour Ajmer A/R. C'est à 15 kilomètres d'une route de montagne et je dois réserver des billets couchettes sur le train d'Agra.



Le taxi arrive. Surprise: c'est le réceptionniste qui prend la place du chauffeur... et le chauffeur la place du professeur de conduite. Je commence à comprendre au bout du premier kilomètre : l'un donne une leçon de conduite à l'autre.

Vais-je tout droit à la mort ?...

On cale deux fois dans les virages en épingle à cheveux de la montagne. A la deuxième, la voiture glisse en arrière pour finir arrêtée par le parapet protège-précipice. C'est une volonté de Dieu, bien heureusement, puisque j'apprends que l'auto n'a pas... de frein à main! « Cassé hier Mister ! »

Maxi sueurs froides, mais les anges qui passaient là décident de nous conduire au bout bien vivants.

Après avoir quitté la gare, le gars me demande si on peut ramener sa femme avec nous à Pushkar.

Dès mon accord, puisque c'est moi qui paie, on file chez ses beaux-parents, et là ils me plantent assis au milieu des casseroles devant une TV noir et blanc, le temps que la femme et le gosse se préparent : soit une bonne heure.

Heureusement, c'est un film naturaliste ahurissant avec un éléphant blanc qui trouve des pièces d'or... etc... une histoire à la Mowgli, une sorte de Livre de la Jungle revisité....

Et en voiture Simone ! Retour : la femme, le gosse, le réceptionniste élève-chauffeur devant au volant. Le prof-taxi et moi derrière...

Dans la montagne, le gars panique aux commandes face à un bus. Et bingo, il casse la boîte de vitesse !...

Pas de problème, sir... On va pousser un peu et hop on va dévaler la pente jusqu'à Pushkar en roue libre, avec seulement le frein à pied, sans frein-moteur, sans frein -à-main, sans les pieds, sans les mains... Le cercueil de compétition quoi !

A la vie, à la mort... je ferme les yeux et on plonge !

Et puisque je suis encore vivant en bas, là devant l'hôtel, le gars se sent obligé de me dire la vérité : le taxi n'en était pas un, c'était la voiture de son patron, le boss de l'hôtel... Ah bon ? Et le chauffeur-prof, un copain qui n'a pas son permis et qui donne des cours de conduite ... « We are facing a big problem sir, a real difficulty sir ! » en dodelinant de la tête .

Et pour le coup, si je pouvais lui avancer les 1000 Roupies de la réparation ?... parce qu'il s'agit de faire vite... (ce que je fais sans filet...de la folie pure)

Le soir même, il a repris son travail. Le patron n'a rien vu, ni demandé où était sa caisse pourrie ? Bonjour la veine ! Et en plus le gars est allé retaper son beau-père de 1000 Roupies pour me rembourser, en prétextant... « l'urgence d'un cadeau à faire à un ami qui se marie »... etc. etc. etc.

En Inde, la roue des magouilles, c'est la roue du cosmos, le mouvement perpétuel : l'année dernière je lui avais offert une petite bouteille de parfum-échantillon. Il m'avait fait sauter le prix d'une nuit. C'était comme ça que tout avait commencé pour moi, ma place dans ce cosmos (sic !).

Autre balade , moins dangereuse et matinale cette fois, à pied, dans la vallée.
On rencontre une famille de paysans. Tout le monde est aux fleurs. Ils ont des champs de roses à cueillir. C'est ça leur boulot. On recommence tous les trois jours. C'est pour faire une sorte de confiture que les gens brûlent aux pieds des dieux .
La grand-mère toute vive, toute alerte à 85 ans. L'arrière grand-père, nous dit-on, a 110 ans. Il vit toujours. On veut même nous le sortir et le montrer...

Des enfants autour d'un puits. Ils sont au moins dix. Tous frères et sœurs. Les filles sont très jolies. Elles couvrent Catherine de fleurs. Ça les amuse à en rire aux éclats. Ombrages des grands arbres et puits, l'air est doux, frais et parfumé. Ce doit être l'Eden .

Dix sadhous sous un arbre couchés. Tous habillés de coton orange. Couleur sacrée des sanayatsins. Ils papotent cool et fument d'énormes chiloms. C'est la vie comment qu'elle est belle, dirait Coluche .

Le temple de Brahma. Au sol, au centre du mandala des carreaux de marbre, un parterre de boutons de roses jetées autour d'une grosse tortue d'eau en argent massif.

Pushkar c'est une vallée de fleurs née d'un lac, lui-même né d'un pétale de lotus... C'est ça l'hindouïsme, rien n'est expliqué, rien que de la poésie en images. Aux antipodes des religions morales judéo-chrétiennes.
Partout des gens qui cueillent des fleurs, matin et soir, qui chantent et sourient, les pieds dans la merde, la tête dans les parfums .

Un vol de quatre perroquets verts dans le ciel. Ils décrivent, tous en parallèle, des figures très acrobatiques dans le ciel, des grands huit, des arabesques très compliquées. Peut-être des rituels amoureux...

Catherine sur un grand vélo d'homme taillé pour un rajpoute. Aucune femme ne monte à vélo en Inde. Mais elle brise les tabous et sait maintenant naviguer au plus juste dans la foule et les passants, en décrivant des arabesques astucieuses et très compliquées.
Elle pourrait devenir indienne ou perruche verte dès demain. Elle a fait la moitié du chemin de sa réincarnation. Presque....

Petit matin, grosse averse. Les indiens qui cueillent des fleurs dans le jardin continuent comme s'il ne pleuvait pas.
Il se met à pisser de plus en plus dru. Rien n'y fait.. ils ne se mettent même pas les mains sur la tête. Totalement stoïques.

Le lendemain, encore à l'aube, un enfant dans le lit de la rivière. Il arrive d'un bosquet forestier du fond de la vallée. Il marche dans le sable. Il est habillé « BonTon », short gris à pli et ourlet, chemise blanche, cravate rouge, socquettes hautes, chaussures de ville. Il va à l'école. Il a peut-être fait 3 ou 4 kilomètres déjà , sans rencontrer le tigre ...



Dans la vallée côté désert, il y a sur chaque mur de ferme deux groupes de chiffres, écrits en colonnes sur la chaux blanche. D'un côté les chiffres indiens par colonne de 7, de l'autre les chiffres arabes par colonne de 10.

Les non-lettrés peuvent ainsi traduire leur récolte en kilos, chiffrés à l'européenne.

Une grande rumeur fournie de cent cris s'élève des jardins d'arbres fruitiers. Dans chaque verger, des cordes relient chaque arbre à un mirador où est posté le paysan à 10 mètres de hauteur. En agitant les cordes, il fait bouger les arbres où il a pendu des bouts de ferraille pour faire du bruit en plus de ses cris. Un système effroyablement efficace pour épouvanter les oiseaux. Sauf qu'il faut faire ça à longueur de journée !

Idem. Dans un champ avec dix petits arbres faméliques, une paysanne agite une fronde en tourniquet au dessus de sa tête. Elle aussi pousse des cris. Envols de petits perroquets verts effarouchés.

Dans la rue, un sadhou maigre comme un clou donne son pain chapati à une vache enceinte, squelettique avec un énorme ventre, couchée au sol sur son flanc.

Sur les ghats, 4 yogis, 3 hommes et 1 femme. Deux des hommes sont en position de lotus. Tout autour d'eux, un ballet de vaches, de singes, de chèvres sur les marches qui descendent vers le lac.

Une nuée grise de quelques mille pigeons. Merveille : au beau milieu de cette envolée, Catherine s'avance en robe légère de couleur... gris pigeon !

Des torrents dans les rues. Une grosse pluie de mousson. De l'eau jusqu'aux mollets. Les enfants s'en foutent, ça ne les amuse même plus ...

Au centre d'un grand cirque de sables côté désert, il y a là quatre grands arbres majestueux qui précèdent la colline sacrée. Sur l'un d'eux, on grave au canif nos deux initiales, R C ... pour la vie.

Reviendra-t-on ici avec nos enfants dans 20 ans ?

AJMER.

Ville manifestement très arabe. Un fort très imposant vers lequel on monte à dos d'éléphant. La grande Histoire de guerres, l'épopée des sabres et des têtes tranchées colle à tous ses murs dont on ne voit plus que la beauté dorée par le soleil couchant.

En dessous c'est la ville où les ruelles ne sont que flaques d'eaux noires.

Il nous reste 20 minutes avant de prendre notre train pour Agra.

On fait faire le livre de parchemin où l'on collera les photos qu'aura faites Catherine. En un quart d'heure, montre en main, ils nous le confectionnent.

AGRA, le 20 août.

Le Taj Mahal, la 7^e merveille du monde. Cela dit, faut avouer que c'est vrai, c'est époustouflant de luminosité et d'équilibre architectural. C'est inouï. On a beau avoir été préparé, on est saisi par tant de splendeur.

Le marbre blanc. La finesse des motifs floraux en pierres semi-précieuses incrustées dans le marbre par millions.

L'esplanade. Une fourmilière de touristes indiens. Des pauvres, des riches, des curieux... Ils paient 2 Roupies pour venir admirer la Merveille. Tout comme nous.

Certains ne comprennent pas très bien que c'est le tombeau d'une reine. Ils embrassent le marbre et laissent des roupies comme si c'était celui d'une divinité.

«Un Diamant planté sur de la merde»... qui a dit ça ? Il semblerait que le mot était de Disraéli ... Erreur: à ses pieds un grand fleuve, la Jamuna, charrie des lotus. Le courant nous paraît très fort.

Le petit mausolée d'Itimad Udaïpur Daulah, bien caché sur la berge opposée, où repose la grande poétesse persane Nour Jahan.

C'est un mignon petit édifice très décoré, très féminin. Des motifs plus fins et plus subtils que ceux du Taj Mahal. Une infinie variété de marbres de couleurs. Des fleurs, des losanges. Des moucharabiehs de pierre très finement ciselés.

Une splendeur secrète, que personne ne vient voir .

Des adolescents, des vieillards, tous au bain.. ils se jettent dans le fleuve avec des courges séchées attachées aux bras en guise de bouées. Beaucoup ne savent pas nager .

On repart pour Dehli. Le train passe au ralenti dans la banlieue d'Agra. C'est le matin. Des centaines d'hommes accroupis le long de la voie, les fesses et le sexe à l'air. Il n'y a qu'à voir: ils ont tous la diarrhée... ils font liquide, bien que végétariens qui en principe mangent des fibres. C'est anormal .

Une enfant de 8-10 ans assis sur un quai. Elle joue d'un petit orgue à soufflet et chante. Déjà virtuose. C'est normal.

La campagne de l'Utar-Pradesh : nous traversons la plaine très fertile du Gange. Du vert jusqu'à l'infini dans une infinie variété de teintes. Des champs de maïs en majorité, qui demande énormément d'eau. Beaucoup de terres inondées par la dernière mousson. Peu de bêtes.

Des huttes de roseaux, circulaires à toit pointu comme en Afrique, tiennent lieu de fermes.

Beaucoup de femmes aux champs. Et des buffles avachis dans l'eau des mares.



DEHLI.

Ou plutôt New Delhi. Autour de Connaught Circle. L'impression d'être à Athènes. Tout est à peu près propre.

Y compris les gens. Des pelouses un peu sèches, des mecs qui déambulent, tout comme à Athènes, le soir quand on prend le frais, sous des affiches de films aux couleurs hallucinogènes et des portraits de stars sur 5 mètres de hauteur.

Au cabinet du docteur Hamrisa, la salle d'attente est bourrée de diplômes accrochés au mur. Entre autres: Diplôme de médecine de l'Air de l'US Air Force, 1972 – Chicago... pour servir à quoi ici, où il ne voit défiler que des diarrhéiques ? Et j'en passe, surtout la très grande photo de son père, dont tout le monde se fout ...

Des misérables intouchables au coin de la Radiale n°3 et de Connaught Circus. Un bébé de 35 centimètres qui dort nu à même la pierre du trottoir. A quelque mètres plus loin, c'est l'entrée du bazar souterrain avec ses allées et ses allées de soieries, de chemises Tati et de colliers de verroterie...et son tout premier MacDo ouvert sur le continent !

MADRAS, le 22 août.

Nous sommes passés par avion du Nord au Sud, d'une Inde à l'autre en quelques heures . Chaleur étouffante, soleil de plomb fondu : on arrive au centre du centre de l'oeil du cyclone que dessinent les moussons qui tournent autour du sous-continent.

Trafic hallucinant, affiches de pub et de cinéma immenses. Couleurs psychédéliques. Impression de propreté sèche sur les trottoirs de la ville, en tous cas côté cantonnement européen.

Pour les tenues, ça change de l'Inde du nord. C'est à la fois plus coloré et moins coloré. Les saris sont plus soyeux mais les couleurs moins éclatantes. Les hommes portent le longhi, un pagne de coton léger comme à Goa, peu d'entre eux ont un pantalon occidental.

Les arbres sont très fleuris. Peu sont feuillus. Ils font comme de grosses boules de couleur disséminées partout, bleues, rouges, blanches, oranges...

Arrivés à Madras Central Bus Station, changement de décor: c'est la totale descente aux enfers. Une odeur très forte de merde domine. On marche dans une sorte de terrain vague couvert de détritiques au milieu d'un embouteillage absurde et extravagant de bus pour toutes les directions, qui avancent et reculent dans une immense flaque d'eau noire, en en projetant partout autour !

Il n'y a ni quais ni trottoirs. Il n'y a que les indiens pour y comprendre quelque chose. On étouffe dans ce cloaque fermé, et en plus il va falloir s'enfermer dans un autocar antique ! Bruit assourdissant du trafic urbain en sortant de la ville. Tout le monde crie de siège à siège, en s'accrochant à ce que l'on peut !

Entre Madras et Mahabalipuram, c'est 65 kilomètres. Le chauffeur est plus que fou, il slalome entre les bus et les camions à toute allure, klaxonnant en continu tout le temps des 3 heures que prend du trajet, faisant une bonne vingtaine d'escales au moins.

MAHAMALIPURAM.

«Le petit village» dont nous rêvions, on y est enfin.... 50 temples antiques taillés à même le roc, dispersés entre arbres et océan, jolis comme des maquettes d'école d'architecture. C'est là le nid où est née, il y a quelques 3000 ans, la Civilisation brahmane qui s'exportera tout autour de la Mer du Bengale, de l'Indonésie au Cambodge et jusqu'en Indochine.

Lever de soleil féérique sur la plage qui sert de port. Les pirogues des pêcheurs sont glissées sur le sable : quatre bouts de cocotier réunis avec trois bouts de ficelle. De quoi affronter l'océan, imaginez le peu ! En poussant sur de longues perches de bambou, ils arrivent à passer les grosses vagues de la barre. Certains rament avec de vieux bouts de planches vermoulus !

En plein milieu de la grande plage blanche, s'élèvent sur le seul rocher de la côte les deux fameux temples dravidiens du rivage qui font face aux rouleaux de l'océan depuis la nuit des temps ! Leur image sur fond de ciel rouge ou bleu, clair ou orageux, est iconique .

Le vendeur de palmeras. Il nous en coupe une. Deux grosses boules laiteuses succulentes... le goût de coco... Un cavalier passe au galop entre sable et mer. Ces plages du Sud sont immenses, désertes à l'infini.

Ces deux monuments cachent des merveilles qui nous parviennent depuis la nuit des temps : Vishnou, sculpté couché dans le roc, comme s'il planait, abandonné au fond d'un lit profond, la tête tournée vers les étoiles...

Contraste avec sa shakti, la Durga guerrière qui lui fait face, chevauchant un lion et tirant des flèches sur les démons et le taureau Nandi qui veut l'arrêter.

En ce petit matin, rencontre de deux «garçon-filles» tout nus, couchés sur le bois de leur balançoire, au milieu du sable. Ils ont à peine 5 ans. Des cheveux de fille, des yeux de fille, des fleurs dans les cheveux et un cordon rouge autour de la taille qui vient serrer d'un nœud leur petit prépuce .

Les indiens les appellent «Sali»... ils sont hermaphrodites .

Le petit Sankaradj qui nous suit partout mange ses toasts grillés avec de la confiture de fraise venue d'Angleterre... un petit gosse de riche, fils de l'hôtelier.

Le surprenant portrait du Christ, beau tableau à l'huile copié d'un livre, suspendu à un clou au mur de la terrasse du Tina Blue View. On y a suspendu un collier de fleurs et, devant, un bâton d'encens brûle planté dans une banane offerte là sur assiette, comme si il s'agissait d'une représentation divine hindoue, voire dravidienne.

Les dessins au sol devant chaque maison, faits avec de la poudre de craie blanche chaque matin après le balayage.

Hallucinant et tordant : le mec qui nous arrête et nous demande un bakchich pour nous avoir gardé quelque chose.

- Je suis gardien sahib, my bakchich please...

- what ? pour avoir gardé quoi ?

- la rue...(sic!) et il nous montre le sol sous nos pieds !

Des palmeraies tout le long de la rivière Krishna. Coucher de soleil. Comme sur la vallée du Nil...

La boule de beurre de Krishna.

Mystère géologique. Un roc sphérique de 2 m de diamètre en équilibre au bord d'une falaise de 30 mètres. Comment cette boule s'est posée là ? Incompréhensible... Visiblement, elle n'a pu venir de nulle part ou ne rouler d'aucune montagne... il n'y a rien au-dessus !...

Nous voyons pour la première fois la constellation du Scorpion, là c'est évident, on nous la montre droit en bas du ciel vers l'est... comme prévu, elle a une étoile très brillante au bout de la queue.

La lune se couche. Le soleil va se lever.

Un concert d'oiseaux tropicaux débute. Tous les chants, cris et croassements dans le jardin d'Eden, à l'aube de tous les temps. Plus tard dans la matinée nous verrons au haut des arbres leurs parades nuptiales : ailes oranges et bleues, crêtes et plumes vertes, jabots gonflés tout rouges... Je n'en crois pas mes yeux et mes oreilles.

Kanchipuram Express, le bus file parmi les cocotiers. La route est belle. Des fermes en torchis sous de très lourds toits de palme qui descendent très bas.



Elles ressemblent à des meules de foin élevées sous les arbres. Il y en parfois de vraies et on les confond avec les maisons. Tout à l'air paisible, comme les vaches et les buffles qui traînaient devant... on dirait que personne, et même les animaux, ne parvient à se réveiller...

Partout les hommes, jeunes ou vieux, ne se résignent pas à porter le pantalon européen : dans cette chaleur, ils préfèrent toujours le longhi, qu'ils ne cessent de dénouer et de réajuster en un nœud très subtil fait sur le devant du ventre.

KANCHIPURAM.

Une ville-klaxon couchée dans la poussière.

La plus folle que l'on aie vue. Des rickshaws à pédales partout. Du bruit, des bananes, des affiches de cinéma grandes comme des immeubles.

L'entrée du temple d'Ekambareshwara, un immense gopuram de pierre de 60 m de haut, tout blanc-lait et couvert de milliers de statues.

Je n'y trouve pas l'émotion que j'attendais. On passe le porche aux mendiants, nos pieds déchaussés sur les dalles brûlantes.

C'est l'enfer et le paradis réunis.

Un grand hall, de l'ombre, des mendiants, des colliers de fleurs et ...l'éléphant!

Tout jeune, le front bariolé de dessins. L'œil tranquille. Il sait tout faire comme un chien dressé à qui on crie des ordres : lève la patte ! lève la trompe !... prend l'argent !... souffle sur la tête de la dame !...

Ganesh, leur Dieu-Eléphant, en version vivante. On n'arrête pas de le regarder se balancer sur ses pattes. Il semble très névrosé, le pauvre.

L'intérieur du temple est composé de vastes allées sombres alignant des piliers aux motifs peu développés. Des gens déambulent, font de la musique. Ça résonne comme dans un squat à Berlin. Sur chaque autel trônent de magnifiques divinités habillés de soieries et de bijoux dorés de pacotille.

Le manguier des 4 Védas au cœur de la cour. C'est le centre du monde, l'axe de la création avec ses 4 branches que l'on a taillées pour qu'elles s'élancent vers les 4 azimuts.

En ville, un atelier de tissage de la soie. Bien sûr, ils affirment que les plus belles soies du monde sont faites ici...

4 fils rouges, un fil d'or, 4 fils rouges, un fil d'or... sur des kilomètres.

Des bleues plus bleu que bleu, des roses plus rose que rose...

Ils n'attendent rien de nous, pas une roupie... Ils sont seulement fiers de leur travail et de garder la grande tradition.

Une future jeune mariée fait son choix, elle est particulièrement belle.

On fait la photo de famille avec elle. Elle y tient, pour montrer à tout son village !

La gargotte de midi : on déjeune face à des portraits d'hommes politiques du Parti du Congrès. Gandhi à côté de Sri Machin-Truc... et toute une brochette de politiciens véreux, lunettes noires de mafieux sur les yeux. Ils ne sont jamais représentés autrement. Toujours et partout ces lunettes noires. Le petit peuple illettré qui sait tout et voit tout pourrait lire quelque chose dans leur regard.

Le temple Kailashanata. Le chef d'œuvre primordial de l'Inde Dravidiennne.
Mauvais rafistolages du ciment pour essayer de restaurer les dégats de l'érosion des siècles. Tout semble si rapidement s'effriter quand les moussons font cascades sur ses flancs.
En son mandapa, autour de très beaux taureaux Nandi, peu de pèlerins, aucune agitation, un petit souffle d'air, une atmosphère de très grande paix.

Au retour, le bus roule à près de 100 à l'heure sur une route large comme un sentier où se croisent bus et camions !... je jure qu'il va casser d'une minute à l'autre.
Il casse ! Et voilà que tout le monde descend à Chingleput.
Ahurissant bordel dans la rue, sale comme un WC bouché depuis plusieurs années. Les pieds dans la boue noire, sublime des sublimes, un des naufragés du bus enlève un petit bout de fil blanc déposé sur la chemise bleue d'un ami... ça faisait négligé!

Un autre bus veut bien nous prendre. Pour Tirukalipuram, cent personnes se mettent en branle pour le prendre d'assaut. Un second bus ayant aussi cassé en même temps que le nôtre... ça fera l'équivalent de deux bus entassés dans un seul ! Attention les poumons !
Bonjour l'étouffoir ! les gens montent par les fenêtres. Le bus va sûrement peser quelques tonnes de plus...

Aïe. Il ne démarre pas!

Ça ne va pas recommencer maintenant pour trois bus dans un !!!..

Faut faire quelque chose... quatre gugusses maigres comme des bâtons d'esquimaux se pointent pour pousser les 30 tonnes du bus...

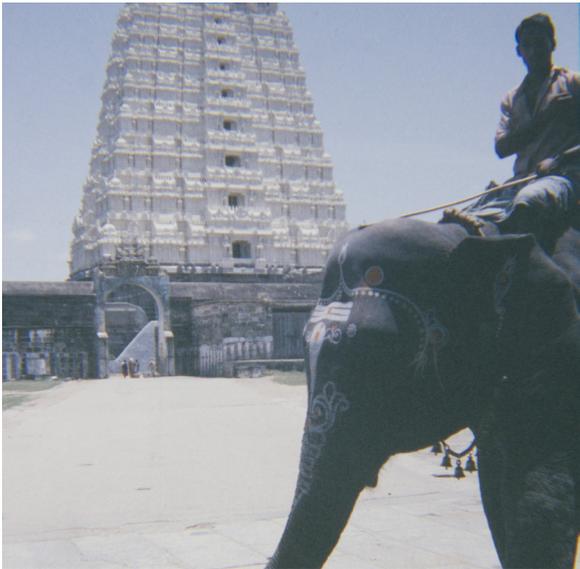
Pas froid aux yeux ! Pas de manches à remonter non plus ! ça bouge d'un centimètre quand le chauffeur desserre le frein, enclenche la première... hop ! ... Hoc Hoc Hoc Paf Paf Hoc... Vroom. c'est good ! Ça y va !!! C'est un comble ! La notion même de miracle n'est-elle pas née en Inde des siècles avant notre ère ?

En route pour l'Enfer. On est cent cinquante dans ce bus qui se jette dans la nuit noire comme dans un crash-test !

Les gitanes sortent les bijoux en plastique, les gosses pleurent. Ils se prennent des claques, les perles des colliers s'éparpillent sous les banquettes...

C'est parti ! 16 kilomètres, 1 heure... ça fait du 16 à l'heure. On aurait plus vite fait d'y aller à pied...

Les indiens, faut vraiment les aimer... Ils sont tous fous ! fous à lier. Et ils ne s'en aperçoivent pas ! C'est ça qui est encore plus fou.



De retour à notre tout calme et joli Mahambalipuram, et une seule envie: retrouver l'immense plage vide et toute à nous.

Sourire lumineux d'Aïcha, assise dans le sable derrière son bout de tissu sale pour vendre toute la nacre irisée de ses coquillages. On rêve de ce qu'elle rêve: acheter à ses enfants des shorts en nylon ou des sandalettes en plastique.

Un banc de 10 ou 15 dauphins saute à 50 mètres derrière les vagues quand Catherine en maillot noir sort de l'onde comme la vénus de Botticelli.

On se croyait seuls au monde, au jour de la Création, quand arrive, surgie de nulle part comme toujours, une bande de jeunes étudiants. Ils se disent de Ceylan, et à la disposition de Catherine qui veut faire d'eux une photo... Ils y voient à l'unanimité un message des dieux: « Ok, quand vous voudrez... cette photo, elle, partira avec vous en Europe, et ça va nous faire ressusciter dans une nouvelle vie là-bas, dans votre maison avec vous.»

Cela dit très sérieusement par ces étudiants en informatique qui, au jour d'aujourd'hui, croient toujours mordicus à pareille métempsycose !

L'un d'eux, en partant, fait un baisemain à Catherine. Ses copains le charrient...

Aujourd'hui, on s'éloigne en vélo très loin du centre du village, dans la campagne profonde. Sur le bord d'une route, c'est le grand vide. En face, de l'autre côté de la chaussée, dans une grande cour une trentaine d'enfants, en uniforme bleu clair et bleu foncé de l'école, sont assis en rang au sol, les garçons d'un côté, les filles de l'autre. Une bonne sœur en chasuble blanche passe au loin. Catherine veut faire «la photo de classe». Elle crée l'émeute, ça les amuse comme si pareille chose ne n'était jamais arrivée ici !...

Il est vrai qu'aucun touriste n'avait jamais posé le pied au sol à cet endroit là de la Terre.

On a l'impression d'être Shiva et Parvati, venus d'Ailleurs, du cosmos ou quelque chose comme ça .

Hello, what is your name ? ils sont trois enfants devant le temple à le dire en même temps. Dedans, une flopée de gosses se précipite sur l'officiant qui distribue une sorte de communion à chacun tour à tour: un tour de flamme au dessus de la tête, une goutte de miel dans le creux de la main, un petit gâteau dans la bouche...

Le prêtre Vishnouïste au crâne rasé est beau comme son Dieu .

Derrière lui, une femme écrase du riz cuit dans un pilon pour mélanger la pâte obtenue avec du sucre et du babeurre pour en faire des gâteaux d'offrandes.

Devant 'La Descente du Gange', on est comme devant 'La Joconde' : c'est un sommet de l'Art dravidien tout autant que mondial, un magnifique bas relief de 50 m² gravé à même le rocher mille ans avant notre ère. Un chef d'œuvre évident, un hymne éblouissant à la vie grouillante.

Toute envahie d'animaux : là des chatons autour d'une mère chatte qui fait la belle debout, ici une biche qui se gratte la joue avec une patte, partout des coqs, des poules, des singes, des éléphants énormes... Au milieu de tout ce zoo, un grand serpent Naga sculpté dans une crevasse, se laisse emporter par le fleuve vers les Shiva, les Krishna, les Parvati, les

Durga... et tout au bout, un ascète aux côtelettes très apparentes est représenté assis à l'écart pour admirer tout ce monde merveilleux, ...

C'est de la pierre qui se met à danser et s'envoler, c'est beau et léger comme la vie qui vient sur la Terre...

On escalade le rocher, et sur le surplomb, Catherine s'allonge au milieu d'une troupe de chèvres blanches. On plane à 5000 !

Un haut-parleur diffuse un tantra lancinant et répétitive sur tous les toits de la ville. Mieux que du Terry Reiley.

Dans la hutte d'Aïcha, c'est sombre mais c'est 'safed', c'est tout propre. Sa mère, qui a tout bien nettoyé avec son petit balai de feuilles, est particulièrement grosse. Elle mange de la viande. Ils sont musulmans.

Ils nous offrent le thé sur une natte devant leur hutte couverte de branchages et de palmes tressées. Ils sont toute une famille à vivre là-dedans. Beaux-frères, sœurs, cousins, enfants... le père est mort il y a 6 mois d'un cancer de la gorge.

Aïcha est toujours habillée de bleu et de fuchsia pâle. Elle ne s'est pas encore mariée. Elle n'a que 22 ans, en paraît bien plus et pourtant son sourire exprime encore toute la fraîcheur de son adolescence.

Plus tard, sur le chemin du retour, un charmeur de serpents se pointe vers nous. Sa mangouste tourne en rond au bout d'une laisse qu'il attache vite à un tronc. L'homme se dit magicien... il est inquiétant, on ne veut pas voir ses cobras sortir du panier, on s'éloigne fissa fissa.

Au beau milieu du village, de deux bus descendent des pèlerins : pourquoi ont-ils tous ou presque le crâne rasé ? ils m'expliquent avoir offert leur chevelure à Shiva. Euphémisme pour l'avoir vendue à bon prix pour aux perruquiers venus d'Europe en chercher.

L'Inde est la plus belle femme du monde. Son sourire est si doux qu'on lui fait la grâce de tous ses défauts.

Pour une journée, retour à MADRAS où nous attend à nouveau le Bus Stand de George Town avec son borbier, ses amoncellements d'immondices, ses bus déglingués qui se bougent dans un imbroglio d'embouteillage d'enfer, de marche-avant/marche-arrière éperdues....

C'est le rendez-vous de tous les parias les plus intouchables du monde. Certains ont pour dernier job de faire semblant de vous montrer votre voie pour traverser les flaques de boue noire d'huile.

Assises sur des bancs en plein milieu de tas d'ordures et de fumiers de cochons, elles sont là dans leurs saris de couleur, les femmes qui font des colliers avec des boutons de jasmin tout frais et quelques jolies petites fleurs aux délicates teintes nacrées.

L'Inde, c'est toute la joliesse d'une petite fleur posée sur une bouse de vache assaillie de mouches.

Un rickshaw dans Madras... à 100 à l'heure dans le trafic affolant d'une ville sans centre .

Partout des bœufs tirant des charrettes chargées de tonnes de sacs tout prêts à vous tomber dessus, avec des hommes faméliques qui poussent derrière. Des ponts qui survolent des zones campagnardes, des berges de rivières, des villages de huttes en pleine ville, avec des lessives qui sèchent sur leurs toits de chaumes.

Des affiches de cinéma grandes comme des immeubles montrent en peintures ultra choc des jeunes premiers toujours grassouillets, à la peau simili-blanche et moustache obligatoire. Tous ces films exaltent la violence. Les indiens, si doux et pacifiques, fantasment au cinéma sur des coups mortels de karaté, de pistolets, de poignards ...

Ici, un petit coin désert de banlieue. On s'arrête faire des photos de tombes chrétiennes anciennes, toutes curieusement recolorées en vert-pistache, rose-bonbon ou bleu-layette ... petites entorses païennes.

Dans le désert de sable de la côte où nous sommes venu chercher le silence loin de la ville, on tombe sur le tournage d'un film. Attroupement de tous les villageois des huttes alentour. Un petit projecteur, une petite caméra et un décor des plus simples: des roseaux empilés et carbonisés fumant par petits tas sur le sable. Ce doit être une histoire se terminant dans un village brûlé, détruit, réduit à des cendres...

On veut voir l'étrange «Banque Mondiale des crocodiles» dont il est question dans le journal: un gars s'est fait bouffer la jambe, rien que la jambe disait le titre !

Des milliers et des milliers de crocodiles, caïmans et alligators de toutes espèces sont rassemblés là à dormir sous les arbres d'un parc. Repus de bidons de poiscaille puante et de volaille avariée qu'on leur jette.

Un dortoir paisible. Allez-y mettre le pied...

Ils sont tellement avachis, aplatis contre le sol, qu'on les dirait morts, l'œil vitreux . Visiblement ils ne pensent rien, pas mieux qu'un grec qui regarde la mer devant son île, ils dorment éveillés.

Il y en a un, crocodile d'eau salée, qui doit bien peser une bonne tonne. Ils disent qu'ils l'ont attrapé dans la mer, pas loin d'ici, et qu'il arrivait de Ceylan... 450 kilomètres de traversée, le grand voyage de Jo La Terreur ! Qui va croire ça !

La nuit tombe vite et nous surprend sur le chemin le long des huttes. Il fait noir comme dans le trou d'un noir. Merde ! Catherine a peur qu'on marche sur un cobra ou quelque chose comme ça... Il est à peine 8 heures du soir. Il fait si chaud que toutes les familles de pêcheurs sont venues se coucher sur des bouts de bouts de cotonnades à même le sentier.

Le bus met un temps fou à se pointer pour nous ramener en ville.

Sur les 4 mètres carrés du bus-stop, tout le microcosme des noctambules malgré eux fait le pied-de-grue comme nous.

Un zigue qui vend du thé chaud à 50 piasas le verre. De vieux hommes en longhi. Une vache avachie. Un homme-sandwich avec sa pub peinte à même sa peau sur le dos, des p'tits mecs grisés au gin, des traficoteurs et tout plein de petites choses qui vous sautent aux yeux à chaque minute, alors que rien ne le prévoyait la minute d'avant.

Faudra qu'on dorme à Madras , on ne retournera au village que demain .

Les cuisines noires du Tina-View, le rendez-vous des routards. Il y a là Jojo, le Frank Zappa à l'accent marseillais à couper au couteau...et ce couple de parisiens, comme directement sortis de la station Châtelet. Ils ont encore leur guitare avec eux ! Lui s'appelle «Rave» (sic !)

Sur la plage, il est 9 heures du matin. Une barque est hissée sur la grève par deux pêcheurs. Leurs torsos noirs prennent des teintes acajou avec le soleil qui se pointe. Ils vident leurs filets. On marchande une grosse langouste.

Avec 3 pierres et six bouts de bois, on fait à midi un feu pour la griller. Deux jeunes indiens de 20 ans se pointent « pour nous aider ». Ok, Catherine propose alors qu'une fois cuite on partage la bestiole avec eux.

Ils sont ahuris devant ce truc insensé que cette idée, proposée à des garçons par une jeune femme en maillot de bain, de manger avec des humains hors de leur caste ! Ils le pensent tous en même temps sans oser le dire. Mais à la fois ils trépignent de vouloir nous faire savoir qu'eux-aussi sont des 'évolués' , et il y en a même un qui s'encourage à dire... qu'il se prépare à aller rejoindre son cousin en Suisse qui y a monté une fabrique d'ordinateurs...

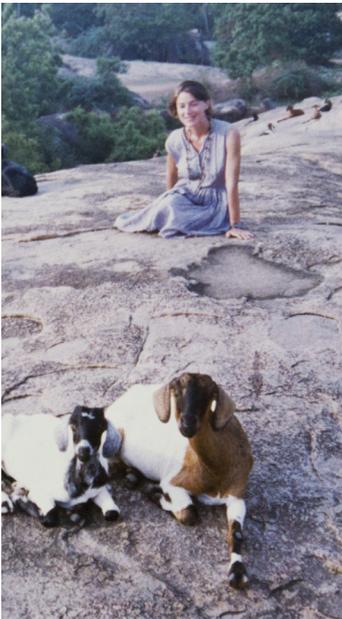
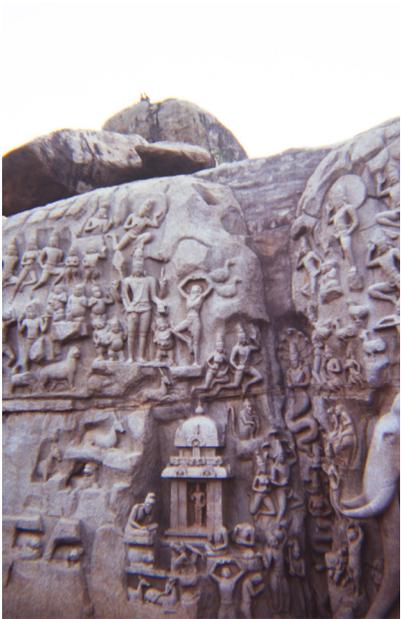
Bonjour la self-mystification. Que va-t-il trouver en y arrivant ?... s'il y arrive toutefois !...

On passe devant l'hôtel des mariages. Il est 9 h du soir. Excitation, guirlandes lumineuses, musiciens... mystère, c'est quoi là dedans ?? on entre voir...

Accueil super chaleureux , on est même acclamés pour le coup. Dans une pièce à part, on nous présente le marié. Puis on nous entraîne dans la grande salle, où les gens sont assis comme au spectacle tout autour d'un grand dais en chiffons et cartons coloriés qui est supposé ressembler à un petit temple.

Dessous , c'est parti pour la cérémonie du maquillage de la mariée !

Elle est là comme une divinité dans ses parures scintillantes... absolument livide, tremblante et terrorisée. Tous s'avancent vers elle. Une par une, les femmes font tourner une flamme autour de son visage, lui posent un point rouge sur le front, lui mettent de l'huile sur le dos des mains et finissent en lui jetant des pétales de fleurs sur la raie qu'elle a au milieu de ses cheveux, tout en l'aspergeant d'eau sacrée.



Quand tout le monde y est passé et a déposé ses petits cadeaux à ses pieds (un sari, des bananes, une boîte de thé, une savonnette, encore des bananes...), on la sort dans la rue pour faire la photo au milieu des femmes.

Au retour, elle se tient debout, protégeant la flamme d'une grosse lampe à huile. Tout le monde vient tour à tour s'y brûler un peu la paume de la main.

Après ça c'est le dîner, auquel on est convié: de grandes nattes de palmes alignées au sol dans un grand réfectoire, avec des feuilles de bananiers en guise d'assiettes. Du riz, des cuillerées de sauce mangue et curry par dessus.

Le lendemain. Réveil à 7 heures. La cérémonie est à 7 heures et demie.

La mariée est toujours aussi livide, terrorisée, tétanisée par ce qui lui arrive.

La cérémonie ultra-compliquée va durer deux bonnes heures. Voilà le résumé des grandes phases:

Bénédiction des habits de chaque futur époux avec lait de coco, fleurs, grands ronds de flammes, grigris de sorciers... etc. Les deux, chacun à tour, viennent les reprendre pour aller les mettre .

On sort le marié pour la photo en habits et pour lui laver les pieds devant la porte avec le lait caillé. Visiblement ça excite fort tout le monde. Les grands parents lui jettent des fleurs sur la tête, le beau-frère sort le grand parapluie et on le ramène dans la salle, en le traînant par la main comme un grand dadais idiot.

D'apparence, il a l'air aussi idiot congénital qu'elle, mais en bien plus grand: il mesure 1m95 minimum, elle 1m25 maximum. Bonjour le couple !...

Bon... on les assoie, elle à sa droite (symbole de l'égalité des débuts seulement). Lui, il est tout vêtu en jaune bouton d'or, de bas en haut et on lui a mis une sorte de petite couverture de couchette de train sur la tête pour faire turban à la Maharajah, avec des diamants en bouts de verre de bouteille cassée, collés sur du carton.

Il a l'air encore plus grand depuis qu'on a en plus affublé ses pieds de trop grandes babouches en carton maché .

Maintenant le prêtre Vishnou, à moitié à poil, maigre comme un bout de réglisse, leur fait encore des grigris avec du riz, du safran, des flammes de pétrole, de la banane écrasée dans une coquille de noix de coco... etc.

Les beaux-parents respectifs se portent devant eux : chacun lave les pieds des siens avec du yaourt et une sorte de compote de bave de serpents... et c'est reparti, la musique hurle à nouveau, et tout le monde s'excite parce qu'on vient de donner à la mariée un bout de ficelle, du genre ficelle pour cerf-volant, pour se le mettre autour des épaules.

Elle, elle n'a pas encore souri. Elle est en permanence morte de trouille! Parce que que l'autre dans quelques heures, avec ses 1m 98, il va pour sûr lui sauter sur ses 1m25 !

La cérémonie dure un peu, on s'éclipse faire un tour en ville. Quand on revient c'est la fin : photo de 4 enfants maquillés qui prennent une pose bien trop sévère. Ce serait photo à refaire pour nous, mais pour eux c'est bien, faut surtout pas de sourires.

En partant on nous offre une orange à chacun dans un petit sac avec 2 feuilles d'arbre à machouiller et une petite boule de couleur pour se faire un point au milieu du front.

Il est 10 heures et demie et déjà l'air de la matinée chauffée comme un court-bouillon.

TIRUKALIKUNDRAM.

Un Dimanche 30 Août, au milieu de l'après-midi.

Joli petit village avec un nom qu'on doit relire 3 fois. Une ruelle gaie de mille et un petits métiers colorés. A son bout, à angle droit, on débouche sur une large place et face à nous, tout blanc, haut comme une cathédrale...le Grand Gopuram !

L'entrée est un caravansérail de petits étals, de vendeurs de fruits ou de poudres de couleurs. Dans le mandapa intérieur, sorte de salle des pas-perdus, des piliers peints en bleu turquoise fluo, des chars de toutes les couleurs, des sadhous assis un peu partout. A l'est et à l'ouest, deux autres imposants Gopurams, eux tout noircis par le temps, dont l'un a les pieds dans l'eau d'un grand bassin entouré de milles marches qui servent de gaths aux baigneurs et aux lavandières... Le tout au milieu des cocotiers.

Ce village est un concentré d'Inde du sud.

Partout, au long des rues, d'immenses affiches peintes à la main : couleurs violentes, acteurs moustachus, politiciens à lunettes noires... Là, une échoppe de cassettes fait aussi studio d'enregistrement. Musique forte et nasillarde. Devant, un attroupement de femmes multicolorées à l'arrêt du bus répètent à tue-tête les airs et les paroles. Notre bus arrive avec des grappes de jeunes hommes qui pendent déjà à ses fenêtres !...

De nouveau à Mahambalipuram, déboulent encore toute la soirée des pèlerins rasés qui ont été donner leur chevelure à Shiva, à Tirupathi.

Parmi eux, une européenne ou américaine, lunettes noires et crâne brillant comme une boule de billard. Probablement une rajnesh de Poona...

Ce matin, on est invité dans une cour toute propre, balayée du matin. On prend le thé au frais. S'amène un gars se disant magicien, les yeux injectés de sang.

Magicien de père en fils. Il nous raconte d'emblée que son grand-père est mort d'avoir avalé une pierre. Ses tours sont assez impressionnants, et il arrive au plus dangereux: il sort de sa gorge (après y avoir introduit de petites billes) deux pierres grosses comme des pommes de terre grenaille !

Visiblement elles se trouvaient là dans son œsophage, assez profondément, dès avant son arrivée. S'il en avait déglutit rien qu'une, cela aurait inévitablement entraîné sa mort...



ce qui s'est d'ailleurs passé avec le grand-père, celui qui avait été magicien dans un cirque de Suisse !

C'est le début de la semaine de Ganesh, le dieu-éléphant de la prospérité, le plus populaire de toute l'Inde. Ici, ils font de petites statuettes qu'ils moulent en plâtre sur une pierre au milieu de la rue, les démoulant et peignant au moment de les vendre. C'est très mignon.

Le jour et l'heure de partir arrive . On est speedés, en retard sur le programme. Le bus part à 3h30 pour Madras. Le rickshaw commandé pour 3 heures n'arrive pas. Je retourne au centre du village. Il s'était endormi sur la banquette arrière.

A MADRAS, très joli hôtel dans une vieille demeure coloniale anglaise réhabilitée. Des cours, des terrasses, des escaliers, partout des pots de plantes tropicales... Mais gros hic : nos fenêtres donnent sur... la grande Mosquée de Madras. Avec un muezzin qui hurle dans le haut-parleur de la ville à 5h du matin. Douze versets du Coran comme réveil à 1000 décibels, essayez-vous ? De quoi vous ensuquer pour la journée !

Dernier jour : nous traversons une manifestation communiste dans Georgetown. Les flics ont des matraques longues d'un bon mètre et des boucliers, en osier ! Face à eux, toute une forêt de grands drapeaux rouges agités par le vent. Ça fait drôle sous les tropiques et en 1992... Genre Cubanista Révolution!

Mieux vaut vivre en Inde pauvre qu'en Russie avec un peu d'oseille. Ici au moins les boutiques, même les plus pauvres, étalent un peu .

BOMBAY, GANESH CITY.

Retour par avion à Bombay, le jour de la plus grande fête annuelle de la ville: en ce Ganesh Day, ils sont là 4 ou 8 millions en folie dans les rues et sur la plage de Chowpati pour honorer leur éléphant sacré!

A la tombée de la nuit, des meutes de jeunes allumés, imbibés d'alcools forts aussi avariés qu'interdits, dansent en tapant sur des tambourins à tous les coins de rue.

Lampions partout, temples-miniatures de carton-pâte dressés ça et là, chacun avec un Ganesh au ventre rose dedans et explosions de pétards tout autour...

Que comprendre de ce peuple qui adore des dieux aussi 'Disney' que cet éléphant rose, ce singe rouge, ou cette vache qui rit ?

Bombay moderne : on est en 1992, et nous voilà devant un tout premier restaurant au décor post-moderne de style «Les Halles», juste en face de la gare Victoria : American snacks, Coca & coffee au menu... On n'en croit pas nos yeux. Le monde McDO débarque ... C'est le début de la fin, tout bien programmé.

Heureusement, la dernière heure de ce voyage se chargera de bien nous ramener en Inde.

La route de l'aéroport est inondée et déserte à 3 heures et demi du matin, pleine de voitures tombés en panne au bord de la route, valises sur le toit. Je souris... Je connais ... Une minute et quelques kilomètres plus loin, la pluie redouble... et BINGO, c'est notre tour !!!

Gupta, le chauffeur, a préféré passer la nuit endormi dans son taxi au pied de notre hôtel, pour être sûr d'être là à l'heure... et le voila bel et bien réveillé à pousser son Ambassador sous la pluie après avoir tenté de sécher le delco.

Et voilà que l'histoire me ressert le même plat, un an après !

Un souffle de panique me reprend: « ... pour cet avion, veux-je dire, vous pensez que... vous dites quoi Gupta, en gros ? »

Quand je lui demande ce que l'on doit faire? il me répond en bon fataliste d'un énigmatique « Just wait and see, sir... ». Quelques minutes plus tard l'engin repart par miracle. Tout seul, ou sur l'ordre d'un Dieu du ciel. Allez savoir lequel ? Sûrement Ganesh, ça tombe bien, c'est celui de la providence!

Lui n'a pas eu de réponse, il se contentera de dodeliner de la tête en nous faisant son plus beau sourire. Ce sera notre dernier cadeau, certifié Made in India.

TO BE CONTINUED ...

29 février 1993. Atterrissage à Delhi aux aurores.

De la brume. Des indiens frileux avec des écharpes écossaises nouées en turban de fortune autour de leur tête.

Le taxi file vite. Un peu trop vite...zip-boom. On s'enfonce dans le cul d'un bus, après un coup de frein désespéré.

Attroupeement gigantesque au carrefour circulaire. Le chauffeur claque des dents. Il lui faut déclarer l'accident pour l'assurance. Il ne sait pas écrire. On sent qu'il a peur de téléphoner à son boss. On attend un flic, qui surgirait du coin et comme de surcroît il faudrait qu'il soit un peu lettré, ça risque d'être très long .

Les passagers quittent le bus et s'envolent comme des moineaux.
Une vache à quelques mètres bouffe la pelouse. Un mendiant est assis sous un arbre. Il nous regarde tous, hébété, ahuri, et en oublie même qu'il doit mendier .
C'est sûr, sans aucun doute : on est bien en Inde.

DELHI.

Fait-il doux ? Chaud ? Frais ? c'est trop tôt, on ne sait pas encore. Mais tout paraît très humide du sol jusqu'au plus haut des cieux. Il avait plu des trombes une nuit entière, venteuse en plus.

Ce matin , tous les hommes intouchables se sont couverts de couvertures. Pas de couleurs gaies. Plutôt marron-crasse-couleur peau foncée, à carreaux écossais rouge brique, surmontant deux os noirs plantés dans le sol avec des chiffons en guise de chaussures.

Re-bonjour l'Inde, ma pauvre chérie, t'as pas trop le sourire ce matin !

L'hôtelier du Yatri G.H. est calme, rangé et régulier. Tout comme les colonnes de son cahier comptable. Tout comme son hôtel et son petit jardin. Ses boys sont disciplinés, genre «je te les ai triés sur le volet»... L'un d'eux a des yeux très perçants, et semble nous analyser jusqu'à nous glacer les os, scrutant déjà ce qu'il pourra bien tirer de nous .

Une surprise nous attend dans le jardin : des sculptures du genre Ecole de Beaux-Arts-atelier ayant eu un prof qui aimait Arp et Brancusi. Plantées ça et là dans les buissons, elles s'avèrent être toutes les œuvres du patron. L'histoire de sa jeunesse d'artiste...

Il a maintenant deux filles et nous les présente en annonçant fièrement:

- Aujourd'hui, regardez, elles partent visiter le Musée !
- ... des Chemins de Fer Indiens ... Daddy !

CHANDNI CHOWK, dans le quartier du Fort Rouge, c'est de loin l'avenue la plus bruyante du monde : 3 rickshaws-scooters, 4 rickshaws-bicycles, 7 mendiants, 10 racoleurs et 12 clowns par minute sur chaque mètre carré !... un événement par seconde ! Indescriptible flot continu d'humanité grouillante sur les deux flots inversées que coupe le milieu de cette artère. Artère est le mot qui convient : la vie, le flux du sang. Ça doit être comme ça nos globules dans nos vaisseaux !... à grouiller, se cogner les uns aux autres, se dépasser, se croiser, rouler, arrêter, repartir, zigzags et slaloms par millions à la seconde.

Dans la mosquée Jama Masjid, par contre, tout est vide. C'est une grande cour dallée pour recevoir les tapis de prières. Aucune décoration : sol rouge, murs rouges, nus, un large bassin pour les ablutions. Austérité . Du pur et dur Islam ! Une femme indo-muslim, toute voilée de noir, est assise au bord du bassin, semblable à un oiseau de malheur posé sur la margelle d'un puits. C'est une femme : serait-elle juive ou arabe, elle ne sera pour l'éternité qu'impure et noircie, coupable de ses menstruations, convaincue qu'elle doit se dissimuler et en cacher la honte ...

Un mec passe, lui bien évidemment est supposé maxi-pur, tout en blanc, un fier hadj. Je lui souris. Il vaut mieux : il a un nez qui sort comme un bec crochu de sa barbe noire, et des yeux très durs. Jihad, sang, sabres qui coupent les têtes des infidèles... tout le message est écrit sur son visage. Pas vraiment 'joyce-happy-rigolo' le mec ! Rien à voir avec ses ennemis, les sadhous bienheureux allumés et toujours hilares !

- Bon, Robert, là vraiment, t'es de parti-pris ! me dit Catherine.

Troisième religion, top-contact ! au service d'une école de l'Ordre de Malte, de petits minibus-rickshaws portant une croix rouge chrétienne peinte sur la bâche, font le ramassage d'enfants tout de gris-et -grenat vêtus, par douzaines...

Pollution démentielle aux carrefours quand les rickshaws-scooters font du surplace et, au beau milieu de l'air noirci des embouteillages, un gugusse qui vend cool-cool ses bouts de noix de coco noyés dans un seau d'eau, perché en équilibre sur sa tête.

L'Ambassade de France à New Dehli, c'est au milieu d'une grande avenue de beaux arbres, aérée respirable et propre, dans le beau Shanti Park. Mais aux entrées, les portiers ne parlent pas français, ce qui est un comble quand on sait qu'à Pondichéry et Karakal, pas bien loin, on passe encore les baccalauréats, à 100 % comme en France .

Par contre, avec Nirula's et Wimpy, l'Inde américaine a déjà débarqué : « You dreamed of it ? Here It is Now, you got It! McDo. »

Pour manger mal, c'est sûr, tout y est ! Clean-good : les serveurs et les caissiers ont des casquettes, on paye sur machines électroniques, la musique ambiante est groovy-international... Mais l'Inde reste l'Inde, rien n'est prévisible : un grand baba indien nous branche. Look étrange mix-'baba-Sanyasin-Goa-Manali'... Beau mec métissé, son attitude cool est très étudiée. Il nous embrouille illico, qu'est-ce qu'il veut ? il aime, aime pas...ce qu'il veut, c'est se rendre intéressant, nous capturer. Est-ce qu'il veut nous vendre, nous acheter, nous endormir ?... il parle assez bien le français. Il semble bien connaître Paris.

Pour assurer ce mix de drague et de business, pour faire Gourou New Age, le futur c'est quoi baybee?... le Mac Do du coin., for sure ... Eh oui !

Mais quand même, cette ville du vieux Dehli, ce bruit pas possible, cette fumée pas possible !

La nuit tombe. La lune est presque pleine. C'est si pollué qu'on la distingue à peine !

Bon ça va comme ça : Goodbye Dilli !...

Forget it! We've got a good-ten centuries back in to go to! Just a plane! On va partir vers l'ante-christ, mille ans avant, ça fait quand même loin tout ça ?!!! et c'est pourtant, juste un avion qui vole et ne compte qu'en minute !

BÉNARÈS.

4 mars 92. « La Ville de la Vie », c'est son nom... Kasi, here we come ! C'est Bénarès, ou Varanasi, ou ... Kasi ?... La ville aux 3600 noms, aux 3600 années d'histoire, aux 3600 ruelles, aux 3600 divinités, aux 36.000.000 d'habitants !

Avec un rickshaw pour dix. Et un fou pour deux... tout ça, plus les vaches, les singes et les corbeaux. Nous y voici. Après East Station et le cantonnement, on plonge dans une sorte d'énorme panier de crabes et on comprend vite que ça grouille sévère là-dedans.

C'est normal, c'est le milieu du monde. Tout le monde y est, depuis que les hommes se souviennent du monde.

Il y a là tout le boxon de toute l'Inde, multiplié par 1000. Ajoutez les zéros en plus. Comme ce qu'on a vu sur Chandni Chowk à Dehli, mais à l'échelle d'une ville entière ! On s'attendait aux sadhous par centaines, on a des rickshaws par milliers...

A partir du rond point de Godwiliya, de grandes rues très grouillantes partent aux 4 coins de la ville. Et entre ces grandes rues, on s'enfonce dans le Chowk par de petites ruelles larges d'un ou deux mètres, pas plus, et l'on va de labyrinthe en labyrinthe ! En avant... de toutes manières, ça mène bien quelque part !... sauf si l'on tourne en rond, bien entendu...

C'est le délabrement total: les maisons en «ruines», les vaches, les bouses, le caca, les odeurs, les murs suintants, les couleuvres, les échoppes, les gens, les maisons, les cours, les temples... c'est tout ça et à chaque coin de rue, comme ça depuis le moyen-âge, plus un peu d'électricité depuis un siècle à peine !

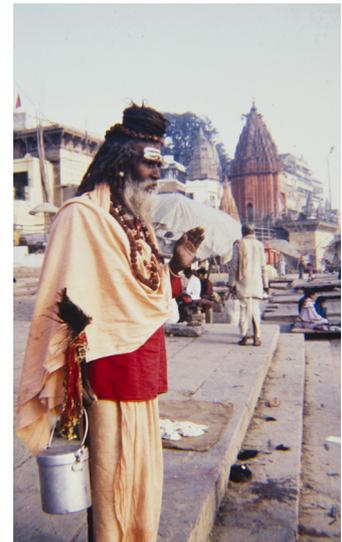
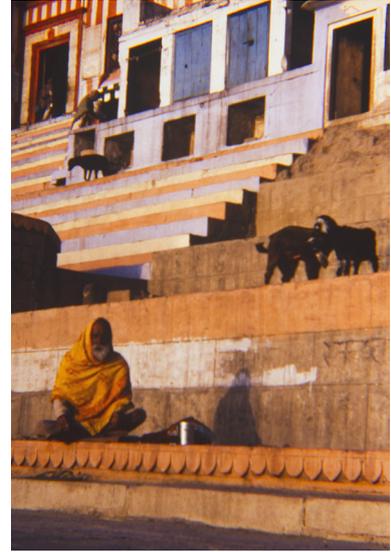
Un peu, très peu... parce que c'est vraiment sombre une fois la nuit tombée. Ça me rappelle les quartiers de Tjiditt et de Raisinville de mon enfance...

Dans ces ruelles noires, à certains croisements ont été installés des lampadaires sous lesquels les gens viennent s'agglutiner comme le font tout autant les moustiques, attirés par la lumière. Cela fait somme sorte de micro-quartiers au sein des quartiers, et chaque lumière qui fait un rond au sol, au coin d'une rue dessine l'espace d'un petit monde en soi qui va se faire, avec ses petits trafics en tous genres.

Ce matin, nous allons traverser tout ce quartier du Chowk et au bout, nous déboucherons aveuglés par le Gange ! La Merveilleuse surprise !!! ... ça fait comme une flaque d'étincelles crépitantes sur un immense drap gris-bleu-beige qu'on aurait étendu sous le ciel. Devant vous, le fleuve s'ouvre, immense, large, jusqu'à l'horizon de toutes parts... le GANGE !

A gauche, à droite, des escaliers, des marches et des marches... et des parasols de paille ou de toile, égrainés ci et là tout le long ..

C'est moins grouillant qu'on l'imaginait. C'est peut-être l'heure qui n'y est pas : midi, il fait très chaud, soleil de plomb... nous sommes les seuls européens ici. Très très peu de touristes, en tous cas .



Première rencontre : sous un parasol, allongée sur le sol, un mort enrobé dans un « drap d'or ». Il faut lui jeter des piécettes pour lui payer les bûches de sa crémation. Je ne le connais pas. Catherine non plus. On jette devant lui bouts de bois et monnaie. Ses bûches seront les nôtres. Si nous devons croiser un fantôme demain, autant qu'il soit notre copain!

Des sadhous, des gourous, des masseurs, des astrologues, des chiromanciens, des diseurs-de tout, à tous les prix.

Tous sont là assis sur leur planche face au fleuve avec leur petit matériel : les petits pots d'huiles, les fleurs, les cartes de tarot hindou, les amulettes... l'espoir en vrai !

On est tombé pile sur le Dasahvamedh ghat, le plus connu des ghats. Avec sa surprenante grande tour toute rose, recouverte d'une peinture haute de 10m : Shiva dansant, en pagne sexy de fourrure léopard.

Ça se baigne, ça frictionne, ça lessive... ça ne manque pas de mouvement, mais le spectacle de ablutions était plus beau à Pushkar ou à Udaïpur. Disons plus joli, tendre et bucolique.

Tout est fort ici, violent de couleurs, et imposant par la présence de cette haute barrière de murailles, de temples et de palais...

C'est comme une falaise avec des coulées d'escaliers qui laisseraient descendre toute la ville jusqu'à l'eau, ce pourquoi elle est là depuis 3600... berges. La plus vieille ville du monde encore vivante !

On remonte au nord vers le Manikarnika Ghat, le ghat des crémations. La chair humaine, noire, qui y brûle, c'est comme le bois des bûches. Tout finit par se confondre. Sauf le crâne qui, à un moment ou à un autre, va éclater... ou bien un bras qui se lève brusquement d'un coude grillé, comme un adieu au cœur des braises.

Une étrange impression de sentir la Vie transpercer la Mort comme une vitre. C'est sûr, c'est pas comme pourrir, bouffé par les vers... la flamme, c'est vivace... ça bouge, ça fait déjà bouger le mort dans sa vie ultérieure.

C'est drôle, c'est à cet endroit précis que, quelques minutes après, on m'explique que les grands brasiers que l'on va allumer dans quelques jours pour la fête de Holi, sont le symbole du feu que Shankti a allumé sous les pieds de Shiva pour le faire danser dans son short léopard.

La fête de Holi ! toute la ville l'attend, depuis des jours on ne parle que de ça. C'est pour la pleine lune du 7 mars et la journée qui suit.

Partout l'on vend des piles et des piles de boîtes de poudre écarlate, verte, safran, vermillon, pourpre... Ça tourne autour du rouge pour les shivaïstes, du vert pour les musulmans. Ces poudres à se balancer ? c'est quoi ça ? de la farine colorée, qui tache pour toujours ? Grosse frayeur des européens ...

Il y a l'armée tous les 100 mètres par petits paquets, avec mitraillettes au poing. Bonjour la poudrière... Et si ça sentait la poudre, l'autre poudre, celle de la discorde et des vieilles haines entre hindous du BJP et musulmans ?

Un aveugle, dans un cul de sac sombre d'un mètre de large. Il tient une calebasse surmontée d'un bout de bois avec une corde, une seule corde d'acier. Il joue de cet instrument de musique plus que rudimentaire d'un seul doigt. Il chante une litanie à tue-tête, comme un air de blues. Il ne m'entend pas, je suis à 10 centimètres de son visage avec mon enregistreur. Peut-être est-il sourd de surcroît ?

Dans cette ville tout le monde chante du soir au matin. Partout dans tous les temples, des groupes se forment pour entonner des mantras.

Superbe «Hare Hare Krishma Hare» a capela dans le temple très kitch de Tulsi Mandhar. Ils sont sept, crânes bien rasés, assis en rond sur les tapis d'une immense salle vide recouverte de tous les textes des mantras à chanter...

Avec l'excitation le rythme monte peu à peu jusqu'au paroxysme: la défonce totale. Et alors plus aucune raison d'arrêter !

C'est partout pareil. Voix nasillardes et clochettes qui durent des heures.

Au fond du jardin de Tulsi Mandar (le Temple de la Menthe Poivrée) il y a là un petit temple dédié à Shiva avec une statue super-kitch. Devant le lingham, un homme officie avec un gros cornet en papier-journal rempli de fleurs.

Il dispose des marguerites blanches tout le long du Yonni. Puis il enlève la fleur de la tête de Shiva, qu'il remplace par un zinnia safran-orange (couleur du Dieu). Après cela, il revient au lingam et change sur son sommet la fleur jaune en fleur écarlate, puis blanche...

Il y a tout un rituel bien ordonné de mutations de couleurs avec une signification liturgique, mais qui sait si simplement se donner les airs d'une inspiration poétique libre. C'est fascinant !

Deux garçons aux yeux perçants m'interceptent dans la jardin pour jouer au regard qui tue. A joke ??? Sans rire !?!... five minutes ? Ok, voyons...

Ils se disent magiciens. Je tiens leur regard, l'un après l'autre, cinq bonnes minutes sans faiblir. Et brusquement, je leur sors: « jali ? » (« mensonge, bluff ? »)

Très surpris, ils éclatent de rire de leurs yeux vraiment noirs, ça je peux le dire... Noirs, comme du marbre noir qui brille. Alors, j'ai donc gagné ?.. mais quoi ?... Bien sûr, n'ayant rien à me donner, ils s'enfuient à toutes jambes en riant aux éclats.

Le temple de Durgha n'est pas loin. Il faut voir le rouge écarlate violent de ses piliers. Des singes partout. Son deuxième nom est le temple des singes : «Bandhar Mandhir».

Un lion jaune impressionnant à l'entrée, véhicule de Durga, la seule déesse féminine acceptée dans le panthéon suprême, aux côtés du triumvira Brahma, Shiva, Vishnou. Une sorte de quatrième mousquetaire femme, si vous voulez.

Très beau bassin avec petits ghats aux abords du temple : on appelle ça un 'pokhar', c'est le terme indifférencié pour toute surface d'eau douce retenue, du lavabo jusqu'au lac.

Les sadhous, alignés assis devant de grandes feuilles de bananiers, attendent la purée de légumes et de riz qu'on va leur servir tour à tour en aumône. Tous sont très calmes... c'est la cantine, ils attendent comme des gosses bien élevés.

Il est 2 h de l'après-midi. On file en rickshaw à travers la banlieue. Ça commence à s'agiter dans tous les coins. On croise des foules qui se bougent vers Bénarès pour le Holi. On remonte tout un courant humain .

Puis c'est la campagne, et les arbres, et les ombres fraîches. Tout devient de plus en plus calme.

Au bout de la route bordée de grands banyans, on arrive au Jardin des Gazelles de Sarnath.

C'est le plus haut lieu du bouddhisme, son lieu de naissance, son Jourdain, sa Mecque... et il est sur la terre de l'hindouisme ! Eh oui, c'est là que Bouddha, hindouiste comme tout le monde, après avoir reçu sa révélation et trouvé la voie «moyenne» pour le Nirvana par le renoncement, a prononcé son premier sermon devant quatre fidèles.

C'est de là que tout est parti. Étranges restes du monastère construit par Ashoka. Ça ressemble aux restes de Delos, des pierres couchées éparpillées dans les champs.

Il faut beaucoup d'imagination dans ces cas là...mais tout de même : c'est dans l'herbe là, là sous nos doigts de pieds qu'est né le Bouddhisme !

Les bonzes et les moineillons ont des têtes souriantes, calmes et épanouies. Catherine est très fortement impressionnée par le lieu et les hommes.

Il n'y a que 2% des indiens qui soient bouddhistes. C'est très peu. Par la peau, les yeux, les habits, ils ne semblent sûrement pas d'ici. Au moins népalais, mewhars, voire tibétains...

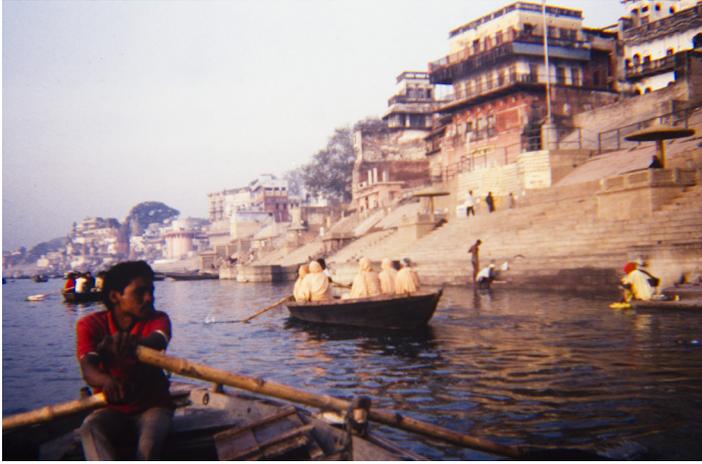
Ils allument un bon millier de petites bougies dans des petites coupelles en plein vent. Ça souffle sévère. Ça s'éteint toutes les 2 secondes... Cool, ils ne s'énervent surtout pas, ils continuent sans broncher à les rallumer. Ça ferait suer n'importe qui de faire et refaire ça contre ce satané vent. Hé bien eux non!

C'EST CA LE BOUDDHISME: L'ETERNITE EST LA TOUT LE TEMPS, ET LE MAINTENANT PEUT ARRIVER A TOUT MOMENT.

On s'en serait douté. Entre nous.

Dans le centre de Sarnath, considérée comme le ville de naissance de la nation indienne, de la roue de son drapeau et de la colonne des 4 lions de son emblème, on tombe sur un endroit sans envergure, une petite salle des fêtes de province : c'est le temple «laïc» de Mother India (Barathiyi Matha) où ne trône aucune divinité, mais une imposante carte de marbre en relief sur une table centrale : «Notre Mère l'Inde», avec la saisissante falaise de l'Himalaya face à la grande plaine du Gange et à l'énorme trompe d'éléphant que dessine le sous-continent.

Que ces Indes sont grandes, étendues, diverses et multiples ! Aucun continent, a fortiori aucune nation, n'a jamais offert pareille diversité de paysages et de peuples. Sauf l'ex Union Soviétique, peut-être.



Retour en ville avant la nuit. On traverse le quartier muslim de Kotwali, avec ses viandes sanguinolentes, ses agneaux écorchés pendus partout au milieu d'une nuée de mouches. C'est tout de suite un autre monde !

Dans Bénarès l'hindoue, ce n'est que pyramides de corbeilles vides et de branchages de 3 à 4 mètres de hauteur prêtes à flamber ! Pour la nuit qui vient, on prépare une sorte d'immense Saint Jean qui va embraser toutes les rues et les gaths de la Ville Sainte.

Le lendemain, mieux vaut ne pas sortir de l'hôtel qui, d'ailleurs, s'est barricadé. Dehors ils sont tous devenus fous. Pas un qui n'ait reçu ses trois litres de teinture verte ou rouge sur la gueule et les habits. S'en sortir tiendrait du miracle !...

On observe tout de notre terrasse. Les hordes de jeunes qui badigeonnent tout ce qui passe ou pas, gens, bêtes, vaches ou murs, personne ne regarde plus au détail, on est trop saoul, on a trop pris de bang ou de ganja, pour ne plus pouvoir distinguer quoi de qui.

Liquides violets envoyés à la lance d'arrosage, jets de poudres dans les cheveux... ils crient pour faire peur, ils sont beurrés et défoncés, titubant encore de leur nuit blanche. En plus, c'était nuit de pleine-lune!

Le boy de l'hôtel n'a visiblement pas dormi de la nuit. Paf ! Toute la confiture du petit déjeuner sur le tapis de la chambre. Il s'assoit sur notre lit, les bras ballants, atterré, sans s'excuser et ne sachant ce qu'il lui est arrivé. Et ce qui ne va pas manquer de lui arriver en direct sur Radio Boss. Là, il vit son éternité dans une seconde bien tassée de vide dans le vide. Mieux que Bouddha Lui-Même. En plus, il dort debout.

En bas, dans l'entrée, derrière son rideau de fer bloqué qui ne ferme pas, le boss est lui aussi préoccupé avec des préoccupations plus que préoccupantes: il défend son Fort Boyard contre les attaques d'indiens... et là, on peut dire qu'il voit des peaux-rouges partout ! avec des peaux vertes aussi ! Tout tourne à l'hallucination incontrôlable !

Après quelques heures, la ville déserte se réanime peu à peu. Ils ont tous fait semblant de se rhabiller de neuf pour ressortir. Nous aussi essayons de mettre un bout de nez dehors.. Tous les murs, sans exception, les rues, les trottoirs, les colonnes, les arbres, les chiens, les vaches, tout a été aspergé de couleurs... un immense free-work de Pollock en fushia, mauve, vert et rouge... Photos vite! Je shoote 2 pellicules...

Plus à l'est de l'Assi Ghat, ce pont de fortune pour évacuer les piétons de la fête vers l'autre rive du large Gange : un cheminement en canisses de roseaux posé sur de vieux bidons de pétrole liés entre eux par des cordelettes de chanvre. Imaginez un peu la fragilité du truc ballotté par les courants du fleuve !

Faut réaliser le challenge : tu passes ou tu meurs. Mais pour l'indien, c'est quoi mourir ? C'est pas pour de vrai, comme diraient les gosses ...

Et croyez-moi ou non, on tente... le rickshaw-driver, qui a la gueule de bois, nous emmerde tellement avec ses embrouilles qu'on accepte. Il est encore un peu saoul de mauvais Cognac indien, ou bien parano en pleine montée dans sa dose de Bang... quand j'écris ce matin, je suis vivant. Catherine aussi. C'est lui qui était défoncé. Pas nous. Nous, nous ne sommes que des vivants qui vivent ce matin .

Ce matin, un vent pluvieux pousse nos anoraks jusque dans la cour du Palais (en ruines) du maharajah de Bénarès – le dernier descendant de Shiva sur terre. En ressortant, dans le village de Ramnagar, à l'ombre des arbres, le ciel bleu revenu, tout respire à nouveau la paix paysanne des braves.

La vie normale revient à nous : des enfants aux regards de biches, des jeunes filles qui pleurent un amour déçu tout en tissant un sari mauve et vert sans fil d'or, un chien taché de violet holi entre les yeux et qui dort dans la cendre encore chaude d'un feu de rue, une femme qui masse la jambe d'une autre dans une cour fraîche à l'ombre d'un bananier... En moins de deux, Catherine se retrouve assise dans une maison où on l'a plantée, et moi à côté, devant une image télévisée très brouillée. On nous a enfoncé un gâteau aux amandes entre les dents et toute la famille nous regarde. On regarde tout le monde. Je me retrouve avec un chevreau dans les bras en moins de cinq minutes. Histoire d'aider....

Assi Ghat, c'est un bout de plage sur le Gange qu'aimait Mick Jagger, juste au pied de son hôtel. Aujourd'hui le soleil est couché, le Gange est bleu-gris, la plage est déserte. Devant son abri en barque renversée, un sadhou au visage de blanc européen sous ses dreadlocks nous offre de nous asseoir sur ses tapis en sacs de patates. Il s'est installé sur une terrasse de terre séchée qu'il a construite petit à petit face au Gange.

De tous petits pieds de cannabis ont percé cette croûte d'argile : il crache sur le sol pour les arroser en guise d'engrais. Il a essayé plusieurs fois les graines, et c'est la première fois que ça sort comme ça, de c'te maudite sable... bon, c'est vu: c'te chum lô est québécois! c'tait pas un indien lui, Tabernac'!

Il fait un très gros shilom de Manali pour nous mettre bien raide aplatis!

Avant de repartir, il refait son chignon en y tressant trois bandes superposées de tissu jaune, orange et puis saumon, du cou à la tête. Après, il se lève et va devant nous, en remontant les marches vers la ville, au rythme libéré et aérien de ses jambes comme s'il s'envolait avec l'énergie d'un Dieu vivant.

Peau de pêche, c'est la couleur de la lumière qui arrive avant l'aube, bien avant que le disque rose du soleil ne vienne au monde.

La barque glisse, nous remontons à contre courant de Dashaswalmeh Ghat à Manikharnika ghat...

Sur les marches et dans l'eau, c'est la féerie des ablutions, le ballet des bras trop brunis et des soies, des cotons qui collent aux muscles, des éclats de lumière sur les bols de cuivre, des bougies, des crânes rasés, des corps huilés, jeunes, vieux, comme s'ils avaient perdu leur âge, lavés de leur histoire par l'eau sacrée.

Là, c'est un enfant qui boit l'eau du fleuve. Pas plus loin que deux brassées devant lui un corps dérive, empaqueté dans un drap de coton, saucissonné de corde de chanvre et quelques guirlandes dorées... au passage, il s'est accroché à une barque. On peut ainsi lui distinguer son chignon. C'est le cadavre dérivant d'un sadhou. Ils sont les seuls qui n'ont pas à être purifiés par la crémation, et comme eux sont les enfants, les lépreux et les nonnes sanayatsins... On les donne comme ça au Gange qui se charge de les emmener plus loin, sait-on où, vers le bout du monde ou vers la rapacité des corbeaux? Cela importe si peu, puisqu'ils vont revivre ...

Ces ghats sont un des plus beaux spectacles qu'il est donné à l'homme de voir sur Lui-Même et son Destin. Une symbolique tellement proche de son être, du pourquoi de sa domination sur tout, du devenir de son espèce, et de la vanité des vies, des os ou des cendres, d'aller avec le temps s'éparpiller, porté par un fleuve jusque dans les océans infinis pour réduire toute l'histoire des Histoires à un rien de presque rien et un rien de plus que d'infimes événements si vite oubliés.

Cent mendiants rangés en haut des escaliers et puis le long de la rue, leur écuelle tendue au bout du bras.

A chaque bout du trottoir, sous un parapluie, un mec qui fait la monnaie pour les menues piécettes de 10 piasas... Pour un roupie (un centième de franc), il fait le bénéfice de 10 piasas (10 millièmes de franc)...

C'est un comble : il s'est fait tout seul, tout seul il aurait inventé ce job et l'aurait fait pousser sur le terreau de la misère. Nul besoin d'arroser.

Dans Gowdliha Sarak, c'est huit heures du matin, l'heure où défilent les Sanayatsins qui reviennent du temple de Shiva, le Vishvanath Mandhar, le Temple Doré.

C'est un festival de toges en drap de coton, choisies dans toutes les teintes saumon, pêche ou orange .

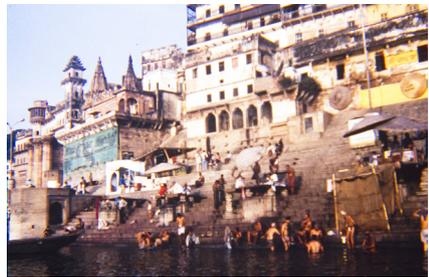
Un adorateur de Rama ou d'Hanuman les croise, habillé de rouge vif des pieds à la tête. Cheveux blancs comme couverts de cendre fraîche. Je ne vous dis pas le flip général!

Quand les indiens ont la bouche pleine de béthel, ils vous parlent la bouche pleine de béthel, c'est à dire ronde avec le liquide rouge au ras des lèvres...

Si, en plus, ils sont bègues comme le marchand de photos, c'est le fou rire assuré... et vous en avez plein votre chemise.

Les testicules énormes du grand taureau Nandi rouge qui trône sur son piédestal derrière le temple de Shiva. Chacune aussi grosse que la tête d'un torero espagnol qui lui, en a de toutes petites sous son collant.

Le soleil s'est couché, la nuit a posé un doux manteau de fine poussière du côté d'Assi Ghat. Vers l'orient tout est calme. On attend la nuit .



Au bout de la berge, les marches du gath montent jusqu'au pied d'un grand banian qui trône en majesté. Au pied de l'arbre, un micro autel qui ne paye pas de mine, protégé par les racines aériennes qui l'enveloppent. Ce tout petit lieu secret est un lieu mythique pour les pèlerins : il abrite le lingam de Shiva , la plus vénérée pierre-phallus de toutes les Indes.

Un brahmane souffle trois fois dans une conque. Puis fait tourner la flamme devant le fameux lingam de marbre en chantant des psaumes. Une femme l'accompagne au tambourin. Il fait trois fois le tour de l'arbre avec son petit plateau de poudre sacrée et sa bougie allumée à l'autel de la cérémonie.

Tout le monde vient recevoir du prêtre son point rouge sur le front. Puis il va plus loin, agrandissant son cercle de 50 mètres pour en distribuer plus, en évitant soigneusement une vache noire qui passe: la vache noire n'est pas la vache blanche de Shiva... Calmons nous les gars ! Mais juste après qu'il nous ai pointé le front, la vache se met à gravir les escaliers pour venir nous lécher les mains. C'est signe qu'il se trompait ce prêtre, Shiva la chevauchait sûrement en ce moment même et il ne le voyait pas.

Toutes les vies seraient réunies ici, dans ce même et seul lieu. Allez comprendre pourquoi cet arbre qui n'a rien demandé se retrouve être le centre du cosmos tout entier ? Faut suivre !

Nous nous en retournons par les rues. Sur Durgakun Saghar, une halte éclairée: une sorte de petit bar rudimentaire improvisé sur le trottoir. Une grosse grappe de jeunes branchés. Des baffles de 2 mètres de haut. Une musique d'enfer, tout en percussion, super rave-indian-ethno-psyché. Ils ont tous l'air très très incendiés au Bhang.

Passé alors devant eux un convoi funéraire : le mort dans son linceul aux fils dorés est allongé sur un lit de branches sèches porté au-dessus des têtes. Tous les endeuillés courent en hurlant des slogans nationalistes, furieux BJ-hindouistes intégristes, le poing tendu. Ils descendent vers le quartier arabe de Behlupurah...Houlà ! ça va cogner ! pour une vengeance ?

Contraste saisissant de la musique, des cris, du bruit et de la violence après la sérénité de la cérémonie de l'arbre sur le ghat.

C'est très chaud ! On rentre fissa-fissa à l'hôtel, les rais des phares découpant à travers la poussière des silhouettes inquiétantes.

Katib Ali, dans la salle du restaurant, déploie tous les charmes de son cérémonial de truanderie, bien au point, aux tables des touristes. Il a un regard de fourbe, des yeux chargés de khol qui vous piègent dans des délices de gâteau arabe au miel.

Quelques minutes plus tard, dans la cour, je le vois derrière une fenêtre sortir une bouteille d'alcool de dessous un lit de toile et en servir un touriste français, aux allures de mignon, qu'il a entraîné jusque là. Au choix l'histoire : homo ? Dope ? Fric ?... Va comprendre dans les combines de devant les combines de derrière...

Avant-hier soir il jouait au jacquet avec un gros flic-militaire qui avait un talkie-walkie accroché à son épaulette. Je te gagne quoi ? Un petit renseignement, va savoir ...

Dans Aurungabad, à mon goût la plus belle rue de Bénarès, un parfum d'Islam et toute une architecture néo-dravidienne 1960 très originale: une pointe d'art déco viennois mélangée à un fond très 'Calcutta moderne'... inexprimable assemblage des plus improbables, il faut venir voir ça !

Un essaim d'enfants se forme autour de la «boutique» de boîtes d'allumettes vides qu'un gosse de six ans a installée sur le pas de la porte de sa maison familiale. Il les vend. C'est déjà le métier qui rentre .

Catherine lui achète sa toupie de bois. Je me souviens de l'enroulement de la ficelle et du coup de poignée pour la lancer. Je déclenche un événement qui soulève une vague de joie dans toute la rue. Les vieux, les jeunes, tout le monde s'éclate autour de ma toupie qui tourne si bien et si vite. Ça bloque la circulation, même les militaires viennent jouer avec moi...

Fin d'après-midi sur Ghāīya ghat.

Un jeune se lave, se baigne, se savonne et se passe un bon demi-litre d'huile sur le corps, se massant les muscles à plusieurs reprises... avant de se mettre à faire sa gymnastique. Il a un corps absolument parfait.

Trois petites filles (3 ans et 4 ans environ...) viennent nous proposer d'acheter un peu de came qu'elles ont caché dans leurs petits poings. On hallucine !...
En plus elles sont belles comme des cœurs.

En barque toute la soirée, devant les crémations à grand feu avec des cris et la foule autour. Serait-ce l'image la plus forte que l'on aura de ce voyage ?
Le palais du Maharajah de Nakour. Une silhouette noire se découpant sur le ciel d'un bleu-nuit profond, avec une petite étoile brillante juste au-dessus : Vénus ?

Dernière vision de Bénarès avant de nous affaisser dans les bras de Morphée.

NEPAL. 11 Mars 1993.

C'est comme un énorme point d'interrogation qui envahit notre esprit dans cet avion qui s'envole et nous porte vers le nord... vers les cimes himalayennes... là où la nature devient esprit, là où l'hindouisme devient Bouddhisme.

Arrivés face aux montagnes, le ciel se fait bas et gris. On croirait atterrir en Yougoslavie en survolant les fabriques de briques de la vallée de Katmandou et leurs dizaines de cheminées, érigées comme des puits de pétrole.

Déprimante impression d'austérité, les couleurs de notre Inde ont brusquement disparu. Interrogation mêlée d'amertume et de regret. C'est peut-être l'état d'esprit qui est nécessaire pour faire la rupture avec les plaisirs de la nature.

Décidément suis-je fait pour le renoncement, l'austérité et ce dominant «contrôle de soi» ? ou plutôt pour une sorte de laisser-couler au fil de la rivière, pour jaillir a volo comme la sève de l'arbre ou les bonds du singe ?

Avant même de voir ce Népal mythique, je sens confusément que je ne resterai fidèle qu'à celle qui me ressemble : ma sœur l'Inde.

KATHMANDU.

Durban Square au crépuscule. Les immenses temples-pagodes à peine éclairées qui enfoncent leurs triples et quadruples toitures dans le ventre du ciel.

Les paysans vendant leurs légumes. Les grosses cloches et les moulins à prières. Tout le monde semble s'agiter si lentement, au pas des montagnards qui économisent leur respiration. Deux hommes qui conversent en marchant font machinalement le tour d'un petit temple. Ils passent leur main sur les flammes des petites coupelles tout en continuant de parler, et poursuivent leurs cercles piano piano .

Impression générale d'un monde plus propre, moins chaotique que celui rencontré en Inde. Trottoirs balayés, boutiques occidentalisées dans des rues quasi occidentales...

Dans le centre de la vieille ville, les boutiques sont toutes identiques, à trois portes... même l'ancien fait un peu 'moderne'.

Quartier du Thamel : 100 boutiques, 100 panneaux publicitaires traduits en anglais, des restaurants à 'Cheap Double-Cheese Burgers' bourrés à craquer d'adolescents américains ...La proie rêvée des vautours, du genre de ce chauffeur de taxi, speedé à je ne sais quoi, qui nous a pris à l'aéroport et qui voulait nous jeter sur la route si on n'allait pas à l'hôtel où il s'était mis dans la tête de nous amener...

Catherine a comme moi la même impression : il y a presque tout ici pour que nous ne nous y sentions «pas très bien», vite nostalgiques de la douceur de l'Inde.

SWAYAMBUNATH.

Heureusement la couleur revient. Avec cette impression de mise en lumière, bien que l'après-midi devenant très chaude, poussières et brumes nous cachent totalement la chaîne de l'Himalaya. Rien à l'horizon par manque d'horizon.

Des enfants rieurs escaladent le sommet d'un petit stupa. Puis nous voilà au pied de ce fameux escalier monumental avec ses grands bouddhas jaunes et les singes fous qui gesticulent partout entre nos pattes...

Le grand Stupa nous regarde monter de ses deux grands yeux bleus « qui voient tout ».



Serrés tout contre lui, de petits monastères et quelques chaityas. Le lieu est sans conteste magique avec tous ces pèlerins qui tournent, la main glissant sur les moulins à prières... Une sorte d'impression de fête est dégagée par les guirlandes de ces milliers de petits fanions de prières qui s'élancent vers le sommet du temple, chacun étant un ex-voto ou voué à implorer un Nirvana...

Tout proche, le petit «Temple de la flamme éternelle». Un groupe d'hommes au visage très tibétain, avec de gros points rouges sur le front et les joues. Après avoir mangé assis par terre en ligne, ils forment un orchestre et se mettent à chanter...

Dans ce monastère lamaïste, des moineillons ânonnent des prières tout en riant, assis en deux rangées qui se font face. L'un d'eux, ' le petit élu ', est assis sur un trône surélevé. Tous rient et se font des blagues. Comme si cela faisait partie de « la joie de vivre avec Bouddha ».

Un vif éclat de trompes de cuivre coupe-court la récitation des prières.

Sur les marches d'un grand escalier, un homme très sale, saoul comme quatre, drôle et rieur comme un singe... Je m'assoies près de lui. Il prend tout son temps pour essayer de comprendre qui je suis.

Au-dessus du temple de Sita (la déesse de la petite vérole), un Maître fait face à trois moines novices qui récitent et chantent dans la pénombre.

Une amerloque aux cheveux blancs s'approche de lui, lui parle et lui abandonne beaucoup de dollars, en lieu et place d'Esprit. Elle compte et recompte avec soin les billets, puis repart blanchie par le gourou qui lui a remis une écharpe blanche (la bénédiction du maître). Elle est sûrement bouddhiste. L'argent est aussitôt distribué à parts égales aux novices. Ce que j'en peux voir : environ 50 dollars à chacun des trois, cinq minutes après. Une fortune au Népal, le pays le plus pauvre au monde.

Sur le chemin du retour, au bord de la rivière Vishnumati, un corps brûle sur un bûcher face à un temple-pagode. Une jambe se soulève et se casse en deux, comme si la mort était animée de vie. La tête reste enveloppée dans son linceul, pour brûler sans que l'on puisse voir ce qu'exprime le visage, ni l'explosion du crâne.

Tout autour, la famille discute et rit naturellement. Passer dans une autre vie, ça n'a rien de triste. C'est même joyeux comme une naissance.

Des kilomètres à se brûler les sandalettes sur le macadam, il faut souffrir jusqu'au grand Vishnou de Budanikhanta, couché dans son bassin sur un lit de serpents : une image qui vous rentre pour toujours dans la tête, ses deux grands yeux ouverts regardant le ciel, les chevilles croisées... le roi du panthéon hindou, incarnation vivante du destin et qui interdit qu'on le regarde dans les yeux pour y lire quoi que ce soit ? Freud aurait aimé ça, tiens...

Les rizières et les champs de blé en terrasses. Plus vertes que le vert. Des rivières qui creusent des gorges partout. Et tous les 100 mètres des groupes de jeunes filles qui se

lavent ou lavent leur linge en le battant sur les rochers ronds et lisses comme des crânes d'œufs.

Après 2 heures de marche, nous parvenons au sanctuaire de Gornaka Madiahéva avec ses mille et mille divinités qui l'entourent et les pieds de Vishnou imprimés dans le sol. Derrière la pagode, un arbre de pipal (l'arbre sacré) avait emprisonné dans ses hautes racines un tout petit temple renfermant le lingham de Shiva. Le petit temple avec le temps s'est effrité, seules restent les racines aériennes qui ont fini par former un temple naturel au lingam.

C'est toute la signification de l'hindouisme et des cycles du temps qui s'est écrite là...

Les villages sont déserts. Sans vie, sans centre. Les demeures paysannes en torchis gris sont assez tristes. Pas de couleurs ou peu. Devant les portes, on sèche les grains récoltés sur de grands tapis de bambou tressés.

Un mariage à Tupek avec un orchestre de trompettes qui fait tout son tsoin-tsoin. Les invités sont assis par terre au milieu de la rue. On fait le tour de la maison en cortège, une flamme à la main .

Dans la ferme, on nous fait monter dans la chambre de la mariée : elle est en larmes parce qu'elle va quitter son village pour habiter à Tokla, à 2 kilomètres de l'autre côté du ruisseau... pensez-vous, 2000 mètres, quel exil !

Le père, devant une assiette de roupies, semble atterré. Ils sont au moins 10 douzaines dans cette pièce à se bousculer. La maison va pas tarder à s'écrouler... Il s'agit d'en sortir au plus vite, fuyons...

BODNATH.

C'est Swayambunath moins la légèreté. C'est massif, imposant. Un stupa immense sur une grosse montagne de béton bien ronde que tout le monde escalade. C'est drôle un temple où il n'y a rien dedans qu'une masse de terre. Ça ne sert qu'à en faire le tour, ça n'a pas d'autre fonction que d'actionner au passage les dizaines de moulins à prières qui l'entourent.

Dans un autre lieu un peu à l'écart, face au stupa, un énorme moulin à prières que l'on actionne Catherine et moi, que pour nous seuls. On fait un gros vœu en répétant haut RIMPOCHE du fond du thorax et en laissant la cloche résonner très fort dans nos oreilles.

PATSHUPATINATH.

C'est le Bénarès du Népal. Au creux d'une gorge verdoyante, la rivière Baghmathi y lèche des ghats crématoires depuis 2000 ans. Il y a toute une flopée de temples qui se sont élevés là. Le deuxième endroit du monde où on vénère Shiva (on a raté la Shivarati de cette année – le 13 février – qui est chaque année une «Kumbamela» en plus petit, celle réservée aux seuls sadhous shivaïtes).

Le temple de Shiva ne nous laisse voir que les fesses d'un immense taureau Nandi de trois mètres de haut, tout doré, y compris ses deux énormes testicules.



Hautes et belles portes d'argent massif sur les quatre cotés de la pagode.

Immense Hanuman rouge aux détails imprécis. C'est comme ça qu'ils sont partout au Népal : assis derrière des barrières, enveloppés d'un voile rouge, sous un parasol. Pas d'yeux, pas d'attributs : une seule masse, énorme tas informe couvert de peinture rouge avec une bouche ouverte sur deux plaques de métal, dans laquelle on enfonce miel, mouches ou bouts de banane, le tout écrasé en bouilli... C'est très conceptuel, la substance même de l'acte de foi .

Crémations sur les ghats. A peine un cadavre brûlé et réduit en cendres, qu'un autre arrive, couvert d'un drap blanc. C'était un pauvre. Ça sent la viande grillée. On voit les boyaux qui sortent du ventre. Ils agitent tout ça dans le bûcher avec des grands bambous.

Dans une maison carrée jaune d'une seule pièce au toit de pagode, un sadhou tout en blanc. Immaculé avec un énorme chignon de dreadlocks sur la tête et un bouquet de fleurs en plastique devant lui. On entre sur son invitation. On s'assoit. Il est entouré de deux fidèles. Il a plein d'images de Shiva et de Vishnou autour de lui, et sur le mur des photos de lui avec sa chevelure défaite, inouïe, qui touche le sol. Un vrai fakir indien.

Son visage est rayonnant, calme et souriant. Il parle peu. Quand il le fait c'est pour dire quelque chose.

C'est un saint sur terre. Il a 63 ans, n'en paraît que 35-40 tout au plus (pas une ride, la peau lisse...).

CELA FAIT 14 ANS QU'IL NE BOIT ET NE MANGE QUE DU LAIT, ET RIEN D'AUTRE !

Même pas de sucre, ni de sel. Du lait bouilli, même pas de fromage ou yaourt. Du lait... point ! Il veut garder la pureté de l'enfant, il est rousseauiste sans le savoir.

Nous parlons mi-indien mi-anglais. Il dit avoir été un jour à Paris, invité pour un Salon d'Esotérisme. 'Montaigne Avenue, big theater' (ça ne s'invente pas) , et en tout cas avoir fait 3 fois le tour complet de l'Inde. Et même avoir été en pèlerinage à trois khumbamelas dans sa vie.

Assis à côté de moi, les acolytes, deux bidons de première : un faux-sadhou-à-touristes, speedé comme un lapin, qui me parle sans arrêt. Et contre le mur, un hippy italien déguisé en sanyassin avec un tika de Vishnou sur le front, genre pépère et silencieux.

Le saint Baba yogi, lui, dégage un vrai rayonnement de béatitude qui dit la vérité et ça, ça vous transperce les yeux et l'esprit. Catherine se met à rayonner elle-même... Il nous dit son nom : DUDH BAHU BABA...(le Saint au vœu de ne boire que du Lait).

Au bord de cette rue de banlieue, des milliers de hauts plants de cannabis tout le long du caniveau et des vieux murs cramoisis. Vas-y, sers-toi ...

Jour de grève générale à Katmandou. Pas un rickshaw, tout le monde déambule dans une ville aux boutiques à 100% rideaux baissés. Grands attroupements avec drapeaux rouges

aux carrefours. Des grappes de flics tous les 100 mètres, casqués, gilets pare-balles, bâtons et fusils. La capitale est quadrillée. Ça sent l'émeute. Le soir tombé, la ville est plongée dans l'obscurité, il n'y a pas un chat dehors. De plus il se met à pleuvoir très dru

Les népalais sont des gens sérieux. Comme les suisses. Ils sont serviables, gentils, non-agressifs. Mais malheureusement, ils n'ont pas le moindre grain de folie, sûrement pas celle des indiens. Ils sont lisses. Il n'y a rien à dire sur eux.

On peut déambuler des heures dans les rues, il ne s'y passe rien de bien extraordinaire. Alors qu'en Inde on a droit à un événement par minute.

BAKTHAPUR.

Depuis la vallée, on s'élève jusqu'au sanctuaire de Suriyah Baniyak, dédié à Ganesh, le dieu-éléphant. C'est là que viennent taper les premiers rayons du soleil lorsqu'ils dardent sur les hauteurs de la vallée au petit matin. Résultat : au centre de cette flaque de lumière on a construit un temple pour venir y faire ses premiers vœux pour le jour. Et le dieu des vœux c'est Ganesh ... voyez comme tout s'explique .

Ils viennent par milliers tout au long de l'année, toutes les femmes en rouge, porter leurs petits plateaux de fleurs et de sucre de riz, et égorger quelques poulets sur les dalles de pierre. Car Ganesh l'éléphant a très gros ventre et toujours faim. Rites païens et précipitation collective sur la statue. Bonjour la bousculade dans la bouche du Temple.

Le rat, véhicule du dieu-éléphant, regarde la scène du haut de sa colonne avec sa queue en l'air, comme s'il courait à son secours.

Baghgaon est le coeur de Bakthapur. Une merveilleuse ville moyenâgeuse, toute de boiseries et de magnifiques fenêtres sculptées.

Devant la plus vieille pagode du monde, celle qui a inspiré le style de toutes les autres, aujourd'hui on construit un immense char de procession : sur une grande nef de bois, au pied des escaliers, tout le monde des artisans y va de son maillet, de sa gouge ou de son rabot. On va y mettre quatre immenses roues de bois plein (je dirais mérovingiennes) qu'on taille là, au milieu de la place, comme au Moyen-Age.

Une femme masse son enfant et lui tire et étire les membres comme des élastiques de caoutchouc. Elle est assise sur les marches du temple. Elle y a même étendu son grain à sécher. Elle fume comme un pompier.

Toutes les paysannes népalaises fument comme des pompiers. Elles ne crachent pas sur les américaines qu'on leur offre.

Le Tchāi-shop au nom de «Well, Come !» inscrit sur la poutre de la porte. Des rideaux noirs de crasse, une poubelle de détritux vidés dans l'entrée. Un homme fume un shilom de terre cuite de 20 cm de haut. Une épaisse fumée de hash cache sa tête totalement. Serait-ce un gag ?

Éblouissant Durbar Square dans les rayons rouges du soir. Une vieille touriste française n'y photographie que les pauvres et les éclopés. Elle est ravie de leur donner une roupie avant chaque clic !

Des écoliers bon-ton en short bleu et chemise blanche sont assis autour d'un petit bassin un peu à l'écart. Près d'eux, un homme balance un enfant dans un berceau en cuivre brillant. L'enfant rit aux éclats.

Une rivière noire de boue avec des cadavres de chiens et de cochons empilés dans la mélasse.

Certaines ruelles et arrière-cours de tout un quartier de Katmandou sont privatisées pour un soir. Un homme reçoit sa famille, le ban et l'arrière-ban, quelques 500 personnes au bas mot, autour de son temple attitré.

Tout le monde est assis parterre, en ligne sur deux rangs se faisant face. Devant chaque invité, une feuille d'arbre et un repas végétarien : riz, ananas, tomates, mangues. Beaucoup de femmes sont en rouge. Toutes les teintes de rouge du monde.

Au centre d'un croisement, un gros pilier. Sur ses 4 faces, 4 bouddhas debout se faisant dos. Très curieux monument, rare.

Autre curiosité: la Déesse des Maux de Dents . C'est un gros un billot de bois cloué au mur avec une bouche qui crie et des branches qui font bras levés au ciel. Le tout transpercé de milliers de clous à tête, plantés dans des roupies. L'ex-voto des Ouïe, ouïe, aïe, aïe, aïe ...

Ce matin, on va prendre un vol pour Pokhara, pour aller un peu plus haut sur le flanc de l'Everest. A l'aéroport tout le matériel d'une expédition coréenne pour l'Annâpurna va prendre notre avion. C'est ahurissant, il y a même des fûts de pétrole que vont se coltiner les sherpas.

Notre coucou à hélices de 10 places vole à basse altitude tout le long de la chaîne de l'Himalaya. On passe au ras de petits sommets. Sublime certes, mais grosses frayeurs !

POKHARA.

Cette ville d'altitude est couchée devant un lac d'huile, qui se dit pokhar en indien. Elle a dû être très jolie, mais n'est plus qu'une immense boutique à touristes. Des kilomètres d'échoppes à souvenirs et des restos pour occidentaux. Autant de touristes que de népalais. Nous prenons peur...



Dès le lendemain, on 'treake' jusqu'à Sarangkot. Une demi journée d'ascension. Du haut de la montagne, on a tous les sommets des Annâpurna (I, II, III et IV) sous les yeux, plus le Macchupuchare, le frère jumeau du K2, bien pointu et clairement découpé sur le ciel!!!

Redescente à travers une sorte de forêt vierge très touffue.

De petites fermettes de torchis rouge, des champs de blés verts en terrasse, des paysannes belles et souriantes, des enfants très sales.

Là encore, beaucoup de plans de cannabis au milieu de maigres champs de tomates.

Coucher de soleil sur le lac. La lumière à quelque chose de celle de Grèce., si sublime .

Les chemins de montagne aussi rappellent ceux de Ios. Mêmes restanques, même shiste de mica brillant au sol, mêmes marches de pierre (quel travail Herculéen !).

Sur la crête de la montagne qui sépare les 2 lacs de Begnas et de Puda, on tombe entre deux arbres sur un tout petit hameau paisible lové autour d'une fontaine.

Un vieux « chinois » y tient un micro-tchaï-shop. Des jeunes argumentent en piaillant. Il les laisse dire, comme si tout ça lui passait au-dessus du citron. Sa femme balaye. On y mange du riz, très peu, avec un dé à coudre de sauce et une cuillère à café de patates...

On croise deux enfants blonds comme les blés... des cheveux d'or sur des corps fébriles au gros ventre des sous-alimentés.

Les hommes dorment sur les terrasses des maisons. Les femmes triment comme des fourmis dans les champs et les chemins. On a déjà vu ça partout, c'est comme ça, quant on le leur dit, elles font les sourdes !

Un enfant apprend à labourer un champ en terrasse de 20 m de long, avec un buffle noir famélique et une charrue tout en bois.

Une femme propose de nous ramener en barque à l'autre bout du lac Begnas. Elle va ramer une bonne heure, en riant et chantant et blaguant avec les femmes des barques que l'on croise. Elle est heureuse, se marre tout le temps, et dégage une joie vraie. Elle va gagner en 2 heures aller-retour l'équivalent de la récolte d'un petit champ de blé (150 roupies) tous travaux compris.

Sur la grève du lac Pewha, devant Pokhara, des femmes chargent des fardeaux hallucinants de bois. Avec le sourire. Le bois vient de la colline, de l'autre côté du lac. Dans la vallée, il n'y en a plus depuis longtemps. C'est leur fardeau. Le bois ici, c'est la valeur de TOUT, comprenez : le lait, le fromage, le pain, le riz... toute la vie en somme ! Voilà pourquoi ils préfèrent vivre dans les collines, parce qu'en en bas il n'y en a pas, et que c'est pire que la malaria des rizières...

Un bosquet de bambous immenses dans un nuage de moustiques. Il fait presque nuit. C'est le lieu de rassemblement de milliers d'oiseaux qui viennent là depuis tous les bouts de la vallée pour piailler ensemble: un concert ahurissant ! A vous casser les oreilles...

Les gros banyans sont vraiment gros car la terre autour du lac est gorgée de l'eau des moussons. On ne les découpera jamais, leurs puissantes racines retiennent la terre.

Les bureaux de la Royal Air Népal. Une petite cabane de bois. Un homme ivre est écroulé sur un bureau. Personne ne s'inquiète. La moitié des gens dans la pièce sont pieds nus. Un Téléx crépite sous le portrait du roi. Et pourtant il y a bien des vols qui partent de là .

Lundi 22 mars. Nous voilà revenus à Delhi. La gare du Vieux Delhi est au bout d'une longue traversée de quartiers perdus. Phares éblouissants, poussière, bruit, vaches, camions...

Des centaines de paysans ont fait de cette gare leur maison à la ville. Ils dorment et cuisinent sur les quais. Tout a la même couleur, marron-noir-crasse. Même les trains.

LE SHEKAWATI (Un beau dessert pour la fin !)

C'est un train de nuit qui nous emmène vers le Shekhawati, une région encore protégée du tourisme. Ce sera peut-être la dernière de toutes ces brinquebales indiennes, la plus belle de toutes, on va bientôt savoir .

On discute avec le garçon de wagon dans la cage à colis postaux, et voilà que le jour se lève sur un désert de sable couvert de petits arbres clairsemés, ressemblant à des tamaris.

NAWALGARH .

Arrivée laborieuse en gare. Une foule colorée attendait un gourou religieux sur le quai de notre train, les bras chargés de lourds colliers de fleurs.

On a l'impression d'arriver dans un village. C'est pourtant une ville de la taille d'une sous-préfecture. Des rues de sable partout, un espace très ouvert et aéré, très peu de véhicules, quelques rickshaws communautaires à 4 ou 6 places.

Immédiatement le choc des couleurs des femmes rajasthani. Mais ici à la puissance dix. Ça explose sans prévenir à chaque coin de rue.

On se sent tout de suite « bien chez soi »... comme si on y était né. Cette ville accueille d'emblée, sans précipitation, langoureuse comme une amante aux gestes précieux.

Ramesh C. Jangid nous ouvre sa maison. On va être de sa famille pendant quelques jours. Un ballet d'amabilités, de savoir-vivre, avec des moineaux qui s'agitent au dessus de nos têtes : la terrasse est aussi leur univers de piafs, on va devoir la partager avec eux et leurs piailllements. Ils sont très occupés avec les nids qu'ils ont à faire dare-dare car la mousson dure quatre mois. Faut pas rigoler: quand il pleut des cordes, pas de vol, on reste au nid !

Le grand choc ici, c'est le nombre hallucinant des palais : des centaines, du plus grand au plus petit ! Comme à Jaïsalmer, on les appelle havelis. Tous ont été construits au temps du commerce florissant de 'La Route de la Soie', puis abandonnés par les riches marchands quand cette route fut fermée au profit de celle maritime par Calcutta et Suez . Rajesh, le fils de Ramesh, nous ouvre les portes de ces palais les plus beaux du monde, tout simplement, comme s'il nous ouvrait les boites de jeux de son enfance, fier de nous les montrer.

Jamais inspiration naïve et autochtone n'a atteint de pareils sommets artistiques. Il y a là, sur les murs, des milliers de tableaux d'un raffinement extrême. On est subjugués.

Les havelis sont immenses, certains jusqu'à 100 pièces ou grands comme des forts mais n'ont rien de défensif. Chaque fois le grand portail de bois lourd, ciselé à l'extrême, s'ouvre sur une nouvelle cour des merveilles devant nos yeux éberlués.

Les barons du XIXème siècle sont partis. Et le luxe de leur vie avec eux. Leurs successeurs squattent avec leurs vaches, leurs ustensiles et leurs fours de terre au milieu des cours. Des centaines de fresques peintes sur les murs s'effritent en poussières. Le temps fait vite : dans dix ou vingt ans plus rien de toutes ces peintures murales n'existera. Seuls les livres en témoigneront.

24 Mars 1993. Serions-nous les deux seuls étrangers dans cette ville des mille et une nuits ? On nous regarde encore avec des yeux émerveillés. Les hordes d'enfants se



forment vite autour de nous. Ils nous servent de sésames pour entrer dans les havelis familiaux.

Un vieux papy, au turban jaune acidulé, nous prépare le thé. On est assis au milieu de la cour sur un bistar, ce couchage de fortune en cordes sur quatre pieds. On a le Musée Guimet Bis au dessus de la tête, avec les pigeons qui nichent dedans et nous chient dessus. Deux vaches pissent le long des 10 mètres d'une peinture murale a fresco fin XIXème . C'est ainsi que de centaines de palais sont devenus des maisons de pauvres.

Dans un temple à Vishnou, il semble que des femmes répètent un chant devant un micro. Un haut-parleur balance le tout sur tout le quartier. Une jeune fille balaye la cour. Sa mère nous sourit: ce temple est comme une maison. On apprend que presque tous les temples de la ville sont eux aussi habités par des familles.

Le marché qui croule de fruits et de couleurs. Les femmes qui comparent leurs bijoux avec ceux de Catherine.

Le pharmacien à lunettes de myope qui rêve de partir en Europe au bras de Catherine. Son père, le maître d'école de 3 ou 4 générations, nous pose des questions en mitraille sur l'amour, le mariage, le divorce en Europe... et les enfants ? Pensez-vous à votre futur ? À vos vieux jours ? votre signe astral ? Quel est le sens de votre vie ?... et bien plus encore !

Le fou du village, sa mèche de cheveux jaunes d'or qui tombe sous son turban. Sa salive rouge de bétel et son rire malicieux.

Le collègue d'art ouvert dans un bel haveli en restauration. Les élèves paraissent grands, déjà adultes. C'est bientôt le jour de l'examen. Ils reçoivent leurs sujets à potasser. Atmosphère de fac, très étrange, au milieu de Ganesh et de Shiva-Parvati immenses peints a-fresco sur les murs autour .

Inlassable ballet des moineaux qui nidifient chez Janesh. Une chaleur écrasante pèse sur la ville. Le vent se lève, et la poussière avec, qui rentre partout. Ici les femmes naissent avec le balai à la main.

Derrière le grand cinéma, un ashram shivaïque. Un jardin plein de paons. Le calme. Un homme couché sur un banc, deux shiloms sur sa table. Très stone, au milieu des fresques kitch de toutes ses divinités qu'il enfume avec délectation. La vie rêvée, à des années lumière de la Galaxie Stress.

Une mare desséchée. De la glaise. Tout à côté, une fabrique de pots en terra-cotta avec un four de briques grand comme un cratère de volcan rempli de cendres fumantes.

Dans cet haveli, la cour a été entièrement repeinte en vert Véronèse «fluo». Ça vous pète dans les yeux.

Au beau milieu, des femmes se préparent à Gangaur, la fête locale, et se font des arabesques de henné sur toutes les mains. Catherine a droit aux siennes, qu'elles lui font avec un ravissement très amusé.

Les gens de la ville sont gentils. Quelques campagnardes, seules, semblent se méfier de nous, de notre peau blanche, de notre accoutrement européen.

Un jeune nous conduit par les rues, puis nous abandonne sans raison... Une demi-heure plus tard, il nous retrouve dans la ville. Sur son vélo, il fait semblant de nous croiser. Bien que la nuit soit tombée, il nous dit se rendre à sa fac (!) et chez lui avait chargé en vitesse deux livres d'économie dans son panier. En fait, c'était ça qu'il voulait nous montrer, à l'évidence! même s'il ne parlait pas un bon anglais, il fallait que l'on sache qu'il était «bien mieux que ce que ce que vous pourriez croire de moi, regardez, vous voyez... I am educated...». Il s'était dépêché de nous retrouver, pour qu'on voie ses livres, ça lui tenait à cœur cette histoire là...

Des chants d'enfants dans les rues toute la journée.

Des chants religieux sur toute la ville dès 4h30 du matin: d'abord hindous, ensuite musulmans. C'est la guerre des haut-parleurs grésillants et bien avant que le jour ne se pointe, ça hurle de quartier à quartier.

Bonne journée en perspective. Au seuil de chaque maison, sur les murs de la rue, il y a partout écrit RAM en rouge. Les rajpoutes adorent Hanuman, rappelons-nous. C'est la force dont on se dote pour pouvoir construire un bâtiment ou creuser un puits. Il protège des accidents. Mardi et samedi sont ses jours.

Autrefois chaque Grand Marchand devait, au cours de sa vie, faire construire 5 édifices: Son haveli (avec ses deux cours, celle du bahitak devant et derrière, celle des femmes); son Temple à Vishnou; son puits pour l'eau de sa famille et de sa caste; son cénotaphe (le châttri) avec un dôme, pour qu'on y garde ses cendres; et un Dharamsala pour les voyageurs (un dortoir servant de Saraï pour les festivités et les mariages).

Toujours cette menthe poivrée qui pousse au milieu des cours (le Tulsi), et ces plantes grasses au milieu des temples sensées abreuver les dieux avec l'eau qu'elles contiennent. Chaque matin les femmes marchent autour du tulsi, l'arrosent et prennent quelques feuilles pour les déposer au sommet du lingham de Shiva, pierre debout, symbole de son sexe générateur.

Très fin croissant de lune dans le ciel bleu. C'est l'Aïd. Les musulmans sont habillés tout de blanc, d'un coton impeccable, sans plis ni taches.

Nous sortons de la ville conduits par Rajesh, le fils, dans une Ambassador toute blanche. Catherine est derrière comme une sahiba anglaise.

On va dans les villages. Rajesh, le brahmane va à la rencontre d'indiens de deux castes inférieures: des rajpoutes et des paysans. Il s'habille chic, met ses Rayban. Il a quelque chose à faire respecter...

Le discours «écologique», «alternatif» de son père est un peu mis de côté...

Les paons, une bonne dizaine, dans la paix fraîche d'un jardin. Nous sommes arrivés au Chââtri de Parahsrampur, le plus beau tombeau du Shekhawati. Sous son dôme, des milliers de petites scénettes naïves, historiques ou religieuses, rangées en cercles concentriques, peintes en rouge et ocre : une fresque éblouissante, un sommet de l'art mewhari .

Le fort important de Dunlod. Le salon de réception d'un grand prince de guerre. Une impressionnante bibliothèque anglaise, des centaines de photos d'histoire, avec tous les portraits des Maharajas de Thakur.

Le dernier de la lignée est habillé en anglais. Sur la terrasse, le portrait de l'anglaise qu'avait épousée le Maharaja de Jaïpur après l'avoir gagnée au polo! (sic). Une femme très belle, très élégante, couverte de bijoux et d'un semblant de sari.

Qu'a-t-elle vécu? quelle destinée...il faudrait en faire un roman ou un film.

Sur la route du retour, Rajesh nous arrête devant une ferme. Petits champs d'orge tout autour et quelques arbres au milieu du désert. Il nous présente à la famille.

La mère a eu une main droite écrasée. De sa gauche tremblante, elle nous offre le lait chaud de son buffle. Puis un curd, une sorte de yaourt aigrelet. Avec un chapati de millet, vert, très nourrissant.

Le fils arrive difficilement à faire son problème de chimie. Mais sait très bien faire l'interprète. On parle de tout ce qui les intéresse : les bijoux, les mélèzes suédois, la neige, les grands cerfs, les bateaux qui portent des avions

Les filles jumelles, Samaj et Samin, sont très timides. Elles regardent Catherine mais pas moi, sauf en cachette .

La maison est bleue. Autour d'une grande cour, avec un grand bougainvillier rouge à l'entrée. On y vit toute la journée sur la véranda. La cuisine est au bout de la cour.

Le Shekhawati est vraiment le pays des chameaux. Sortis des villes, il n'y a plus d'autre moyen de transport. Ils tirent partout de longs chars plats à gros pneus noirs. Ça passe dans le sable. Nous non. On s'ensable. Il faut pousser pour que la voiture puisse repartir.

A Mawalgar, dans le Haveli Chanchaya, une famille éduquée : la fille parle un anglais châtié. Elle étudie l'œuvre de J.B. Shaw. Elle feint la surprise lorsque l'on s'intéresse aux petites scènes des fresques de la cour. « Je n'avais jamais remarqué ça! »... dit-elle à tout bout de champ. Un animal, tigre, chien ou cheval ... un petit éléphant debout sur deux pattes, ce dieu-singe...Se considérant comme riche et éduquée, elle ne peut qu'avoir honte de tout ça, de ce monde naïf, de cette religion de dessin animé... elle a honte d'être indienne, d'être assimilée à ce peuple d'illettrés .

Un rituel dans un temple dédié à Durga, la seule divinité femme. Donc forcément sexuelle. Cloches et tambourins font une musique lancinante et assourdissante. Un brahmane officie, torse nu et queue de cheval. Il tient une grosse bougie enflammée, très évocatrice. Il est en transe devant l'autel illuminé. Comme s'il dansait une rave, halluciné, les yeux révoltés.

Dans la rue du bazar au crépuscule, les échoppes s'éclairent de rouge, vert, rose, bleu, jaune, orange... un festival surprenant de tâches lumineuses dans le soir qui tombe sur le fin croissant de lune.

Aujourd'hui c'est GANGAUR! La plus grande ' puja ' du Rajasthan. Une énorme fête.

La femme de Rajesh retourne dans sa famille pour 16 jours.

Le plus petit fils de Ramesh doit cuisiner tout ce dont ses grandes soeurs peuvent désirer être servies. Elles sont habillées, bijoutées, arabesques de henné plein les mains. Elles ont le droit de rêver et faire des vœux sur le bel homme qu'elles aimeraient rencontrer dans l'année.

L'homme au bouc : il est assis à l'entrée de la ville. Son bouc sans cornes est grand comme une petite vache. Sa tête en «coup de boule» cache un os proéminent comme un butoir à la place du front. Autrefois on appelait bélier la grande poutre qui servait à enfoncer les portails des châteaux quand on passait à l'assaut.

Ce bouc, c'est en quelque sorte le métier de ce pauvre gars ..C'est lui qui est son fond de commerce. Le mec sent le bouc. Il a un sourire adorable. Il ne fait rien que ça : être là, se montrer ici et maintenant pendant la fête, et attendre les piécettes.

On avance vers le centre de la ville. On croise des femmes en groupes très habillées. Le rouge aux franges d'or et d'argent domine. Puis des couleurs venues de partout nous explosent aux yeux. Ça et là des groupes se forment autour d'un chant, dans un essaim d'enfants et de petites filles en joie.

Les plus habillées sont les jeunes filles à marier. Elles sont très maquillées, avec des joues bien roses et du noir aux yeux . Toutes sont ravissantes autant que souriantes.

L'excitation monte dans la ville et les cortèges réunis commencent à former foule.

Sur une petite place, un orchestre d'hommes en costumes de philharmonie rouge, turban et pompon, joue son tsoin-tsoin: orphéons, trompettes, tambours...

Au milieu de la place trônent deux poupées de un mètre de hauteur: le héros Gangaour en Maharaja, et sa nana, habillée en Marahni. Toutes les femmes se précipitent dessus pour leur jeter des poignées de riz au visage en criant et se bousculant. Auparavant elles ont fait trois fois le tour des marionnettes avec un gros plateau de terre cuite rempli de fleurs et couvert d'un drap fin plié, symbole du lit nuptial.

Elles viennent toutes des villages environnants. Toutes en saris rouges, couvertes de bijoux. Prêtes-à- marier.

Une heure plus tard leur rassemblement devient hallucinant: comme un kaléidoscope en mouvements concentriques, une boîte pleine de pierres précieuses chatoyantes dans laquelle on plongerait la main et que l'on remuerait sans arrêt.

Tous les hommes sont là autour pour regarder et dénicher leur perle. Leurs chevaux ont des guirlandes au cou. Des nuées d'enfants courent en criant autour de tout ce cirque .

A l'écart, une jeep. Des hommes en kaki et... une femme militaire en pantalon. En kaki aussi, même le voile qu'elle porte pour dissimuler sa chevelure... Bellissime créature ! C'est vraiment la race la plus belle du monde. C'est de cette terre appelée autrefois l'Industan, cette vallée de l'Indus, que vient la plus pure des origines de notre race.

Ramesh, le père, est lui aussi très beau, mais triste, pris dans ses contradictions : amener ou freiner le tourisme ? c'est dommage pour lui, mais rien ne va plus... le fiston, lui, ne perd pas le nord et encaisse de bons petits paquets de çà et de là, tout en vivant aux crochets de son père.

A la ferme écologiste, des paillettes pour touristes new-age sont couvertes de poussières... Toute son utopie, tout ça, c'est déjà mal barré avant de commencer. Il n'y a que les légumes qui poussent, et quelques vaches qui donnent un peu du lait et vèlent de temps à autre, ok. Pour le reste, disons que c'est du discours qui suit au discours et un rêve qui semble s'écrouler sur lui-même. Sa coop de gars bosseurs, son familistère fourrieriste tout ça, personne n'en veut à vrai dire ...

Alors que le fiston est là, tout habillé-ville, à agiter son trousseau de clefs (le scooter et la bagnole). Il ne va sûrement pas toucher à une pioche. Il a toujours eu son père, son grand-père et son petit esclave sudhra pour prendre le manche. Creuser, biner, arroser, vraiment ce n'est pas son affaire ! Lui, son affaire, c'est le tourisme qui arrive vite. Donc vite faire venir à lui les touristes.

Je lui dis, sans traduire : - Passe à d'autres mon gars, nous on part ce soir ...

La gare, la nuit. Le train arrive, gros phare dans la nuit. Grosse locomotive à vapeur de Western qui siffle trois fois et souffle son nuage blanc.

DEHLI.

Old Delhi Train Station, au petit-petit matin, c'est une forêt d'hommes debout, avec une couverture sur la tête en haut, leurs deux pattes maigres en bas et leurs deux yeux brillants au milieu. Des colis et ballots par centaines sont débarqués des trains sur les quais, qui doivent prendre la place de centaines de dormeurs. Il leur faut se bouger, et c'est dur-dur.

Les indiens en général se réveillent mal, très mal, très lentement. Pas le genre douche tonique. Plutôt le genre, je me gratte le cou et je m'assois pour regarder par terre, un petit moment... faut pas trop qu'on m'en parle...

A 500 mètres de Connaught Circle, on est au plein centre de la ville. On croise sans s'étonner deux éléphants avec des chargements de feuillages sur la tête : bien entendu, ça bouffe comme quatre ce genre de bête, et ils doivent porter leur casse-croûte pour la journée, sinon ils boufferaient les jardins.

Un peu plus loin, des gens vivent en famille, enfants et vieux, autour d'un robinet où ils se savonnent en longhi (c'est un hic pour les femmes...). Et on est au cœur même de la capitale, comme si on était Boulevard Haussmann!

Toujours et partout, les contrastes suivent les contrastes.

Droit devant c'est India Gate, les Champs-Élysées en 10 fois plus large, une avenue qui va si loin qu'elle semble plonger dans le coucher du soleil sur le Palais du Gouvernement. Tout au long de cette immense trouée, les ambassades et les villas gardées des Membres du Parlement sont des copies d'architectures californiennes, avec bougainvilliers, mimosas et pelouses.

Eh bien, même en pareil lieu, l'Inde s'arrange encore à vous sortir une curiosité de son chapeau : entre deux somptueuses villas qui bordent cette avenue majestueuse, il y a cette surprenante ruelle de cent bicoques, tout un bidonville de toile enclavé là. L'entrée en est soigneusement dissimulée par un grand tchaï-shop qui fait à la fois écran et check-point des entrées et sorties de ce squatt vernaculaire .

En face, le grand parc aéré des Lodi Gardens est 'Le' rendez-vous des pique-niques dominicaux de la société chic. Des familles assises sur l'herbe, des jeunes filles et des jeunes garçons, par deux, qui se tiennent parfois la main. Très occidentalisés. Ça drague sans vrai contact. Ça rêve d'amour.

Sur une immense pelouse, des jeunes jouent au cricket.

Pour notre dernier soir, nous prenons l'air dans une atmosphère désuète d'Angleterre victorienne.

Notre chauffeur de rickshaw est très classe, très occidentalisé. On frôle l'accident mortel à un carrefour, où l'on a vraiment failli finir notre brinquebale comme ça, aplatis en sandwich entre deux bus .

Nous en sortons vivants, mais rien n'est sûr, ça s'est passé si vite ! Peut-être sommes nous tout aussi bien morts. Auquel cas, nous serions donc déjà réincarnés et ressuscités en... parisiens ! Qui se glissent penauds et fourbus dans les draps de leur dernier lit pour leur dernière nuit sur la lune.

Le réveil sonne .
Aurait-on dormi ? Aurait-t-on rêvé?
Etions-nous encore et toujours sur la lune
quand le taxi pour l'aéroport
demanda à la réception
si nous existions bien?



**Ces carnets de voyages se terminent ainsi.
Ni moi ni Catherine ne retourneront là-bas.
Mais nous pourrions y être en une seconde. Il nous suffirait de fermer les yeux.**

